

L'ARDENNE

AU BON VIEUX TEMPS

Adophe JACOBY
et son frère Émile



TOME SECOND
HISTOIRES et FOLKLORE

En couverture : Scène agricole (environs de Borlon ?) ; on y aperçoit un tarare (*diâle-volant*) et un setier (*stî*) - vers 1900.

En 4^e de couverture : La malle-poste en arrêt devant la gare de Barvaux s/O. vers 1900 (coll. François Antoine).

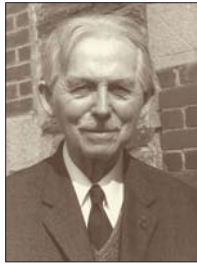
Adolphe JACOBY
et son frère Émile

L'Ardenne au bon vieux temps

HISTOIRES ET FOLKLORE

TOME SECOND

Livre confectionné par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be



Adolphe JACOBY est né à Grandmenil le 17 août 1888. Il embrassa très tôt la carrière militaire en faisant ses premières armes à l'École Régimentaire du 6^e de Ligne à Ath. Il épousa Madame Marguerite Rolly. Ancien combattant 14-18, prisonnier et invalide de guerre 40-45 et Major honoraire, il était titulaire de nombreuses distinctions honorifiques. Il vécut les dernières années de sa vie à Sint-Kruis-lez-Brugge, entouré de l'affection de ses enfants et petits-enfants.

Humaniste accompli, il fut un correspondant talentueux et assidu aux « Annonces de l'Ourthe » (de 1969 à 1976). Durant ces années, il envoya avec une régularité sans pareille plus de deux cents articles abordant tour à tour les saints du calendrier, les localités du Nord-Luxembourg, les fêtes religieuses et profanes et leur folklore et un grand nombre de thèmes dépeignant le terroir, les us et coutumes du temps de sa jeunesse aux alentours de Grandmenil, son village natal.

Son style, limpide, laisse transparaître sa grande culture, son amour immodéré pour le « bon vieux temps » et son esprit poétique. Il avait cette faculté étonnante de fouiller sa mémoire et de restituer de façon saisissante les scènes anciennes qu'il avait vécues et toutes les senteurs qui planaient autour d'elles. C'est tout naturellement qu'il touchait l'âme du lecteur grâce à la justesse de sa prose dépourvue d'emphase. En 1976, une trentaine de ses articles furent réunis pour constituer un livre : « L'Ardenne au bon vieux temps » qui connut un réel succès, d'où plusieurs rééditions successives.

Durant toute sa vie, Adolphe Jacoby garda la nostalgie de nos coteaux ardennais où il revenait souvent. Sa gentillesse et l'affabilité dont il faisait preuve dans tous ses contacts ont laissé chez ceux qui l'ont connu un souvenir impérissable.

Le 24 mai 1976, il quittait soudainement ce monde, laissant une multitude de lecteurs particulièrement désolés.

Il nous a semblé intéressant de produire un second tome en puisant encore plus de trente sujets de qualité sentant bon le terroir ardennais dans ses nombreux articles parus il y a quarante ans de cela dans « Les Annonces de l'Ourthe ». Quelques-uns ont été empruntés à son frère Émile qui possédait un talent analogue (il fut e.a. curé à Bohan-sur-Semois).

Notre espoir est de faire renaître les instants magiques vécus par les anciens lecteurs au sein de la génération actuelle, et cela malgré les profonds bouleversements que notre sol et les mentalités de leurs habitants ont pu connaître.

Les Éditions Jean PETITPAS à Bomal s/O. ont publié le premier tome en 1976.

Avec leur bienveillante autorisation de publier ce second recueil.

Nous remercions chaleureusement les petits-enfants de l'auteur : Marie-Paule, Jo, Philippe, Martine, Thérèse et Christian, de nous avoir permis d'éditer cet ouvrage.

I

Souhaits du jour de l'An



Photo ancienne carte postale.

Une gentille et touchante coutume d'autrefois voulait que le matin du 1^{er} janvier les enfants vinssent réciter à leurs parents de petits compliments en vers. Parmi des papiers jaunis, nous en avons retrouvé quelques-uns qui remontent bien loin dans le temps.

*Par cœur, j'avais appris un joli compliment
Et j'accourais le dire à ma chère maman ;
Mais j'ai tout oublié lorsque je suis venu...
Je t'aime est le seul mot que j'ai bien retenu.*

*Bonjour, bon an : vers toi je viens
Porter mes vœux, mère adorée.
Pardon si je ne t'offre rien
Le premier jour de cette année.*

*Ah ! si je désirais, crois-moi,
Pour mieux prouver combien je t'aime,
Te faire un don digne de toi,
Il faudrait t'offrir à toi-même !*

*Ces quatre petits vers vous disent le bonjour :
Ces quatre petits vers vous peignent mon amour ;
Ces quatre petits vers vous offrent vos étrennes ;
Ces quatre petits vers vous demandent les miennes.*

*Je t'aime... de mon compliment,
Je cherche la fin vainement...
Que vais-je faire
Si pour cacher mon embarras
Tu ne me reçois dans tes bras,
Bonne grand-mère ?*

Il y en avait aussi pour la bonne tantante, ... la tante de sucre et à héritage :

*Chaque jour de ma vie,
Amis je porte envie*

*Au jour de l'an.
Ce qui le plus m'enchanté,
C'est d'embrasser ma tante
Au jour de l'An.*

Il va sans dire que les amoureux adressaient également des étrennes poétiques et enflammées à leurs dulcinées :

*Le jour de l'An, on peut dire qu'on aime ;
J'use envers vous de ce droit plein d'appas ;
Les autres jours si je ne le dis pas,
Charmante Églé, je le pense de même.*

*Aussitôt qu'un an se termine
Mille vœux naissent tour à tour ;
Pour t'en faire un, mon Euphrosine.
Qu'ai-je besoin de ce grand jour ?
Pour te souhaiter douce vie,
Plaisir sans fin, parfait bonheur,
Ah ! c'est toujours, ma tendre amie,
Le premier de l'An pour mon cœur !*

En lui faisant don d'un calendrier, un vrai poète disait à sa mie :

*Si de ce don vous étiez satisfaite,
J'éprouverais le plaisir le plus doux ;
Ce petit livre est la liste complète
De tous les jours où mon cœur pense à vous.*

Quand j'étais un petit garçon, il y avait surtout le parrain et la marraine pour lesquels, à l'école, on avait calligraphié, en tirant la langue, sous la dictée et la surveillance de la maîtresse, la lettre à deux sous ornée de fleurs et de vœux. J'espère que cet affectueux usage est toujours en vogue.

Malheureusement, comme l'a dit le poète, la joie de l'an n'est pas toujours réelle, ni pour tout le monde : (1)

*Vous savez comme moi, comme ceux qui pensent à
toutes les choses du monde, que rien de nouveau ne se
fera.
Les chevaliers errants ont passé sous ma fenêtre la nuit
de l'an.*

*Ils m'ont donné quelque chant infiniment triste.
Le monde est blanc.
Bonne année.
Ma douleur n'est pas celle des autres, je veux pour les
hommes ce que je n'ai pas : la joie.
Mais l'enfant, le vieillard, le curé, mon cousin, répètent
sans mourir « Bonne Année ! ».
Peut-être bien la joie ?
Pour une fois la nuit est blanche, mais les carreaux sont
peints avec la nuit.
Puis-je rester ici quand les âmes que j'aime font tendre-
ment gémir la neige, quand les âmes que j'aime revien-
nent joyeuses la neige dans le cou ?
J'ai cru pouvoir m'endormir solitaire, sans bras de froid,
sans fin de fièvre.
Il m'a fallu quitter ce soir interminable.
Je reviendrai, sûr que je reviendrai !
La lampe a dû s'éteindre.
Je chantais dans la neige : ouvre tes bras, mon frère ; la
nuit, la grande nuit est claire.*

Comme un train sur ses rails, les jours de l'an roulent, et on
a beau lui souhaiter bon voyage, on ne l'empêchera pas d'aller
vers l'infini...

*Le train, image de la vie,
Le train, réalité qui finit,
Le train, tunnel mouvant,
Le train véhicule le temps
Sur les rails de l'espace.
Le train fonce tout droit
Dans le futur.
Tandis que les roues d'un présent fugace
Effleurent les parallèles
D'un instant,
Qui déjà se confondent à nos yeux,
En une ligne lointaine
Où se traîne
Un passé qui s'estompe.*

*Le train, image de la vie,
Le train, désir inassouvi,
Le train, pionnier de l'inconnu
Pour affronter l'avenir,
Concasse le présent
Et le transforme
En souvenir... (2)*

Mais pour l'homme sage, qu'importe la fuite des ans tant que son cœur reste jeune :

*Passent les ans, mais que m'importe !
Jeunesse reste au fond du cœur.
Tracas, soucis, le vent emporte,
Si point l'on a de vrai malheur.
Le temps, vieillard aux rides fortes,
Me marquera d'un doigt vainqueur.
Passent les ans, mais que m'importe !
Jeunesse reste au fond du cœur.
Quand vieillesse avec son escorte
Frapperont un jour à ma porte.
Je veux garder mon air moqueur
Pour les accueillir sans rancœur :
Passent les ans, mais que m'importe ! (3)*

(1) Roger de Wispelaete : « *Belle attente* ». Les Éd. « Le Nénuphar » - Bruxelles-Paris, 1948.

(2) Pierre Vandendries : « *Sur les rails* », 1938.

(3) Émile Defreyne : « *D'or : Le sage homme* ». La Revue Nationale du 15-5-1933.

II

Lès sîses d'iviér



Gravure anonyme, 1872.

L'Ardenne est la contrée des longs et rudes hivers. Du moins elle l'était au temps de mes jeunes années. La neige y était une fidèle et tenace visiteuse. Elle arrivait tôt et s'en allait tard. Aussi l'hiver était-il l'époque des veillées, des *sîses* comme on dit chez nous.

Les soirs d'hiver, l'âtre était clair à travers la vitre et joyeux par la porte ouverte... Le souper avait lieu de bonne heure car on était certain que des voisins et peut-être même des parents viendraient *sîzer*. Pas une soirée, en effet, ne se passait sans que quelqu'un ne vienne. Il y avait les habitués et ceux qu'on n'attendait pas tous les jours. Les premiers, on les reconnaissait à leurs pas dans le *tchèri*, dans le long corridor dallé. Les seconds on essayait de les identifier dès que le battant de la porte de chêne, sonnait comme un timbre, les avait annoncés. Il arrivait que les pronostics étaient exacts. Dans tous les cas, c'était chaque fois une surprise, une joie, car nous aimions d'avoir des *sîseûs*. Des chaises basses les attendaient les uns et les autres « èl coulèye zos l'djîvâ », autour du foyer sous la large cheminée où pendait la crémaillère noircie, où s'enfumaient les jambons et les saucisses et où bougonnait le vent.

Portes closes, le feu de souches flambait vif entre les chenets et, tour à tour, le passé et le présent étaient évoqués. Que de fois n'ai-je pas entendu parler mon père de ses années de soldat, quand, comme caporal, pendant la guerre de 1870, il fut envoyé à la frontière de notre province lors de la défaite et de la capitulation de l'empereur Napoléon III, à Sedan, le 2 septembre de ladite année. Ayant participé au désarmement des 3.000 soldats français et de leurs chevaux passés sur notre territoire, il avait été témoin de scènes inoubliables.

Rappelons que, outre ces transfuges, les pertes de l'Armée française de la Meuse avaient été très sévères au siège de Sedan. Les généraux Marguerite, Guyot de Lespart, Girard, Liédot et

Tilliard y avaient été tués et 38 autres, non compris le Maréchal Mac Mahon, y avaient été blessés. Une quantité énorme d'officiers de toutes armes gisaient sur le champ de bataille. Outre les soldats désarmés en Belgique, on comptait 3.000 tués, 14.000 blessés et 104.000 prisonniers. Mais revenons à nos *sîzeûs*.

Quand notre voisin « le vieux Thirion », que nous appelions ainsi pour le distinguer de ses fils Léon, Louis, Émile et Jules, était seul, il nous racontait avec force détails les nouvelles qu'il avait glanées au cours de sa tournée de facteur à Oster, Odeigne, Freyneux, Dochamps et autres villages voisins. C'était notre journal quotidien car rares étaient les soirées où il n'était pas des nôtres. Veuf et laboureur à ses heures libres, il nous parlait aussi de son ménage, de ses six enfants qui lui donnaient toute satisfaction, de sa culture et des provisions qu'il avait faites.

Lorsque d'autres voisins et des parents étaient là, la conversation s'élargissait et s'animait.

On parlait d'un tas de choses : des labourages d'automne, des champs ensemencés, de la réserve de bois réalisée pour l'hiver, du prix des récoltes et de celui du bétail, des foires de Lierneux, d'Houffalize, de La Roche et de Durbuy. On parlait aussi des disparus, des enterrements aux villages avoisinants, de tout ce que l'on savait. Entre ces nouvelles de tous genres, les narrateurs se passaient leur tabatière et parfois aussi leur boîte de tabac à priser. Et l'on fumait pipe après pipe, à qui mieux mieux, en faisant des ronds de fumée. Au point que chacun aurait pu faire siens ces vers du poète Jules Crèveœur (1) :

*Venoz, m'chère pitite pipe, venoz,
Waitiz combén que dj'pinse à vos,
Dje véns d'ach'ter dé bon toubaque
Et nos allans fumer à maque.
C' n'est nèn à mi qu'faut raconter
Que ça n'est nèn bon dè fumer ;
Por mi, l'pus grand plaiji sur l'terre
A todi sti d'fer dè l'fumère.
Dje m'amuse à l'veuie s'élèver,
Tourner dains l'air, puis s'dissiper,*

*Et dains ç'momint là dji rovie
 Toutes les contrariétés de m'vie.
 Me pipe jamais ne m'a trompé.
 C'est modèle de fidélité.
 Avou lèie jamais pon d'quèrelle.
 Elle est ossi douce qu'elle est belle.
 Pourvu qu'lauvau on fume ossi.
 Sains ça què freus-dje è paradis ?
 Djè sais bèn qu'avou m'caractère,
 Sains m'pipe, non, dje n'my sareus plaire.
 Tos les fumeus m'applaudiront,
 Dje m'fous de c'que les autes diront ;
 Is n'savaient nèn, c'est impossible,
 Que c'est si bon dè fumer s'pipe.*

Accompagnées par le bourdonnement du rouet et par le murmure du vent qui, dans le verger, faisait tapage, les causeuses ne chômaient guère. Les femmes jabotaient toutes ensemble et se donnaient mutuellement la gazette du village. Gare aux filles peu sages, aux femmes bavardes dont les ménages étaient mal tenus, aux enfants mal élevés, aux hommes peu scrupuleux en affaires et en amour !...

Parfois quand la conversation languissait, une des visiteuses interpellait un ancien pour qu'il raconte « one fève » (une fable), une histoire de sorcière ou un événement marquant de sa jeunesse. Et, ainsi, la soirée s'achevait dans un bavardage soutenu et c'est bien tard, quand la dernière braise s'endormait, que l'on se quittait.

Le dimanche, la veillée se passait dans « la grande chambre ». C'est d'habitude le « couyon » qui constituait la grande attraction de la réunion. Grâce à lui, et parfois au « piquet », que de soirées animées et joyeuses, tandis que le vieux poêle de Châtillon, chauffé au moyen de bûches de hêtre, devenait tout rouge ! Dans la fumée des pipes, les parties aux émouvantes péripéties se déroulaient à un rythme tellement fiévreux que les joueurs oublièrent parfois d'ingurgiter le savoureux verre de « blanc pèkèt » qui leur était servi.

Le dimanche, il existait autrefois, en Ardenne, une touchante

coutume. Le sonneur attitré s'en venait à 10 heures à l'église et sonnait la retraite ; une seule cloche mise en branle avertissait les paroissiens qu'il était temps d'aller prendre un repos bien gagné.

Les soirs d'hiver, quand la tempête se déchaînait et que les bourrasques de neige fouettaient les murs des chaumières, la sonnerie familière et grave se répandait à travers les campagnes et jusqu'à la forêt proche. Devant le feu mourant de l'âtre, chacun se signait et une voix tremblante de vieux s'élevait : « Pensons aux pauvres voyageurs ». Puis chacun reprenait sa lanterne et, par les chemins enneigés, regagnait précipitamment son logis.

Ainsi la sîse en Ardenne, au temps de mon enfance, était une réunion de gens au cœur simple, où l'amitié réunissait les habitants d'un même village et en faisait une famille heureuse et unie. Pour nous, les jeunes, aller *al sîse* chez tante Pinet pour y jouer « al quine » (loto) ou chez les cousins et cousines Doster pour y faire une partie de cartes, c'était une soirée de vacances, une évasion, un dépaysement comme on dit aujourd'hui.

Dès lors, je puis dans mes vieux jours clamer avec le poète liégeois Halin :

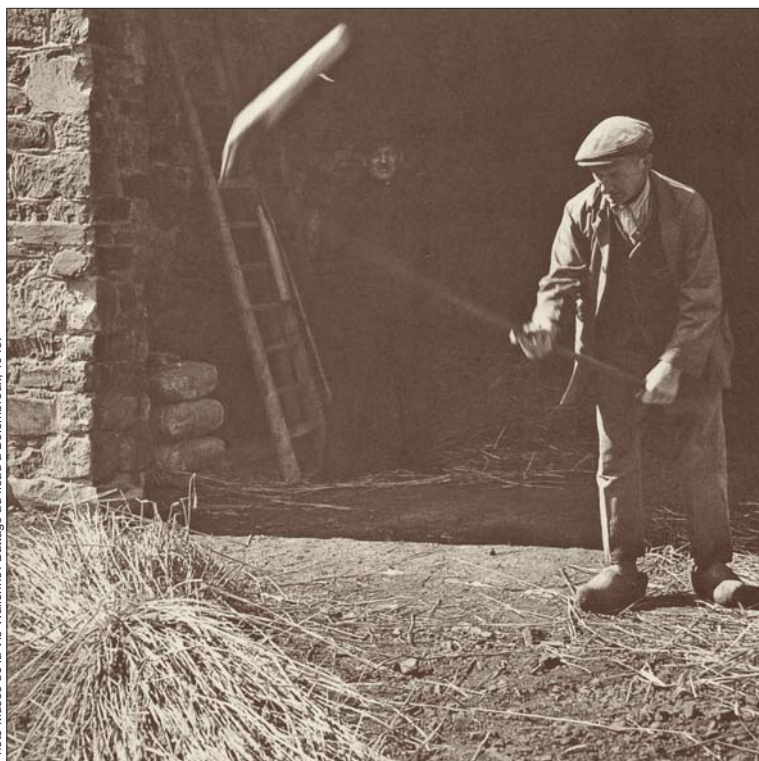
*Divins vos tchansons qui dj'hoûtéve,
Divins les rêvions qu' vos contîz,
Tos nos tîmps passés ravikît ;
Et c'èsteût l'payîs qu'on s'aiméve !
Qu'elle èsteût djoyeuse nosse tâvièye
Lès sîses, adlez vos d'zos l'djîvâ.
Dji n'a trové çoula nole pâ.
Come on s'aiméve à nosse coulèye.*

(1) *A m'pipe*. La Terre wallonne : avril-septembre 1924, p. 100.

III

Les batteurs de grains

Photo Musée de la Vie Wallonne: Battage au fléau à Doieuvreux, 1948.



En tête de son livre « Florihåye », le poète liégeois Marcel Launay écrit, à la date du 14 novembre 1918 :

*Plankêts! bons plankêts d' Lîdje ! vo-m'-ri-ci d' so lès plins,
Dès hauts plins d' Grand-May'ni, li payîs dès tchètêûres,
La qui l' zûnê dès mohes si marèye d'joyeûs'mint
Avou l'tchant dès floyês qui s'émonte foû dès heûres !*

Hélas ! il est bien défunt le temps des batteurs de gerbes de seigle, d'avoine et d'épeautre que l'on appelait « le grain ». Depuis longtemps déjà, elle est révolue l'époque où, au cœur de l'hiver, s'élevait des granges de mon village natal le chant des fléaux. Ah ! ces battements rythmés des « floyês » fouettant le blé, comme ils réveillaient les villages ardennais de leur torpeur quand j'étais enfant. Car, c'était tôt le matin, au premier chant du coq, que les batteurs disposaient les gerbes sur l'aire de la grange et que les fléaux réveillaient les échos de la ferme et mettaient la basse-cour en émoi.

On étendait sur l'aire vingt, trente ou quarante gerbes divisées en deux rangées symétriques, épis contre épis, et, cela fait, « les batteries » entraient en action. En effet, le batteur était rarement seul. En ce temps-là, entre voisins on s'entraidait et l'équipe des batteurs était d'habitude composée de deux, trois ou quatre hommes. La meilleure était celle de trois, parce qu'elle gardait plus facilement la liberté de ses mouvements et que, de ce fait, son rythme était mieux assuré ! Mais, quand quatre fléaux frappaient en cadence la terre battue, cela faisait comme un joyeux appel de tam-tam. Ce roulement de tam-bours, l'inspecteur des Eaux et Forêts Marcel Launay l'a maintes fois entendu, ce qui lui fait dire :

*Lès avon-nes sont rintrêyes, on n' veut pus qu'dès djouhîres ;
(jachères)
Al cinse lès djâbes sok'tèt dizos l'teût dè tchapâ (gerbier)
Et dj'ètind rêdondi lès stokès' floyês d'sâ (de saule)
Qui fêt bizer lès grains lon èrî dèl batîre (1).*

Cet appel des fléaux, lorsque la neige arrêta tous travaux à l'extérieur, était souvent entendu.

La grange, d'où s'élevait alors le rire des manœuvriers, se transformait, comme la forge du *marihâ* ou l'atelier du charron, en « salon où l'on cause ». Les fléaux s'arrêtaient quelques instants et chacun, à tour de rôle, racontait son histoire ou débitait les nouvelles locales et extra-locales apprises la veille « al sîse ». Parfois aussi, la grange devenait une espèce de cour de justice où l'auteur de telle ou telle incartade était rappelé à l'ordre par un « ancien ». Les vieux ardennais rendaient volontiers une sorte de justice, que tout le monde redoutait et respectait à la fois.

Et puis, les fléaux reprenaient de plus belle leur martèlement, tandis que les grains dorés jaillissaient des épis fouettés.

Le battage comportait plusieurs opérations qui se succédaient sans interruption. On battait les gerbes liées d'un côté. D'un adroit coup de pied, un des batteurs les retournait sans que les fléaux de ses compagnons cessassent de tourner. Après ce second battage, on déliait les gerbes et l'on recommençait à battre jusqu'à ce que les épis fussent absolument vidés.

Le fermier payait vingt-cinq centimes pour un cent liens de paille de seigle destinés à relier les gerbes après le battage. Mais rares étaient les cultivateurs qui n'avaient pas un arpent de seigle.

L'aire de la grange était constituée par une épaisse couche d'argile qui avait été battue par les pieds nus de robustes campagnards et polis par des plaqueurs au moyen de palettes au manche lustré. Celle-ci avait son importance propre que l'on jugeait à sa résonance et au rebondissement des fléaux.

Chaque batteur possédait son fléau propre et il y tenait comme à un vieil ami. Il l'avait taillé dans un jeune charme dense, dur et résistant ; il l'avait figolé et il en connaissait les capacités. L'instrument passait de père en fils. Certains luisant de patine au manche étaient aussi vieux que la ferme. Que de gerbes ils avaient dû battre !

Le battage du grain terminé, le martèlement des fléaux était remplacé par le ronron du tarare, « li diâle » et même « li diâle-volant », comme on l'appelait. Sans doute était-il ainsi nommé en raison du bruit infernal qu'il faisait dans la grange pour dé-

barrasser les grains de leurs impuretés. En le regardant souffler de toutes ses palettes, le laboureur avait raison de le comparer à un diable se débattant dans un bénitier. Dans tous les cas, c'était plaisir de voir s'accumuler sous lui les grains brillants de seigle, d'avoine ou d'épeautre, tandis qu'il crachait en fumée les poussières qui les souillaient.

Après cette opération purificatrice, les grains étaient mis en sacs avec une large pelle en bois poli. De solides épaules les transportaient au grenier où le terrien très fier de son labeur allait soupeser et admirer les grains dorés et parfumés en attendant qu'ils fussent conduits au moulin pour y être moulus, broyés et devenir ainsi pain de vie.

On mesurait la denrée battue au setier. Un setier ardennais valait vingt litres, tandis que cette ancienne mesure de capacité française ne valait que 0,466 litre. Deux hommes travaillant douze heures, pouvaient battre, lorsque les gerbes étaient bien garnies, vingt setiers par jour. S'ils étaient payés en nature, les batteurs touchaient le seizième setier à partager entre eux. Une journée de travail de douze ou treize heures se payait trente sous, soit un franc cinquante. C'était vers 1885. Le seigle se payait alors 10 et 12 francs les 100 kilos ; le « grain » 18 et 20 F ; l'avoine, 12 et 14 F.

Les balles d'avoine, « la paille » comme on disait, étaient à leur tour tamisées au moyen d'un grand bac carré en bois suspendu à un des chevrons de la grange. La plus belle « paille » ainsi recueillie était destinée à la literie familiale. Car nos ancêtres ne dormaient pas sur des matelas de laine, celle-ci étant réservée pour les rouets des grand-mères. Au reste, l'élevage des moutons n'était guère poussé à cette époque. La vache du pauvre était la chèvre.

Ainsi, comme on le voit, les vieilles granges ardennaises, dont la plupart ont été incendiées ou détruites au cours de la Bataille des Ardennes, ont eu leur ère de renom et d'utilité. Avec leur disparition est mort le chant des fléaux qui, à la saison hivernale, faisaient jaillir des épis, pour retomber en une pluie crépitante, les grains fleurant bon la moisson et le pain bis, orgueil et fierté du paysan ardennais.

(1) Atoû dèl cinse.

IV

La Chandeleur et son folklore

Peinture « Les crêpes » d'Alfred Desplanques, 1928.



Le mot « Chandeleur », qui provient du mot latin « Candela », est le nom populaire de la fête du 2 février. Célébrée en l'honneur de la présentation de Jésus au temple et de la Purification de la Vierge, elle tire donc son nom des cierges et chandelles qui se portent, ce jour-là, à la procession et qui sont les emblèmes de la lumière apportée au monde par le Sauveur.

Cette cérémonie religieuse fut établie sous le pape Gélase 1^{er} en 492. D'après d'autres, elle aurait été instaurée par le pape Vigile en 537. Cependant, il semble que la procession de la Purification ne fut instituée que par le pape Sergius qui régna sur l'Église de 687 à 701. Les Grecs la nomment « Hypante » c'est-à-dire « rencontre » en souvenir du vieillard Siméon et de la prophétesse Anne qui rencontrèrent Jésus au temple. L'Église a souhaité, par la cérémonie des Cierges, mettre cet événement en relief. En prenant Jésus dans ses bras, le prophète Siméon avait, en effet, déclaré que celui-ci avait été envoyé par Dieu aux regards des peuples pour être la lumière qui éclaire les Gentils et la gloire du peuple d'Israël. C'est pourquoi annuellement se déroule le rite triplement symbolique de la distribution et de la procession des Cierges.

Après l'office, chacun des fidèles, autrefois, emportait son cierge en sa demeure, où il le conservait avec grand soin pour s'en servir en certaines circonstances.

Quand l'existence d'un des membres de la famille se trouvait en danger de mort, on l'allumait et on le laissait éclairer de ses lueurs la couche de l'agonisant, pendant la durée des prières qu'on récitait à son intention. En divers endroits de la Haute Ardenne, on le mettait même entre les doigts du mourant, afin d'éloigner de lui l'esprit du mal qui redoutait cette lumière sacrée. On l'utilisait aussi au moment où le tonnerre et les éclairs annonçaient l'approche de l'orage. On le plaçait alors sur la tablette de la cheminée, devant le crucifix de cuivre ou la ma-

done de porcelaine, et on le laissait brûler jusqu'à ce que les dangers de la foudre eussent complètement disparu. Dans la région de La Roche, pour être garé de la foudre, des maladies et préserver le bétail, on faisait à la Chandeleur une croix sur la cheminée.

À Libramont, au temps du tirage au sort, on recommandait au conscrit, pour tirer un bon numéro, d'introduire dans l'urne, avant d'y plonger la main, un morceau de cierge béni à la Chandeleur. Au temps de mon enfance, les apiculteurs de Do-champs, d'Érezée et de Malempré, à la Chandeleur, délimitaient, un cierge à la main, le champ de vol des essaims ou offraient un cierge à l'église pour garder leurs essaims. Le cierge devait être en cire pure recueillie aux ruches personnelles de l'apiculteur opérant cette pratique. Ces apiculteurs prétendaient qu'à la Chandeleur les abeilles « chantaient la messe » dans leur ruche et y confectionnaient un ostensor en cire.

* * *

À côté de ces coutumes d'un caractère purement religieux, se sont implantés, dans le recul des âges, d'autres usages familiers, dont quelques-uns ont résisté aux attaques destructrices de la vie moderne, et se sont fidèlement perpétués jusqu'à nos jours, en de nombreux terroirs. À cet égard, nous n'apprendrons rien à beaucoup de nos lecteurs, en leur parlant des crêpes de la Chandeleur, qui sont traditionnelles en Wallonie comme en Flandre. Mais ce qu'ils ne savent peut-être pas, c'est leur origine. Si l'on en croit la légende, l'origine de cette pâtisserie remonterait au V^e siècle. Sous le pape Gélase 1^{er}, une procession eut un retard considérable. Les magasins étant fermés lors de la dislocation, les fidèles ne purent se ravitailler. Afin de résoudre ce problème, on rassembla la farine qu'on put trouver et l'on confectionna rapidement une galette plate. Les crêpes étaient nées !

Cependant, il semble qu'elles pourraient remonter leurs lettres de noblesse à l'antiquité, car aux fêtes païennes des Lupercales qui se célébraient vers cette époque, les Romains avaient l'habitude de faire cuire sur des plaques de fer posées sur des braises rouges de minces galettes de blé. Les crêpes plates dont

le mot appartient au vieux français et porte le signe de son origine latine « *crispus* » (qui est ondulé), se fabriquent en Belgique, dans le Nord de la France et dans certains comtés d'Angleterre.

Au fond de bien des bourgades rustiques de Flandre et de Wallonie, toute ferme où l'on ne ferait pas de crêpes à la Chandeleur, serait certaine de voir, au cours de l'été prochain, le seigle et le froment se carier dans les champs avant que d'être mûrs. Et la jeune fille qui retournera six fois la crêpe, sans la laisser choir en la faisant sauter dans la poêle, aura des chances de trouver un fiancé, avant la Chandeleur de l'année prochaine. Chez nous, anciennement et dans bien des foyers, on promenait la tuilée de crêpes dans la maison. Lorsqu'on arrivait au grenier, un membre de la famille pendait une de ces galettes à l'amorce de la charpente afin de conjurer le mauvais sort et manger à sa faim durant les autres mois de l'année. Les vieux paysans étaient persuadés d'ailleurs qu'il fallait manger des crêpes à la Chandeleur pour ne pas manquer d'argent le reste de l'année. Mais pour cela, chacun devait retourner une crêpe dans la poêle en la faisant sauter très haut, tout en tenant dans la main gauche une pièce de monnaie.

Outre le délicieux attrait de pouvoir les savourer en famille, ce seront donc pour les uns et les autres, des motifs de plus pour faire et manger, le soir du 2 février, *boûkète* sur *boûkète* dans nos logis ardennais et pour savourer, sous les toits rustiques de Flandre et de Campine, les exquis *pannekoeken* dont leurs ménagères avisées possèdent le secret.

* * *

Au temps passé, les cultivateurs ardennais n'avaient pas la publication des prévisions du temps de l'Institut Royal météorologique. Cependant, de tout temps le travailleur de la terre a été intéressé par les moindres signes qui pouvaient servir de critères dans la prévision du temps. Aussi les anciens Ardennais avaient-ils à leur service, dans l'étude de cette science compliquée, un code de dictons transmis fidèlement de génération en génération. Certains de ces dictons, fruits d'observations longuement contrôlées, sont restés très populaires.

Qui ne connaît celui que la fête de la Purification ramène au rang de l'actualité : « À la Chandeleur, l'hiver se passe ou prend vigueur. ». Et cet autre : « Si l'solo lût so l'âté al Tchand'leûse, i r'boute sès cwènes po sîs samînes ! », ce qui signifie que « si le soleil luit sur l'autel le jour de la Chandeleur, il rentre ses rayons pour six semaines ».

Mais il y en a d'autres ; il suffit de consulter « L'Ardenne superstitieuse » de Louis Banneux. En voici quelques-uns : « Quand Chandeleur est claire, / L'hiver est par derrière. » « À la Chandeleur, le froid fait douleur. » « À la Chandeleur, ciel clair et serein, laboureur resserre ton foin, tu en auras besoin. » « À la Chandeleur goutteuse, vaches laiteuses et poules pondeuses. » Ce qui fait dire aux gens de Fraiture et de Baronville : « À la Chandeleur, lorsque les buissons gouttent, les vaches donnent beaucoup de lait (ou gouteront toute l'année), mais les poules ne vaudront rien. » « Si à la Chandeleur, disent les cultivateurs de Nassogne, la corne du bœuf goutte (pluie) sans qu'il fasse ni trop clair ni trop sombre, c'est le bon temps pour six semaines. » Tandis qu'à Beffe, Flamierge, Houffalize, Tillet et La Neuville-au-Bois, on proclame : « Si à la Chandeleur, l'alouette monte vers le ciel en chantant, elle en redescend pour six semaines ou elle aura le bec clos pour six semaines. » À Grandmenil, Dochamps, Fanzel, Odeigne, Malempré et Vaux-Chavanne, c'est le soleil qui témoigne : « Si à la Chandeleur, le soleil rentre, retire ses cornes, il fait dire au laboureur que l'année a des chances d'être tardive, qu'il sied d'avoir encore au grenier, au fenil, demi-grain, demi-paille, pour arriver, bêtes et gens, à la prochaine récolte. »

D'autres dictons concernent l'accroissement des jours et sont différents d'un village à l'autre : « La fête de la Chandeleur / Voit les jours allongés d'une heure » dit-on un peu partout. Mais on dit aussi : de deux heures, de deux heures pour un voyageur, d'un saut de chevreuil, du pas d'une « anseneuse », du pas d'une fileuse...

Les dires de la météorologie populaire ne doivent évidemment pas être pris à la lettre. Mais étant les fruits d'une longue série de remarques attentives et d'une expérience séculaire, ils ne sont pas, cependant, à dédaigner. Mais nous verrons bien.

Superstition et sorcellerie en Wallonie

V



Gravure L'illustration européenne, 1873.

De tout temps, les habitants de la terre ont été convaincus que certains d'entre eux, privilégiés des dieux ou du diable, avaient la faculté de communiquer avec l'au-delà, d'interpréter les oracles, de guérir, de jeter des mauvais sorts et d'exercer bien d'autres pouvoirs encore.

« Sous l'empire de la crainte, a écrit Edg. Renard, ou dans l'élan de la reconnaissance, sous la poussée incompressible de cette soif du merveilleux qui est une marque spécifique de l'humanité tout entière, les imaginations populaires entrent en effervescence, peuplent les bois, les cavernes, les plaines solitaires d'être bienfaisants ou malfaisants, s'acharnant à accabler les humains ou à les combler. Les pratiques superstitieuses nées du désir de se mettre en garde contre leurs atteintes ou de s'attirer leur bienveillance, se multiplient et se diversifient. Et tout ce travail s'accomplit d'autant plus aisément et plus rapidement que le peuple en reçoit les éléments par tradition ou par infiltration. Les fées, les nutons, les loups-garous, les sorciers, les maléfices, les pactes avec le diable, la nature et le mode des interventions qu'elles provoquent, sont de tout temps et de tous lieux. Chaque peuple se contente d'adapter à son propre genre de vie, aux particularités physiques de sa propre région, des récits, des croyances, des pratiques qu'on retrouve dans toutes les latitudes. Telle légende que tel villageois vous racontera en identifiant les lieux et les personnages, il arrive qu'on la retrouve avec quelques variantes à mille lieues de là dans quelque bourgade asiatique. Retracer l'itinéraire de ces récits, en reconstituer et en interpréter les éléments primitifs, leur assigner une origine locale et historique, c'est proprement l'objet de la science folklorique. »

Ceux qui ont lu les livres de Louis Banneux savent combien nos ancêtres ardennais croyaient au pouvoir des sorciers et des sorcières en vertu de leur pacte avec le diable. Ils savent aussi

de quelle érudition et de quelle patience cet écrivain a fait preuve pour réunir les anciennes pratiques en usage chez nos arrière-grands-parents.

L'Ardenne est une contrée âpre, au climat sauvage, aux forêts sombres, au ciel noyé de brumes, aux hivers rigoureux. L'angoisse et l'inquiétude continuelles y laissent peu de place à la joie. Il y a bien les belles journées de l'été et les soirées calmes de l'automne empourpré des apparitions merveilleuses des fées, des dames des sous-bois et des rochers vêtus de bruyère mauve. Mais les personnages les plus communs de l'imagination populaire ont des figures propres à exciter la crainte plutôt que la confiance. Partout, une fois la nuit venue, on n'y voit et on n'y entend que des êtres fantastiques, des fantômes qui sèment la terreur. Les nains grouillent en tous lieux dans le Luxembourg, *massotais* de Vielsalm et de Baclain, *gnomes* de Mersch et de Frahan, *nutons* de Hotton et Villers-Sainte-Geztrude, êtres merveilleux aidant les bons mais punissant les méchants ; dames blanches de Mont-Saint-Jean et de Bérismenil envoûtées par le Malin au point de devenir parricides ; chasseurs sauvages qui d'Orchimont à Schleiden et d'Aywaille à Dudelange parcourant en tous sens, avec leur meute, le ciel tourmenté des nuits luxembourgeoises ; loups-garous et chiens-loups de Chêne-al-Pierre, de Burnontige et de Bihain ; chats noirs de Les Tailles ; bouc noir de Muno et vert-bouc de Jehonville représentant les forces infernales, symboles de vices paysans : la cupidité, l'envie et la brutalité ; *lumerottes* mystérieuses des « Fagnes » d'Odeigne, de la Baraque-Fraiture et de Grand-Halleux ; sorcières de Mirwart, de Royen et *macrales* de Werpín dansant le sabbat dans les nuits sans lune ; feux follets qui apparaissent sur les tombes parce que les morts réclament des messes promises, jamais dites, à cause de l'avarice des héritiers...

Les sujets de ses histoires qui figurent dans « Les fées du Hultai » et dans « Légendaire Ardennais », Louis Banneux les a cueillis sur les lèvres conteuses et il nous les présente dans toute leur simplicité comme une touffe de bruyère. Il s'est gardé de ne rien ajouter à l'essentiel et il a su les situer dans le cadre qui leur convient au bénéfice de notre amusement et de notre ins-

truction.

Enfants, nous avons tous entendu narrer comment le berger de Mousny fut changé en pierre avec tous ses moutons pour avoir maltraité le pauvre gueux qui lui tendait la main.

La légende de la « Chèvre d'or » nous fournit l'aubaine de voyager en compagnie de quatre bons artisans qui, après avoir couru le monde, retournent vers les forêts natales. Après avoir soupé copieusement à l'auberge, nos gais lurons écoutent un vieux mendiant qui leur explique comment ils peuvent s'emparer de la chèvre d'or qui, chaque année, apparaît, pendant la nuit de la Saint-Jean, dans le souterrain du château de Logne.

— Hé ! Hé ! c'est après-demain la Saint-Jean, remarqua le forgeron. À nous quatre, nous pourrions peut-être attraper la chèvre d'or.

— Vous le pouvez, assura le mendiant, si vous possédez une corde de chanvre qui n'a jamais servi, si vous escaladez le rocher à pic, si vous construisez un pont-levis d'une seule planche de six mètres de long, terminée par un crochet de fer nouvellement forgé.

— Je ferai la corde, annonça le cordier ; je taillerai la pierre du rocher pour l'escalade, déclara le tailleur de pierre ; je construirai le pont-levis, ajouta le charpentier ; je forgerai le crochet, conclut le forgeron.

— Il est encore une autre condition, reprit le vieux. Tant que vous serez dans le château, vous devez rester muets, si vous voulez réussir.

— Ce n'est pas difficile, répliqua le charpentier.

— Et n'oubliez pas, recommanda le vieillard en s'en allant, que l'on ne peut courir qu'une fois la chance. Merci la compagnie. Et que Dieu vous aide ! »

Cet extrait montre la manière de conter de Louis Banneux. Son style est alerte à souhait et simple comme il se doit. Et pour mieux nous convaincre de son talent de conteur, relisons ce passage du récit du supplice de Cape, qui avait pactisé avec l'enfer. Impossible d'empêcher un frisson d'horreur de se glisser le long de l'échine.

« Il fut condamné à être brûlé vif. Au moment du supplice, apprêté sur la place de Bouillon, on aperçut un corbeau qui suivit le condamné jusqu'au bûcher. Quand les exécuteurs voulurent mettre le feu aux fagots d'aubépine, ils battirent en vain le briquet. Aucune étincelle ne jaillit. Une fois le corbeau en fuite au prix de quels efforts ! alors seulement la flamme fusa et bientôt incendia le tas de branches et de ramures sèches. Les chairs grésillèrent. Tout à coup, la foule, horrifiée, vit sortir du brasier un lièvre qui bondit à travers les rues pour aller se perdre dans les bois. C'était l'âme de Cape. »

Avant Louis Banneux, beaucoup d'auteurs populaires ont rêvé en Belgique les souvenirs du temps passé, les contes de fées et des sorciers, les jeux, les délassements et tout ce qui faisait autrefois la joie de nos pères.

Voici ce qu'a écrit le docteur Th. Deloge sur la superstition, à son époque, des habitants de la région de Gedinne et on peut dire de l'Ardenne tout entière :

« La superstition régnait au XVIII^e siècle, autant en Ardenne qu'ailleurs. Peu instruit, éloigné de tout centre, d'une mentalité que trop de mariages consanguins frappaient d'un malheureux atavisme, le paysan rapportait volontiers à des causes étrangères ses déboires et l'origine de ses peines. Ne comprenant pas les relations de cause à effet, il préférerait, dans sa simplicité de jugement, rapporter les faits dont il était la victime, ou dont il percevait les impressions purement psychiques, à des êtres animés – hommes ou bêtes – sur lesquels il pouvait assouvir sa vengeance, reste d'un caractère ancestral dont il n'était pas encore dépourvu, comme les peuples à civilisation plus avancée.

» Cet esprit superstitieux se retrouve dans maints villages des Ardennes.

» Certains villages se faisaient remarquer par leur caractère superstitieux qui s'appliquait aussi bien à des objets inanimés qu'à des êtres vivants. En général, c'est dans les localités écartées, donc les moins parcourues par les voyageurs, que fleurissait le plus la superstition. Dans la moitié du XIX^e siècle, il n'était pas rare d'entendre les vieilles grand-mères indiquer à leurs petits-enfants, épris de l'histoire des sorciers, l'endroit

précis où se passait le sabbat des sorcières ou des fées. Elles se plaisaient à rappeler le sort qu'elles jetaient spécialement sur les enfants, les animaux et sur les équipages qu'elles arrêtaient ; ou bien on contait un exploit de la chasse magique, dont l'une ou l'autre femme présente se disait avoir été entourée, notamment par sa meute de petits chiens. Moins frappants paraissaient être les feux follets ou *lumerottes* qui étaient des âmes d'enfants morts sans baptême et qui, devenus des esprits de feux ou des diables malfaisants, cherchaient à attirer à eux les voyageurs attardés, en état de péché mortel, pour les faire tomber dans les précipices. Enfin, dans toute l'Ardenne, les enfants craignaient le pépé Cotchet, esprit des eaux, dont on les menaçait quand ils se penchaient au-dessus de la margelle d'un puits.

» Cet esprit de croyance aux êtres surnaturels se développait surtout aux rencontres du soir – veillées – où les hommes entourant l'âtre devisaient entre eux, tandis que les femmes filaient à la lueur d'une simple lampe à huile de chènevis, de colza ou de fâines. On s'y évertuait à frapper l'esprit de la société par des contes empreints de la plus féconde imagination et d'autant plus facilement acceptés, que tout le monde croyait aux sorciers, aux loups-garous, aux gromanciers (nécromanciens). De ceux-ci, il en était qui s'étaient acquis une grande renommée tels ceux de Charleville qu'on venait consulter de très loin pour connaître l'issue d'un procès, l'auteur d'un vol ou celui d'un sort, ou même pour faire pratiquer un envoûtement. »

Dans son « Introduction au folklore luxembourgeois » parue dans le bulletin d'octobre-décembre 1937 de l'Académie Luxembourgeoise, le D^r Jean L. Hollenfatz écrit : « Mais les saints ne sont pas toujours tout-puissants et ils sont parfois durs d'oreille, aussi convient-il parfois d'employer des formules mystérieuses, connues de quelques rares adeptes, qui nous les confieront moyennant une honnête compensation, tel ce vieux de Houdemont qui vivait encore il y a 100 ans et qui connaissait les oraisons qu'il faut dire quand on est en danger, quand on rencontre un loup, quand un cheval a la colique ou quand on a mal aux dents : « Loup, louve ou louveteau qui parcourt les plaines, les montagnes et les vallons, je te conjure de ne pas me

faire plus de mal que la Sainte Vierge n'en fit à son enfant Jésus... Cheval, si tu es attaqué des tranchées grises ou bleues ou des trente-six couleurs, sois aussi véritablement guéri que Nicodème est entré au paradis... Sainte Apolline, assise sur la pierre de marbre, Notre Seigneur passant par là lui dit : « Apolline, que fais-tu là ? Je suis ici pour mon chef, pour mon sang et pour mon mal de dents. Appoline, retourne-toi, si c'est une goutte de sang, elle tombera, et si c'est un ver, il mourra. »

Les paysans ardennais d'autrefois n'étaient pas seulement superstitieux mais encore imbus de préjugés. À Grandmenil, tout le monde était fermement convaincu que l'enfant posthume, c'est-à-dire né après la mort de son père, avait le pouvoir de guérir les foulures et les entorses en les « poignant ». Dans d'autres villages, on le considérait aussi apte à tourner la baguette pour la découverte des trésors cachés. Dans d'autres encore, qu'il pouvait guérir les coliques, la fleur et le dragon (inflammation de la cornée). À Vesqueville, Oppagne et ailleurs, on attribuait ces mêmes dons à l'enfant né entre les deux coups de la grand-messe. Quand un incendie éclatait, il était fait appel au curé qui devait, en le bénissant, « barrer » le feu.

La superstition mêlée du merveilleux a laissé également des traces dans l'imagination des Namurois. Le peuple de la province de Namur a, en effet, conservé dans ses souvenirs des légendes qui prirent naissance dans la nuit des temps et dont sont les héros : les Nutons (troglodytes qui habitaient les cavernes de la Meuse et de la Lesse) ; les Nisces et les Parques sculptées par la nature sur les parois des grottes ; les quatre fils Aymon, contemporains de Charlemagne, qui bâtissaient des forteresses aux endroits les plus inaccessibles des collines bordant la Meuse.

Bien d'autres souvenirs d'ordre imaginaire ou historique hantent les Namurois. Parmi ces souvenirs, citons la jolie légende des trois dames de Crèvecœur qui se précipitèrent dans le fleuve pour échapper aux farouches soldats de Henri II, et les contes drôlatiques qui raillent les Dinantais, échos de la longue rivalité ayant existé entre Bouvignes et Dinant à cause du monopole des dinanderie que détenaient les *copères*.

Nous ne pouvons mieux faire, en forme de conclusion de tout ce que nous avons écrit sur les êtres fantastiques qui, pendant des siècles, hantèrent l'imagination de nos crédules aïeux, qu'en transcrivant deux pages de la longue et intéressante étude de Félix Rousseau sur le folklore wallon et le folklore flamand parue dans « La Terre Wallonne » d'avril-septembre 1923.

« Les Nutons wallons sont les cousins germains des *Kabouters* flamands et pareillement des *Teuz* ou *Korrigans* bretons, des *Lutins*, *Sotrets* ou *Gobelins* français, des *Heinzelmännchen* luxembourgeois, des *Bergmännchen* ou *Kobolds* allemands, etc. Partout, on les dépeint sous les mêmes traits, avec les mêmes travers, les mêmes qualités.

» Un jour, au cours d'une causerie avec l'historien irlandais M. J.B. Jennings, très au courant du folklore des nutons, quand j'eus terminé mon exposé, il me dit : « Je croyais que vous racontiez la légende du « bon petit peuple » si connue de nos paysans ; elle est identique à la vôtre. » En effet, lorsque l'on compare entre elles les multiples traditions relatives aux nains, on ne relève que deux variantes principales : 1. ces êtres minuscules, secourables et tatillons portent des noms différents suivant les régions ; 2. leur disparition est expliquée de façon fort diverse : sonnerie de cloches ; arrivée de tel ou tel saint ; méchanceté des campagnards, etc. En Irlande, « le bon petit peuple » ne se montre plus parce qu'il est enfermé dans une haute montagne près de Galway. Les variantes n'affectent que des points secondaires.

» Que dire des pratiques superstitieuses, en matière de médecine notamment, en usage dans nos campagnes. En découvrir-t-on qui soient vraiment wallonnes ou flamandes ? Bien peu. Parcourez par exemple un ouvrage tel que « Le Rameau d'or » de Frazer, célèbre à juste titre par son érudition et l'étendue de son enquête. Que constatez-vous ? Une foule de croyances et de coutumes que vous croyez particulière à nos régions se retrouvent dans des pays fort éloignés du nôtre. Je tombe par hasard sur ce passage : « Au quatrième siècle après Jésus-Christ, Marcellus de Bordeaux prescrivait, pour se débarrasser des verrues, une médication qui, aujourd'hui encore, est en usage dans maintes parties de l'Europe. Sans doute, elle était

déjà fort ancienne au temps de Marcellus et elle vivra longtemps encore. La voici : touchez vos verrues avec de petites pierres, une par verrue ; enveloppez alors ces pierres dans des feuilles de lierre et jetez-les sur un chemin. Qui les touchera attrapera les verrues et vous en serez débarrassé. Une médication analogue mais dans laquelle les cailloux sont remplacés par des pois ou des grains d'orge et la feuille de lierre par un chiffon ou un morceau de papier, est encore employée de nos jours en Italie, en France, en Angleterre, en Écosse. » Frazer aurait pu ajouter : et aussi en Belgique.

» Souvent, à propos de superstitions, on peut tenter des rapprochements particulièrement curieux. Dans les environs de Couvin, des rebouteux, en possession du « secret », font avaler aux malades des morceaux de papier sur lesquels ils ont écrit de vagues prières, des formules plus ou moins magiques. Or, dans l'Orient musulman, un des moyens employés pour se guérir d'une maladie consiste à écrire certains versets du Coran à l'intérieur d'un bol de terre cuite ou sur des morceaux de papier, à verser de l'eau et à l'agiter, jusqu'à ce que l'écriture ait été complètement diluée : le patient boit avec l'eau les propriétés bienfaisantes des mots dissous. Ce procédé remonte à une haute antiquité. L'égyptologue français Maspéro, dans son charmant volume « Les contes populaires de l'Égypte ancienne », reproduit un texte littéraire où il est question d'un fils de Pharaon qui découvre les grimoires de Tot, le dieu de l'intelligence et de la magie. Il en transcrit le contenu sur un papyrus qu'il dissout dans l'eau, puis avale sans sourciller le breuvage. Il devient ainsi un magicien fameux, car il s'est incorporé les connaissances d'une divinité. »

VI

Bûcherons et scieurs de long

Photos Edmond Dauchot: Bûcheron élaguant, Bois Saint-Jean, mars 1937 et Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne, 1946.



Le métier de bûcheron ne s'exerce plus aujourd'hui comme au temps de ma jeunesse. Les outils des hommes des bois se sont modernisés et la plupart de ceux-ci se rendent à leur travail en auto tandis qu'autrefois ils s'y rendaient à pied, la cognée sur l'épaule et la serpe au côté.

Au temps jadis, au creux des vallons ardennais s'ouvraient des forêts remplies de mystère car c'était là que se cachaient les esprits sylvestres. La vie forestière était faite de mille choses inoubliables où se mêlaient le sortilège et le renouveau des saisons. Je ne crois pas que cette vie mystérieuse à laquelle les hommes eux-mêmes participaient existe encore de nos jours.

On ne croit plus aux êtres malfaisants de la forêt ni aux légendes des grand-mères. Il fut un temps où vivait dans les bois tout un monde légendaire et merveilleux de fées, de sorcières et de nutons, génies de la forêt. Mais où se cachaient aussi des bêtes nuisibles et redoutables tels que le chat-huant, la vipère empoisonneuse et le loup-garou affamé. On est loin du temps de nos grand-pères où des gens à l'imagination trop fertile prétendaient avoir entendu sous l'ombre des futaies les ricanelements du diable se moquant des humains.

Le temps était court durant lequel le bûcheron pouvait faire retentir les bois du bruit de sa cognée. Avant qu'il ne rentre en possession de la forêt, il fallait attendre que celle-ci soit abandonnée par les chasseurs. Mais sitôt ceux-ci partis, les forestiers s'empressaient de renouveler le pacte ancestral qui les liait aux bois. Ils s'empressaient d'éclaircir les halliers afin de faire grande hécatombe des fûts marqués par le garde communal. Il fallait d'autant plus se hâter qu'à la scierie, d'autres hommes attendaient, pour en faire des planches, les grosses billes de chêne et les longs troncs de sapins d'où suintait la résine. C'était au temps où la majorité des sapins ardennais étaient employés comme bois de mine et allaient finir leur existence dans

quelque sombre houillère de Wallonie ou de Campine.

Le combat était rude entre les géants de la forêt et les hommes venus les abattre. À larges coups, la cognée frappait l'écorce qui volait et l'aubier qui mettait à nu le cœur de l'arbre. Puis, sur leurs puissantes épaules, les bûcherons portaient au chantier proche les conifères odorants. Les chênes se défendaient davantage car ils ont pour eux la puissance de leur masse comme s'ils voulaient par là marquer la peine qu'ils ont de quitter les grands bois où ils ont vécu. Aussi devait-on, pour les amener à l'orée de la forêt, avoir recours à de puissants attelages. Les trapus et vigoureux chevaux ardennais ont parfois été remplacés par des tracteurs qui n'ont rien de pittoresque.

La vie des bûcherons d'autrefois était simple comme tout ce qui les entourait. Quand au clocher lointain l'heure sonnait, leur grand appétit se contentait d'un frugal repas qu'ils savouraient autour d'un feu de bois. Et lorsque les hulottes sortaient des vieux troncs et que les chauves-souris commençaient leur ronde, les bûcherons, sac au dos, regagnaient, dans la paix du soir naissant, leur accueillant foyer.

Le poète liégeois Marcel Launay a consacré un de ses poèmes aux manieurs de la cognée :

LÈS BWÈH'LÎS

*Lès bwèh'lis qu' vèyèt l' djoû so lès plins di m' payîs
S'afâitihèt tot djon-nès âs-ovrédjes dès manêyes.
Divès l'adje di qwinze ans, is k'tournèt d'dja l' cougnêye
Avou'ne lèdjîristé qu'ahâye a pus d'on vî.
Laver l' hantche, sipèner, fé s' gade, tèyî, pôcî,
Div'nèt 'ne vrêye djowe por zèls après deûs' treûs fah'nêyes,
Et s' lès-ôt-on hah'ler qwand riv'nèt lès djoûrnêyes
Qu'on d'vâle djus dès gonhîres lès fahènes dè mêt'nî.
Leû hêpe firt todi-mây. Mins si rade qui l' houprale
Houplêye dè vèy ad'hinde lès prumîrès brouheûrs,
Nos djonês s'apontièt pol fur'tèdje al wâmale.
Is-ont'ne hêtistè d' frût', ca totes cès djêves è fleûr,
Amâ l' trèvint d' li scole, vont chaque djoû prinde coleûr
Avâ lès florins-d'ôr, lès hûpions, lès pètchales.*

Li 7 d'awous' 1913.

Un autre homme des bois était le scieur de long.

Un écureuil tournait sa roue en fil de fer.

Les deux scieurs de long, sous leur bonnette blanche,

Se réveillaient ; la scie en mordant dans la planche

Reprenait sa chanson, la pareille qu'hier.

Léon Ravet

Les scieries mécaniques se sont développées de plus en plus en Ardennes et le métier de scieur de long a disparu. C'était des types extraordinaires, les scieurs de long, des costauds d'une force et d'une adresse peu communes, abattant journellement, durant la bonne saison, douze ou quatorze heures de travail, courageux à l'excès. On les rencontrait parfois dans les trains matinaux, le bidon de fer-blanc et la musette de toile bleue au dos, tirant silencieux et observateurs, sur leur grosse pipe de bruyère. Ils cubaient d'un rapide coup d'œil les grands chênes et, comme ils servaient le patron avec une conscience scrupuleuse, ils possédaient l'art de débiter de la « marchandise », là où profane ne voyait que du feu. Ils aimaient leur métier, le bord du torrent où ils établissaient leur « houle », autrement dit leur chantier. Les chevronnés affirmaient sans sourire que le dimanche ils souffraient du foie. C'est que ce jour-là il leur manquait le vent qui hulule dans la futaie et le mouvement ample et régulier des bras et toute la richesse sylvestre faite de chants d'oiseaux, de murmures de sources, de senteurs balsamiques, de solitude et de méditations pour qui certaines natures fortes sont créées, comme le laboureur pour la glèbe et le marin pour les océans. Autrefois, en Ardenne, on était scieur de long de père en fils. Et l'on sciait par tous les temps, déblayant la neige ou les feuilles mortes, allumant le feu pour la marmite ou plantant quelques branches de sapins pour se protéger des rayons trop brûlants du soleil, goûtant, sans jamais se lasser, cette vie rustique, libre, indépendante, loin des hommes, attaché à la grande forêt, la vieille et fidèle amie. La forêt mystérieuse possède une âme et c'est cette âme que les vieux travailleurs du bois – bûcherons, sabotiers, scieurs de long – aimaient comme on aime un être très cher.

Bien sûr, il faut remercier le progrès d'avoir obligé par des moyens mécaniques le combat de l'arbre et des artisans du bois. Il n'empêche qu'à l'époque où les mots de pollution et de liberté

sont sur toutes les lèvres, il est bon d'évoquer les salubres et indépendants métiers du temps passé. Car, ils sont des sources de précieux renseignements pour les travailleurs d'aujourd'hui.

Hiråde et grand feu

VII



Photo François Beilin - Démarrage difficile du grand feu à Durbuy le 15 février 1970.

Parfois, le début de mars nous ramène le mardi gras. Et le mardi gras traîne à sa suite le Carnaval. Le Carnaval, au lendemain de la grande guerre, dans l'inquiétude persistante des jours encore troublés que nous vivions, ce mot-là, et la chose elle-même encore plus, détonne comme un fou rire au milieu d'une cérémonie funèbre. Ce n'est donc pas pour annoncer le Carnaval que j'entreprends d'écrire le présent article. Il se mêle pourtant quelquefois un brin de folklore au Carnaval proprement dit. Par exemple, dans la petite ville de Marche (qu'on dit en Famenne), il y avait jadis, le jour du mardi gras, quelques coutumes intéressantes.

Il y avait d'abord le cortège d'Harbouya.

Sur un drap de lit, que six ou huit masqués portaient par les coins et par les bords, un mannequin était couché : c'était Harbouya. D'étape en étape, surtout aux carrefours, les porteurs s'arrêtaient et faisaient danser Harbouya sur sa couche, en relâchant et tirant le linge par à-coups, Mais on lui imprimait ces soubresauts en cadence, au rythme d'une vieille *pasquëye* wallonne, assez connue je pense :

*Harbouya qu'a tant dè mǎ,
Harbouya qu'a tant dè mǎ :
L'a mǎ c'pîd-ci,
L'a mǎ c'pîd-là !
Il èst malåde.
I fât qu'ti moûr.
Ah ! pôve Harbouya,
Fât-i qu'ti moûr, fât-i qu'ti moûr !
Ah ! pôve Harbouya
Fat-i qu'ti moûr di tot coula !
Harbouya a mǎ s'botroûle ;
Tot avâ l'cwér i sint qui broûle.
Il èst malåde, etc.*

*Harbouya a l'cou stopé
I tchôke, i tchôke ; si n'pout troter,
I l'est malåde, etc.*

Et la foule, qui s'amusait, joyeuse autour d'Harbouya, chantait en chœur le refrain, surtout après le dernier couplet :

*Harbouya n'a pu dè mǎ :
I beût bin foirt, ni magn' nin mǎ.
N'est pus malåde,
N'fât nin qui moûrt.
Ah ! vive Harbouya,
Qui n'est nin moîrt.
Ah ! vive Harbouya,
Qui n'est nin moîrt di tôt çoula !*

* * *

Il y avait ensuite la coutume qu'on appelait « À l'amande » et qui trouvait place vers quatre heures du soir, à la sortie des écoles. Il faut savoir que les anciennes maisons, le long de la Marchette, avaient presque toutes un perron, sans doute parce qu'on devait un peu les exhausser pour éviter l'inondation des caves, à la crue des eaux. Eh bien, un masque se tenait sur un des perrons, armé d'une gaule, comme un pêcheur à la ligne, avec au bout du fil, en guise d'hameçon, une friandise quelconque, praline, biscuit, mais originairement un amande. Et il jetait son hameçon au milieu des enfants, qui tous, la bouche ouverte, cherchaient à le happer. On peut dire qu'ils n'y parvenaient jamais. En fin de compte, le pêcheur trop adroit détachait lui-même le bonbon, le jetait dans la mêlée des gosses et, tandis qu'on se ruait, qu'on se bousculait pour le ramasser, il passait au perron suivant, où il recommençait le même jeu.

Or, nos vieilles Ardennes avaient aussi leur carnaval, un carnaval ardennais vous pensez bien, pas banal du tout, mais très original et pittoresque où les masques hideux n'avaient rien à voir, ni les dominos, ni les costumes d'arlequins.

Il y avait deux séances principales, le mardi gras et le premier dimanche de Carême ; et ces deux séances avaient lieu autour d'un grand feu en plein air : le premier de ces feux, beaucoup moindre que l'autre, s'appelait *Hiråde* (flambée) ; et

le second, plus grand, énorme, s'appelait justement le Grand feu.

Quelle en était la raison d'être ? L'amusement, sans doute ; mais il dut y avoir à l'origine une autre raison moins vulgaire, moins prosaïque, plus mystérieuse, probablement superstitieuse, une cause plus profonde — comme on dirait en philosophie — d'allumer ces immenses brasiers. Car on convoquait à la fête et on dansait autour des bûches flambantes au cri : « *Al Hiråde po lès malâdes ! Â Grand feu po lès amoureux !* ».

Un vieux curé de Grandmenil, qui luttait contre le Grand feu, disait, pour en détourner ses paroissiens, que cette coutume était un reste de paganisme. Et il avait peut-être raison, du moins en partie. En effet, le christianisme n'a pas supprimé tout vestige des civilisations païennes, celtique, romaine et germanique, sur lesquelles il a travaillé. Beaucoup de pratiques préexistantes n'ont pas disparu chez les populations converties, mais ont seulement changé de forme. Et pourtant le brave curé avait peut-être tort aussi, dans ce sens que bien des traditions on subsisté avec le consentement des évangélistes plus tolérants que lui : quand des usages chers au peuple n'étaient pas essentiellement mauvais, on se bornait d'ordinaire à les christianiser.

Incontestablement, la superstition se mêlait à tout cela. Par exemple, un pauvre vieux de mon village, quand la coutume de la *Hiråde* se fût perdue et que subsistât seulement celle du Grand feu, s'obstinait encore à faire la *Hiråde* en son particulier. « Si les hommes ne la font plus, disait-il, le bon Dieu la fera »... C'est-à-dire que dans le courant de l'année des incendies se déclareraient dans les maisons, les meules ou les récoltes. Et, pour conjurer le péril, en ce qui le concernait du moins, le brave homme faisait le tour de sa maison et parcourait sa petite propriété, jardin, verger, avec dans les mains des torches de paille allumées et criant : « *Hiråde ! Hiråde !* ». Cela divertissait beaucoup mon grand-père, qui n'était pas superstitieux.

La coutume, beaucoup plus tenace, plus durable du Grand feu est maintenant tombée aussi (ndlr : depuis, elle a repris vigueur dans bien des villages !), du moins presque partout : car,

tout dernièrement encore, j'ai assisté au Grand feu dans un petit village des environs de Bastogne : Remichampagne... Mais c'était un Grand feu dégénéré, un petit Grand feu, une ombre, un souvenir de l'ancien temps.

J'ai vu chez moi, il y a vingt-cinq ans à peine, un regain plus riche, une résurrection plus sérieuse de l'antique tradition : j'ai donc encore connu le Grand feu monumental. Cette résurrection est morte à son tour, tuée je ne sais trop par quoi ; je sais pourtant qui l'a tuée dans un village voisin.

À Manhay, pour rivaliser avec nous peut-être, on faisait aussi le Grand feu. Nous fréquentions l'école d'adultes alors, et voici l'idée qui germa dans nos jeunes têtes, un soir après les cours : « Tiens ! le Grand feu de Manhay est déjà tout prêt pour après-demain ; il est colossal (cela nous rendait jaloux évidemment). Si nous allions l'allumer ! ». Approuvé ! Et voilà mon grand frère et quelques autres qui entreprennent au galop de réaliser le mauvais coup projeté.

Une heure après, le hameau de Manhay, y compris la gendarmerie nationale, était en révolution : la plupart des gens, déjà couchés, se relevaient, croyant à un incendie ; les jeunes gens, désappointés, tempêtaient contre les hardis vauriens qui leur avaient joué ce vilain tour ; et ces vauriens eux-mêmes, comme Néron contemplant Rome incendiée par lui, admiraient du haut d'une colline le Grand feu prématuré et le tohu-bohu qu'avait causé leur escapade.

Le surlendemain, on dut bien s'abstenir à Manhay de fêter le Grand feu et l'on s'en abstint désormais.

Et je pourrais dire aussi de quelle maladie est mort le Grand feu dans un village de la Semois, le plus joli sans doute de cette belle vallée, Bohan, où j'ai la chance d'habiter depuis quelques années. Ici, la coutume a tenu bien longtemps ; elle avait même repris après la guerre. Mais un détail du cérémonial traditionnel a compliqué les affaires et les a fait tourner au tragique, non sans passer par des alternatives de comique.

Pour être admis auprès du Grand feu qu'on allumait au-delà du pont, pour pouvoir prendre part à la danse qui s'organisait tout à l'entour, chaque homme, disons plutôt chaque couple

devait apporter son écot. Il fallait même souvent, quand la veillée se prolongeait, renouveler sa contribution pour entretenir le Grand feu. Or, qu'arrivait-il ? On allait se ravitailler au tas de bois ou de litière les plus proches ; on en vint même à prendre, pour alimenter le Grand feu, tout ce qui traînait devant les portes ou avait le malheur d'être combustible : balais, bancs, cuvelles, échelles, longes et ridelles de chariots, charrettes à bras, etc. Et c'étaient des hurrahs prolongés, qui se répercutaient à merveille dans la vallée profonde et sinueuse aux puissants et multiples échos, quand un objet hétéroclite s'abattait sur le brasier. Un jour, ce fut une barque toute ronde qui sombra ainsi dans les flammes. Comme bien on pense, les propriétaires s'émurent. On monta la garde auprès de son bien et les pirates du Grand feu reçurent parfois plus que des horions. Cela ne suffit pas pour les corriger. M. le Curé essaya le moyen évangélique de la persuasion : il s'en fut, un soir, prêcher aux festoyeurs le respect du bien d'autrui ; il prêcha dans le désert. On eut recours à la police, à la police locale d'abord. Le bourgmestre et son garde champêtre furent pris, à la lettre, dans les pièges et dans les filets des rusés pillards. On mobilisa la gendarmerie. La première intervention des gendarmes les couvrit de ridicule et... d'eau boueuse : on fit basculer une passerelle, sur laquelle ils s'étaient engagés à la poursuite des délinquants, et ils prirent un bain glacé dans le ruisseau de la Vera. Mais les gendarmes revinrent à la charge. C'était il y a deux ans. On avait juré qu'on ferait le Grand feu quand même. Et de fait, le Grand feu, multiplié mais très réduit, s'alluma je ne sais combien de fois, toujours à l'opposé des points militairement occupés. Cela tournait à la farce et cela tourna finalement à rien. Le Grand feu de Bohan était vaincu : l'an dernier il ne se ralluma pas.

Émile Jacoby

VIII

Le loup-garou et ses légendes



Photo d'origine inconnue.

Dans mes jeunes années, lorsque des enfants n'étaient pas sages, parents et maîtres les menaçaient du *spètin* (le fouettard) ou du *leû-warou* (le loup-garou). Quel est cet animal fantastique qu'on évoquait autrefois dans les campagnes ardennaises, surtout pour effrayer les enfants désobéissants ?

Une croyance superstitieuse, datant de très loin, affirmait que certains hommes, versés dans la sorcellerie, se transformaient, la nuit venue, en loups vaguant de préférence autour des cimetières. Ils déterraient les morts, les mangeaient et s'attaquaient aussi aux femmes et aux enfants.

Il y eut « au bon vieux temps » des malheureux vagabonds, simples d'esprit, qui furent arrêtés et condamnés au feu par les parlements (tribunaux de l'époque) pour avoir prétendument dévoré des petites filles et des petits garçons, des « aveux » leur ayant été arrachés par la torture.

Cette croyance était si répandue qu'en 1411 l'empereur Sigismond fit débattre la question des loups-garous par de graves théologiens...

Buffon, dans son *Histoire naturelle*, parle de bandes de loups suivant les armées pour dévorer les morts enterrés précipitamment à une faible profondeur. Il ajoute naïvement : « On a appelé ces mauvais loups des loups-garous, c'est-à-dire des loups dont il faut se garder ». Comme on le sait, ces loups-garous furent surtout en action au cours de la lamentable campagne de Russie (1812) menée par les armées de Napoléon Bonaparte.

Mais en réalité, d'où vient le mot « garou » ? L'étymologie de celui-ci a prêté à de nombreuses controverses également critiquables et jamais un accord n'a pu se réaliser à cet égard. Dans certains villages de la Haute Ardenne, ce monstre fabuleux s'appelle *leû-warou*, tandis que dans mon village natal (Grandmenil) *loup-wèrou* désigne un filou, un homme malhonnête.

L'évocation de cet être malfaisant a donné lieu à un juron que j'ai maintes fois entendu prononcer par de vieux compatriotes en difficultés : « *Cré loup-garou !* ». L'évocation de cet être fantastique, avide de chair humaine, me remplissait d'effroi. Je croyais, en effet, le voir surgir des ténèbres d'un moment à l'autre.

Il est certain que chaque peuple s'est plu, au cours des siècles, à adapter à son propre genre de vie, à ses croyances, à ses travaux, à son milieu, à ses pratiques, des récits, des légendes et même des êtres bienfaisants et malfaisants qui lui sont propres. Les Grecs, par exemple, ont peuplé leurs terres, leurs bois et leurs eaux de dieux et de déesses aux formes séduisantes et aux âmes harmonieuses comme leur climat doux et clément, comme leur ciel lumineux et clair, comme la belle ondulation de leurs mers violettes. Ils avaient peu de dieux terribles et peu de déesses de l'horreur. Leur mythologie s'accommodait aux grâces de leur pays.

Rien de tel en Ardenne qui est une région âpre, au climat sauvage, aux forêts sombres, au ciel noyé de brumes ou enténébré de noirs nuages neigeux. L'angoisse et l'inquiétude y laissent peu de place à la joie des hommes. Il y a bien, par les belles journées de l'été et les soirées divines de l'automne empourpré, des heures de calme et, dans les forêts, sous le soleil, des apparitions merveilleuses que furent les fées, les dames des sous-bois et des rochers vêtus de bruyère mauve. Mais les personnages les plus communs de l'imagination populaire ont des figures hideuses propres à susciter la crainte plutôt que la confiance. On y voit passer des fantômes, des spectres, des feux follets, des revenants, des sorcières.

Jadis, en hiver, dans les grands bois d'Ardenne, alors que le vent faisait pleurer les arbres et que la neige s'accumulait en congères hautes de plusieurs mètres, bien sûr que des loups rôdaient et que la faim les a poussés plus d'une fois aux abords des chaumines et des fermes isolées voire même des villages privés de toute communication. Dès lors, quoi d'étonnant que nos ancêtres aient eu une peur indicible de ces loups capables de s'attaquer à tous les êtres vivants qu'ils rencontraient et qu'ils aient « monté une garde » vigilante et constante, telles

des sentinelles, pour défendre bêtes et gens contre les animaux sauvages que la neige, le froid et la faim faisaient sortir de leurs tanières. D'où ce nom de loup-garou donné à tout être carnassier, rapace et malfaisant.

En 1927, M. l'abbé Gustave De Bry m'envoya une série de contes signés de son pseudonyme Remy des Hoursinnes. Parmi ceux-ci, il y en a un qui a pour titre « Le loup-garou ». Dans ce récit, l'auteur met en vedette la rivalité qui, de tout temps, a existé entre les hommes, entre les familles, entre les villages, entre citadins et ruraux, entre Liégeois et *âgneûs*... Je vous en livre ce passage :

Dans le temps, il y avait à F... une dinde qui avait été pondre en cachette dans les orties et les ronces poussant dans le cimetière, entre les piliers de l'église, et après sa ponte, elle se mit à couvrir. Chaque fois que quelqu'un passait trop près, elle sifflait, comme fait une dinde en l'occurrence ; les orties et les ronces étaient tellement épaisses qu'on ne pouvait y voir sans se faire piquer les mains.

» Le sacristain, poltron de son naturel, après le salut un soir, passa par là et entendit un sifflement étrange ; épouvanté, il fila à bride abattue chez le mayeur pour lui confier une aussi drôle de chose. En un rien de temps, la nouvelle fit le tour du village ; tous mes gens en rumeur vinrent tout peureux et inquiets, se rassembler près de l'église. La dinde, entendant tout ce monde, se mit à siffler de plus belle, croyant peut-être qu'on venait prendre ses œufs. Mais le mayeur et les gens eurent une telle frousse qu'ils n'osèrent s'approcher. Le mayeur, après avoir réfléchi un brin dit : « Je ne sais pas ce que c'est mais allez chercher mon écharpe ». Quand il l'eut mise sur sa blouse, il avança d'un pas, se pencha pour se rapprocher un peu, mais ne vit rien. Il se retourna quand même sur les échevins qui lui emboîtaient le pas et leur dit : « C'est un loup-garou ! ». Tous les gens tombèrent à genoux, criant : « Binamèye Sinte Vierge, qué mâleûr ! Nous allons tous périr ! ».

» Ils parlementèrent longtemps entre eux pour savoir quel parti il fallait prendre pour écarter de leur église un tel maléfice. Mais comment s'y prendre ? Après avoir réfléchi, ils décidèrent à l'unanimité de faire une grosse corde bien longue pour

l'attacher au clocher et y atteler tout le monde. Par précaution, ils choisirent un jour où le vent soufflait en tempête ; les voilà donc tous s'échelonnant à la corde et tirant à bras-le-corps ; ils tiraient, ils tiraient tant qu'ils pouvaient. Comme la corde était en laine, elle s'allongeait et tous mes gens disaient, en crachant dans leurs mains : « l'église arrache, voilà qu'elle vient ! ». Ils soufflaient, ils haletaient, ils sortaient la langue comme des chiens. Le sacristain était le plus animé et il donnait le signal en criant : « Oh, hisla ! sètchans turtos essonne ! ».

» Ils ont si bien tiré qu'ils étaient tous en nage et que la sueur leur coulait le long des jambes. Pour comble de malheur, voilà la corde qui casse et ils tombent tous les quatre fers en l'air, si raides que leurs jambes s'emmêlent au point qu'ils ne pouvaient plus se dépêtrer ni les reconnaître. Ils auraient peut-être dû rester longtemps dans cette position embarrassante, mais un savetier vint à passer ; il piqua avec son alêne toutes les jambes, les unes après les autres. Chacun disait quand il sentait un coup d'alêne : « C'est à moi, celle-là ! » et il s'en retournait clopin-clopant, si bien qu'il ne resta qu'une jambe sur le terrain, encore était-ce une jambe de bois. Le lendemain, tous étaient abattus et ils avaient bras et jambes endoloris ; ils ont toujours cru que c'était le diable qui avait coupé la corde, mais pas un n'osa y aller voir.

» À cette mauvaise charge, les particuliers de F... ripostent par plusieurs autres qu'ils mettent à l'actif de leurs voisins de S... (ndlr : vu la prescription, on peut divulguer qu'il s'agit sans doute des villages de Fisenne et de Soy). Ils prétendent que ceux-ci se sont une fois attroupés par une nuit claire pour « pêcher la lune dans une fosse à purin avec une manne à linge ». Ils racontent aussi que les gens de S..., voyant qu'une touffe de blé était poussée sur le faîtage de leur église, ont voulu y faire monter, en la tirant par la longe, une vache pour lui faire manger cette touffe parasite. Comme celle-ci tirait la langue, ils redoublèrent d'effort, croyant qu'elle tendait la langue après la touffe, mais comme la longe n'était pas en laine, elle n'a pas cassé et la vache a été étranglée. »

À son tour, l'écrivain Louis Banneux a raconté la mésaventure arrivée, un soir d'hiver, à deux loups en ribote à Chêne-

al’Pierre. Écoutez ou relisez cette amusante légende : « Chêne-al’Pierre possédait autrefois comme sonneur un cocasse paroissien. On l’avait surnommé Blancou, par rapport à un singulier accident. Durant une procession de la Fête-Dieu, alors qu’il brimbalait, son pantalon craqua sous l’effort, montrant une sérieuse mappemonde. Des enfants le virent. Et le joyeux sobriquet prit son envol avec les rires de tout le village. Blancou se garda bien de s’offusquer de cette irrévérence : c’était un bon drille dont la force, la jovialité et la malpropreté – oh ! la malpropreté – sont restées légendaires.

» Hélas, il avait au moins un autre défaut : il aimait boire. Tueur de porcs et « artiste » vétérinaire, il n’aurait pu refuser toutes les rasades d’une nombreuse clientèle festoyante. Or, un certain 23 décembre que Blancou avait sacrifié, en prévision des fêtes de Noël, moult cochons dodus et avalé un nombre respectable de petits verres de frais « pèkèt », il s’en fut sonner le pacifique angélus du soir. Parce qu’il lui restait une ou deux de ses victimes à dépecer, notre homme ne prit pas le temps de laver ses mains ensanglantées et, comme il était pressé, il négligea de refermer la porte de l’église. Déjà, le village reposait, tandis que la neige tombait silencieuse et serrée. Subitement les cloches s’ébranlèrent. Jamais, au grand jamais, de mémoire de vieux, elles n’avaient chanté semblables allégros. Leurs musiques, précipitées, devenaient haletantes. On juge de l’émotion et de la peur !

» Blancou, plus par jalousie que par devoir, se montra simplement scandalisé. « Qui pouvait ainsi sonner les matines, et un jour trop tôt s’il vous plaît ? » se demandait-il. Certes, il savait d’expérience que les anges, personnes graves et de tradition, ne pouvaient se hâter à ce point de fêter la Naissance. Quant au diable, pourquoi serait-il venu s’égayer dans la Sibérie belge ? N’avait-il pas mille occasions plus propices de s’égayer ? Et puis, on affirma qu’il ne comptait, en ce temps-là, aucun sup-pôt à Chêne-al’Pierre. Dans leurs bizarres accoutrements, les villageois se dirigeaient avec prudence vers le temple. À l’arrivée de Blancou, on se poussa du coude. Sans attendre le vieux curé qui avait l’oreille dure, héroïquement le sonneur ouvrit la porte toute grande et faillit tomber à la renverse. Deux loups

énormes tiraient aux cordes des cloches en poussant des hurlements étouffés, et pour cause. Les fauves, attirés par l'odeur de chair fraîche, avaient suivi la piste du négligeant Blancou. Dans le porche, ils s'étaient jetés sur les cordes encore pleines de sang et les prenant pour des boudins, avaient essayé de les avaler. Les nœuds pratiqués au bout des cordes empêchaient lesdits boudins de sortir de l'estomac, et les loups tiraient, tiraient... »

Avec quelques variantes, on raconte à Tavigny la même légende du « leû-warou », terreur des mères et des enfants. Mais ici, ce fut le vieux curé de l'endroit qui régla son affaire au loup.

IX

Les *pèleûs*

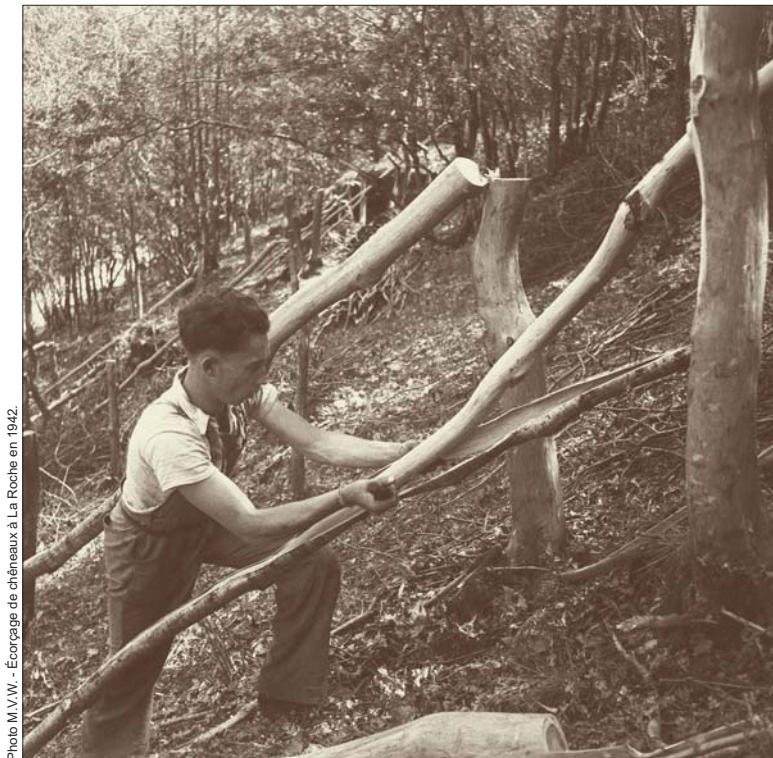


Photo M.V.W. - Ecorçage de chêneaux à La Roche en 1942.

Autrefois, dans le courant du mois de mars, dans nos villages ardennais, les chefs de famille étaient convoqués à la maison communale pour le tirage au sort de la part d'affouage. Et, dès le mois de mai, les *pèleûs* se mettaient en route pour le bois communal où le garde-forestier avait numéroté la portion de taillis qui revenait à chaque foyer.

*Vès Pâques, qwand l' séve dès tchin-nes kimince a s'dispièrter,
Les bwèh'lis dè ham'té finihèt de fah'ner*

Et moussèt d'vins lès bwès, là qu'is pèlèt timpèsse.

Anon, l' djintî hwèrceû, sins wê-ster, r'prind l'gorê

Ët tot fant qu'lès djindrèyes broyèt, molèt l' crèpê,

Li vint spâd so l' grand-route li fwète odeûr dès hwèces. (1)

En principe, le *pèleû* n'était pas le *bwèh'lf* — le bûcheron professionnel — qui, dès le début de décembre, après la Saint-Éloi, gagnait la forêt proche. Ce dernier était au préalable passé par la forge où cognées, haches, serpes et serpettes avaient été aiguisées. Et les taillis abandonnés par les oiseaux s'animaient tout à coup de la rumeur des hommes au travail. Les chantiers n'étaient pas accessibles à tout le monde. Il fallait le seing et le contre-seing du garde-chasse très susceptible sous le rapport du braconnage. Les bûcherons s'organisaient en équipe dont le plus jeune portait le titre de ravitailleur. Il était chargé d'acheter au village voisin, parfois très éloigné, les victuailles de première nécessité. Car les ouvriers des bois s'installaient pour plusieurs mois dans la coupe qui leur était affectée. Ils trouvaient le gîte dans une hutte de branchages et de gazons élevée à proximité d'une source ou d'un ru.

C'est donc pendant trois ou quatre mois que les bûcherons se livraient à l'abattage de ce qu'ils appelaient « le noir bois » c'est-à-dire les charmillles, trembles, souches, aulnes, etc. Tout ce qui était chêne restait debout. Les mains fortes et calleuses confectionnaient tour à tour des *wâdes*, des *moussâdes*, des

hourètes et des *viloûdes*. Les *wades* étaient des sortes de piquets d'un mètre et demi de long et de sept centimètres de tour au bout, tandis que les *moussâdes* n'accusaient qu'une longueur d'un mètre dix et une circonférence de cinq centimètres. On payait 50 à 60 centimes le cent de *wâdes* et de *moussâdes* que l'on rassemblait en fagots à deux liens. Un tel fagot s'appelait *fahène*. Les *hourètes* et les *viloûdes* étaient formées de charmillles à raison de cinq poignées de charmillles par botte. Le marchand donnait cinq francs pour cent bottes. Ce qui différenciait les *hourètes* des *viloûdes*, c'est qu'on signolait les premières de quelques coups habiles de serpe, et les autres pas.

Vers 1890, l'ouvrier des bois pouvait gagner 1 F 25 à 1 F 50 par jour. Il restait alors, après « le noir bois », l'abattage et l'ébranchage des perches trop grosses pour le bois de mine. On gagnait un franc au cent perches abattues. Cela exigeait beaucoup de peines et de sueur car il y avait le froid et la pluie. Parfois même, les chutes de neige chassaient les travailleurs de la forêt qui étaient alors sans gagne-pain.

Le *pèleû* était comme qui dirait un bûcheron amateur. Il rentrait chaque soir au logis et on ne le revoyait plus dans le bois lorsque sa *manêye*, c'est-à-dire sa part de taillis, avait été abattue, pelée, fagotée et charriée.

Le martelage des arbres qui ne pouvaient pas être abattus avait été fait par les agents des Eaux et Forêts. Les diverses opérations débutaient par l'abattage des chêneaux. C'était l'œuvre de la cognée. La plupart de ceux-ci il fallait les *gadler*, c'est-à-dire les entailler à hauteur d'homme et en rabattre la tête vers le sol afin de pouvoir les écorcer.

Puis le grand peloir entrait en action pour l'écorçage du tronc, le petit peloir s'attaquant aux branches. L'écorçage des branchettes était la besogne des enfants qui avaient accompagné le papa. Pour cela, on les frappait avec un maillet de bois sur une grosse pierre trouvée sur place.

Un fagot d'écorces à trois liens, pesant 30 kilos, se payait, il y a trois quarts de siècle et plus, 75 centimes. Les fagots de fines écorces arrachées aux tout jeunes chênes trouvaient acquéreurs à un franc, pourvu qu'ils atteignissent le poids de 25 kg.

Le *pèleu* emportait sa *marinde*, c'est-à-dire ses provisions pour toute la journée. Ce qui en restait, le papa le rapportait, journée terminée, dans sa « malète » aux tout petits en leur disant que c'était du pain de coucou. Ainsi rien n'était perdu.

À l'heure de midi, quand l'Angélus tintait à une église lointaine, les *pèleûs* dont les parts se touchaient, se rassemblaient autour d'un feu entretenu par des grosses souches. Chacun se signait et mangeait d'excellent appétit les tartines de pain bis et les pommes de terre cuites sous la cendre. Puis on se passait les tabatières et, en bavardant, on fumait une bonne pipe avant la reprise du travail.

Vie dure, frugale, mais à laquelle on attachait beaucoup de prix car elle assurait la provision du gros bois pour l'hiver et les fagots pour le chauffage du four à pain.

Les fagots d'écorces séchées – *fa di pèlotes* – étaient vendues au marchand qui, pour Grandmenil et les communes voisines était Auguste Hay. Les *hwèces*, une fois moulues, étaient destinées aux tanneries de Stavelot, d'Houffalize et de Marche-en-Famenne.

Il y avait autrefois en Ardenne des moulins à tan et dans sa « chanson sur l'eau de l'Aisne » Marcel Launay nous dit qu'il en existait un au pied des Roches-à-Frêne :

*A d'lé l' tronle, qui fait l' paraplu
À pîd dès rotches dèl riv'lète d'In-ne,
On djîse de tîmps de vî bon Diu
Dresse co sès spès meurs di castin-ne.
C'est l' hwèrçâ dè maîsse Dj'han-Grégô,
Fi, dist-on, d'one fème ètrandjîre,
Lu qu'on purdève po quéque djâgô,
Tôt fant qu' pèleve su lès gonhîres.
Et l' tronle, qwand l' vint hûse on tôt pô,
Avisé muziner côp su côp :
Vîhe rowe dè hwèrçâ, toûne a fwèce !
Faî qui l' taneu n' seuye mây sins hwèce ! (2)*

À l'époque *del pèlâhe* – de l'écorçage –, j'ai maintes fois accompagné mon père dans le bois.

De ces journées, j'en ai gardé un souvenir vivace car c'est en cette saison que la forêt ardennaise se revêt de ses plus beaux atours et de ses grâces les plus prenantes. Sur les landes désertes où ne croissent que de maigres bouleaux et d'échevelés genévriers, les genêts étalent leurs coulées d'or, les merles noirs au long bec jaune jouent volontiers à cache-cache dans cette lumière ardente où chantent les linots. À l'orée des taillis, les aubépines blanches pavoisent leurs bouquets. Et dans la grande futaie, au pied des chênes et des hêtres, les muguet agitent leurs clochettes minuscules.

La mousse n'a jamais été si fraîche, les sources aussi chantantes, l'eau des ruisselets aussi limpide. Des insectes bruissent partout. La grive musicienne chante sans arrêt. Les fauvettes gazouillent, les pinsons s'égosillent, les geais s'alarment tandis que les jeunes écoreuils prennent leurs premières leçons de haute voltige. Dans les clairières où les bouillons blancs et les digitales roses se dressent bien droits comme des sabres, des faons, l'œil humide, se pressent auprès de leur mère craintive et frémissante... Partout, on entend les chansons divines du printemps.

Lorsque mon père et moi nous prenions, avec d'autres *pèleûs*, le chemin du retour, le rossignol préludait et prenait possession de la tribune forestière. Et, là-haut, dans le ciel de mai, les premières étoiles s'allumaient lorsque nous franchissions le seuil de la maison. J'étais heureux car j'avais entendu le coucou pour la première fois et comme, avant de prendre le chemin du bois, j'avais eu soin de garnir une de mes poches d'une piécette de 2 centimes, j'étais certain d'avoir de l'argent toute l'année.

À propos du rossignol et du coucou dont je viens de parler, voici une fable qui, un jour, m'a été contée. Je vous la raconte à mon tour :

Or, donc, un jour, au fond du bois de Châmont on aurait pu entendre une dispute aussi sérieuse que bruyante entre le coucou et le rossignol. « Moi, disait le coucou, j'ai un chant facile, simple et naturel ; je dis peu de choses, c'est vrai, mais ma parole a du poids, de l'ordre et on la retient. » « Moi, reprit le rossignol, j'enchanterai la forêt, alors que le coucou répète sans cesse la leçon que sa mère adoptive lui a apprise. Prince de la forêt,

je ne connais point de maître : je me joue de toutes les méthodes, de toutes les règles et c'est surtout lorsque je les enfrens que l'on m'admire. » Le coucou, plusieurs fois, essaya d'interrompre le rossignol, mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent pas, c'est leur défaut bien connu. Cependant, ne parvenant pas à s'entendre, les deux compères décidèrent de choisir un juge. L'un criait « coucou ! » à perdre haleine, le rossignol égrenait ses plus savantes vocalises, lorsqu'ils aperçurent un âne à l'aspect grave et solennel. « Ah, dit le coucou, voici le juge qu'il nous faut, il m'inspire confiance et lui seul pourra dire qui de nous deux a la plus jolie voix. » L'âne broutait paisiblement quand on lui annonça qu'il était promu à la dignité de juge. Faisant signe aux oiseaux de se percher sur une haute branche, il s'installa commodément et dit : « Commencez, on vous écoute ! ». Se rengorgeant, notre coucou, battant chaque fois des ailes, chanta : « Coucou ! Coucou ! » sur tous les tons, puis il se tut. Le rossignol, sans préambule, posa sa voix dans des sons de flûtes, des murmures de ruisseau, quelque chose de doux, de pathétique. Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore, mais l'âne, agacé et un peu jaloux, de déclarer : « Ce que vous avez chanté tous deux est fade, doucereux, faible et décousu ; mon chant à moi est bien différent, il s'entendra jusqu'au village, car il est fort, il est beau ; tout ce que vous savez faire n'est rien auprès de mon talent », et il se mit à braire d'une façon épouvantable. À tel point que son maître, Baptiste, accourut pour voir ce qui se passait... mais il ne sut jamais que son âne avait mis en fuite un coucou et un rossignol !

(1) Marcel Launay : *Li hwèrçâ* (le moulin à tan). Li 14 di may 1917.

(2) *Tchanson d'su l'êwe d'In-ne*.

X

Les Pâques de mon enfance



Photo Edmond Dauchot: Tarateüs à Ollomont, 20 avril 1943.

Pâques, c'est évidemment la fête chrétienne du printemps. Est-ce Pâques qui ramène le printemps ou est-ce le printemps qui ramène Pâques ? Je ne sais ; mais il doit y avoir un rapport entre les deux : c'est probablement pourquoi, quand Pâques est en retard, les premiers beaux jours le sont aussi. Mais ils arrivent finalement, grâce à Dieu, et, comme les anémones et les pâquerettes dans les prairies, les souvenirs d'enfance et de jeunesse s'épanouissent dans les mémoires revivifiées sous les rayons du soleil enfin printanier et sous les caresses généreuses de la nouvelle brise. Pour ma part, je revis, pour ainsi dire, les Pâques de mon enfance, comme je les avais autrefois vécues, comme les enfants les vivent généralement encore aujourd'hui dans nos chères Ardennes.

C'est d'abord, Pâques fleuries, le dimanche des Rameaux. Dans les jardins, on a saccagé les buis ; car c'est à qui portera tout à l'heure, à la procession, le plus opulent bouquet. Et d'ailleurs il en faut beaucoup de ce buis bénit pour tous les usages auxquels on le destine. Il en faut une provision pour la vieille Françoise, notre voisine, que ses jambes ne peuvent plus conduire à l'église, mais qui veut, néanmoins, d'autant plus fleurir ses Pâques : c'est avec transport qu'elle prendra tantôt dans une même brassée le petit garçon et sa gerbe de verdure, avec l'impression, sans doute, d'embrasser le printemps. Il en faut pour « pâquer » au cimetière, après la grand-messe, les tombes rajeunies des morts bienaimés ; pour « pâquer », aux quatre coins, les récoltes naissantes dans les champs reverdis ; pour « pâquer » le vieux crucifix de cuivre à la maison et les croix de bois aux carrefours ; pour « pâquer » les écuries et exorciser ainsi les troupeaux ; pour « pâquer » les chapeaux où les brindilles de buis verdiront – surtout aux chapeaux des dimanches – comme des aigrettes, à côté de la plume de paon, de pintade, de geai ou d'épervier ; pour « pâquer » le joug des

bœufs et les véhicules, contre les accidents. Et puis, il faudra en tenir en réserve, au fond du lourd bahut de chêne, pour le faire brûler ou plutôt fumer dans la cendre ardente du feu ouvert, quand les mauvais orages se déchaîneront, menaçant les bâtiments de la foudre et les moissons de la grêle. Il faudra en réserver encore une des plus belles branches que l'on trempera dans l'eau bénite le cas échéant d'un décès au foyer, pour asperger, en signant du signe de la croix, la dépouille exposée.

Aussi bien, les branches d'ordinaire sont énormes ; ce sont parfois de véritables fagots, des buissons entiers : certains enfants ploient littéralement sous la charge. Et tout à l'heure, dans le chœur encombré de l'église, où les marmots se presseront, en se haussant, en levant le plus haut possible leurs palmes, afin de ne pas manquer la bénédiction quand elle tombera, dans le chœur de l'église, ce sera comme un fourré inextricable, comme un coin de hallier touffu.

C'est ensuite la semaine sainte, la semaine peineuse, avec ses offices tristes et longs, qui font songer aux enterrements. Mais il y a, même pendant ces jours lugubres, un détail joyeux, je veux dire qui réjouit les enfants ardennais. Les cloches sont parties à Rome ; il va falloir les remplacer et ce sont les enfants du hameau qui remplacent les cloches. Beau rôle, noble mission dont ils sont fiers. Ils sont heureux d'aller « tarater » pour remplacer les cloches muettes ou plutôt – je me trompe – les cloches absentes. Les « taratas » (crécelles) sont prêts depuis longtemps déjà : depuis plusieurs jours, on est allé les réveiller qui dormaient leur sommeil annuel, de Pâques à Pâques, sous la poussière au grenier. S'il en manquait, on est allé en emprunter (et on sait toujours où trouver les plus puissants, les plus criards ; car il y en a de célèbres) dans un ménage dont les enfants grandis ont dépassé l'âge réglementaire des tarateurs. Donc, les taratas frémissent aux mains des petits garçons, surtout des nouvelles recrues ; et il faut l'intervention des parents à la maison ou des plus grands – les chefs – dans la rue, pour empêcher les « taratas » de résonner avant le jour fixé, avant l'heure.

Parmi les « taratas » qui sont en majorité, quelques « clappettes » se montrent : ce sont des espèces de castagnettes pri-

mitives, des marteaux de bois retombant sur une planche ; et, dans le concert prochain, elles joueront à peu près le rôle de la grosse caisse dans nos fanfares ou nos harmonies : elles ponctueront le bruit, elles scanderont la ritournelle.

Jeudi midi : sur la grand-place, tous les enfants attendent fiévreux. Vers onze heures, M. le Curé apparaît au seuil de l'église ou du presbytère ; il fait signe de la main et du même coup : « Tarata ! Tarata ! Clap ! Clap ! ». « Sonne, sonne à onze heures ! Sonne, sonne à onze heures ! » Et les enfants se partagent en deux groupes, s'élancent dans deux directions opposées ; ils vont ainsi sonner l'Angélus, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent ; et le long du chemin, on enverra des détachements pour annoncer onze heures et l'Angélus, dans les ruelles écartées.

Le soir, on sonnera les deux coups du salut et, au matin, les deux coups de l'office : « Sonne, sonne pour la première fois ! – Sonne, sonne pour la deuxième fois ! ». Et les ritournelles varient de village en village : elles sont différentes de texte et de ton.

Samedi, ce sera fini, grâce à Dieu ; car il est temps que les cloches reviennent ; pour les remplacer, à force de crier en *taratant*, on n'aurait bientôt plus de voix. Mais toute peine mérite salaire. Et c'est le Samedi-Saint que les *taratas* sont payés. Après la messe, après le retour des cloches, on se rassemble au grand complet. On élit plusieurs dignitaires : les enfants de chœur sont tout désignés pour porter les gros bidons d'eau bénite ; et deux autres sont choisis pour porter la bourse et le panier aux œufs. Il y a même souvent des paniers et des porte-paniers adjoints. On se met alors à faire le tour des maisons : « Taratata ! Taratata ! Carême s'en va ! Taratata ! Cakans lès-oûs ! (heurtons les œufs) Taratata ! Cwèrème èst foû (carême est parti ; littéralement : est dehors) ».

Et l'on donne de l'eau bénite et l'on reçoit des œufs ou de l'argent. Parfois pourtant, on ne reçoit rien ; mais gare si le refus est un refus par avarice et non par pauvreté ! Pour se venger, on se gardera bien de chasser carême de la maison ; au contraire, on souhaitera qu'il s'attache aux *mourés* (aux murs de l'âtre) ; et en sortant, on hurlera pour que tout le village en soit averti : « Li poye s'a bouté foût ! Li poye s'a bouté foût ! »

Comme qui dirait : « À force de pousser pour pondre, la poule s'est détraquée la machine... ».

Une fois, ces cris nous coûtèrent... Écoutez plutôt l'histoire : elle est assez plaisante. Un patron récalcitrant, d'ailleurs connu pour sa ladrerie, fut donc salué par nos huées interminables ; mais ce charivari trop bruyant et surtout trop prolongé, l'exaspéra. Il sortit furieux, armé d'un gourdin, et se mit à notre poursuite. Nous détalâmes et fûmes bientôt hors du danger ; mais un compère chargé du panier d'œufs et ne pouvant courir à son aise, demeurait en arrière ; il se retourna tout prêt d'être atteint, et du haut d'un talus se mit à bombarder l'ennemi. Or, les œufs servaient de grenades ; et comme le grenadier visait très bien, il força son adversaire à la retraite, après l'avoir pour ainsi dire embrené. Mais la victoire avait coûté cher... Quand, la tournée finie, on se rendit au presbytère, où M. le Curé devait faire le partage des recettes, il fut bien étonné de voir au fond du panier si peu de dons en nature ; et on lui raconta l'aventure. Il en rit beaucoup et combla le déficit à ses frais.

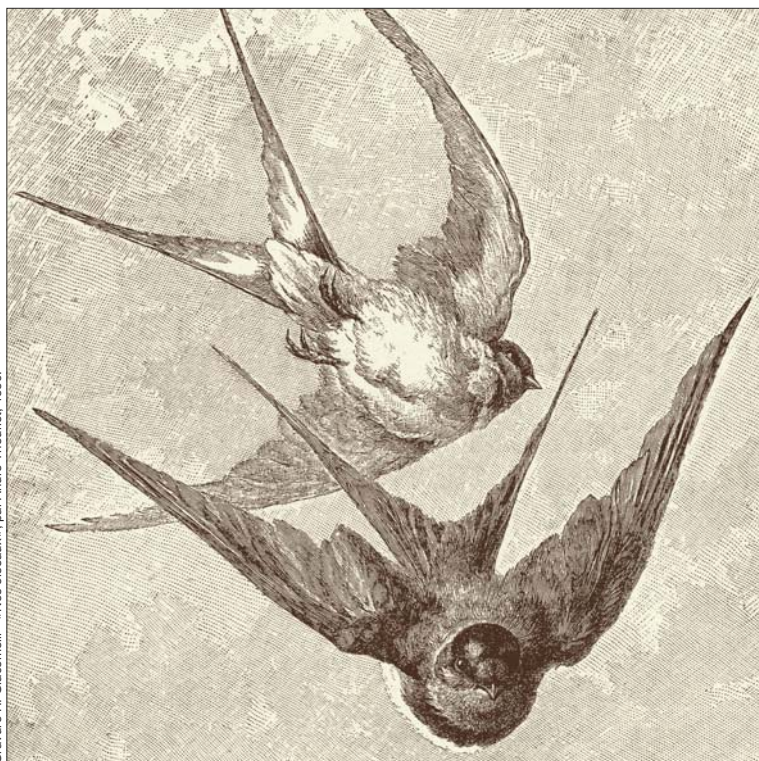
Enfin c'est Pâques : Pâques aux carillons joyeux, Pâques aux « Alléluia » vainqueurs. Et demain lundi, ce sera « Pâques aux œufs », Pâques aux œufs de toutes les couleurs, depuis le brun foncé jusqu'au jaune clair, suivant qu'on les a teints ou au lichen de roche, ou à la pelure d'oignons, ou aux chatons de cou-drier ; et vous rencontrerez, sur les chemins, les enfants endimanchés et rayonnants, qui ont fait le tour de la parenté et qui reviennent le tablier ou le mouchoir de poche plein d'œufs cuits durs. Et vous les verrez qui jouent « à la cogue », œuf pour œuf, le plus résistant gagnant celui qui casse.

Ah ! les Pâques de mon enfance ! Ah ! les beaux, ah ! les bons œufs de ces Pâques-là.

Émile Jacoby

Chansons printanières en Ardenne

XI



Gravure H. Giacomelli - « Nos oiseaux », par André Theuriot, 1886.

Dès février, les petits oiseaux migrateurs rentrent peu à peu en Ardenne de leurs lointaines villégiatures. Mais, quand l'hiver est trop dur, ils sont en sérieux retard sur l'horaire.

C'est d'habitude la grive musicienne qui ouvre le ban. Elle revient parfois fin janvier, mais alors elle est en avance sur son horaire habituel. Les Ardennais l'appellent l'oiseau prophète parce qu'elle annonce le printemps. Elle se perche très haut pour chanter. Elle affectionne les taillis, les buissons d'aubépines et ne se gêne pas pour venir donner des aubades au fond d'un jardin campagnard.

Dès le début d'avril, on peut observer les premières hirondelles de cheminée bavardant sur quelque gouttière. Elles ont le ventre blanc, le dos et les ailes bleuâtres, le dessous du bec d'un brun foncé. Il existe quatre-vingts espèces d'hirondelles, toutes élancées, à la queue fourchue, au bec large, aplati et triangulaire. L'hirondelle de fenêtre, la plus petite, est l'oiseau porte-bonheur qui ne rentre de la Riviera marocaine que vers le 15 avril. Le nid de l'hirondelle de cheminée présente la forme d'une coupe ouverte. Il est construit en terre humide mélangée de salive : l'intérieur est garni de paille et de plumes. Il est reconnu que cet oiseau des plus élégants retrouve son nid des années précédentes et le répare s'il y a lieu, ce qui indique de sa part une faculté d'orientation très remarquable. Qui ne connaît le dicton : « Une hirondelle ne fait pas le printemps ». Tout le monde sait aussi que c'est signe de pluie lorsque les hirondelles rasent la surface de la terre et sortent très tôt le matin.

La bergeronnette ou lavandière rentre en Ardenne après six mois de villégiature au Sénégal ou en Gambie, tout près de l'Équateur. On l'appelle aussi hochequeue parce que, en marchant, elle va hochant de la queue. La bergeronnette est une danseuse professionnelle mais qui dédaigne la galerie. Elle fuit la ville, évite l'homme et les bois. Elle affectionne les bords de

la rivière, de l'étang et de la mare. Dans les pâtures, elle est la compagne fidèle du bétail qu'elle suit pas à pas. Elle a le dos gris, la gorge noire, le ventre blanc. Infiniment gracieuse et leste, vivant en solitaire, la bergeronnette est une ballerine dont la plus grande partie de l'existence se passe à tourner et à virevolter. Les enfants d'Ardenne la respectent autant que l'hirondelle. Autrefois, elle était surtout aimée des petits vachers. C'est avec art qu'elle dissimule son nid dans une berge solitaire ou dans un tronc situé près de l'eau.

La fauvette à tête noire (*Sylvia atricapilla*) est gris noir en dessus, gris clair en dessous ; sa taille est de 14 centimètres ; chez la femelle, la tête est brun roux. Dans les premiers jours d'avril, elle fait son apparition dans les jardins et les bosquets. Elle a hiverné sur les rives de la Méditerranée, mais n'a pas dépassé le sud de l'Espagne et la côte d'Azur. C'est l'oiseau des gazouillis tendres, de la romance sentimentale détaillée sur une branchette de groseillier ou un rameau d'églantier. La fauvette est dite Babillarde. Elle passe presque tout son temps, disent les méchantes langues, à gazouiller. C'est ce qui fait sans doute que son nid établi dans les haies, les ronciers et les buissons à faible hauteur, apparaît peu soigné.

L'alouette la plus commune en Ardenne est l'alouette des champs. Son plumage est couvert de petites taches de brun ou de noir. Rentrée d'Algérie, où d'habitude elle émigre deux ou trois semaines avant l'ouverture du beau temps, elle a gardé le silence, ne révélant sa présence que par son vol saccadé au-dessus des guérets. Mais, dès l'éclosion des beaux jours, la voilà comme déchaînée, gagnant peu à peu avant l'aube l'azur, lançant comme enivrée, ses « tirelires » que vient parfois interrompre l'arrivée subite d'une giboulée. Si l'on entend fort bien son chant, on ne la découvre qu'en cherchant bien dans la lumière du ciel ; elle salue ainsi le lever du soleil de ses trilles passionnées, mais aussi, de là-haut, le laboureur traçant son sillon. Elle continue ainsi à chanter toute la journée, sauf dans les moments où elle recherche sa nourriture. Les alouettes aiment à nicher dans les trèfles et les blés naissants.

Certaines variétés de pinsons passent l'hiver au Maroc ou en Égypte ; d'autres affrontent chez nous les frimas. Mais dès la

mi-mars, les uns et les autres se retrouvent et fraternisent. Ils s'amènent dans les vergers, les parcs et les courtils et, gonflant la gorge et la poitrine, nous régaleront d'un chant brillant. Ils donnent aussi, sous les fenêtres des maisons campagnardes, leurs aubades matinales. Le pinson ordinaire a le front noir, la tête bleu cendré, le dos brun, la poitrine rougeâtre, le ventre blanc et les ailes marquées de deux bandes blanches ; il est granivore. Dès l'ouverture du printemps, les pinsons s'occupent de leur nid, qui est tissé avec art, assez profond et mollement tapissé ; le pommier est leur arbre de prédilection.

Le pinson des montagnes ou pinson des Ardennes (*Fringilla montifinigilla*) a une livrée et surtout un chant quelque peu différents de celui que l'on trouve en Flandre.

Les chardonnerets accompagnent volontiers les pinsons dans leur voyage au long cours, par-delà la Grande Bleue. Ils auront dû échapper aux filets des tendeurs et à mille dangers auxquels les exposent leur habit richement bariolé, leur talent de ténor et leur enveloppante familiarité. Le plumage du chardonneret est semblable pour les deux sexes : le dos est brun, la face inférieure du corps blanche, les ailes sont tachées de jaune, la tête est fort jolie, la face est rouge et la nuque noire. Cet oiseau recherche les champs et les vergers ; il est sédentaire et aime à nicher sur les marronniers. Vif et bon chanteur, il est l'ornement des cages. On le voit, dans les landes incultes et dans les campagnes, cramponné aux chardons dont il dévore les graines avidement.

Le rossignol, qui appartient à la famille des *Humicolidés*, est le plus délicieux chanteur de notre pays. C'est un oiseau de petite taille, de forme gracieuse, avec plumage lisse et de beaux yeux. La grande forêt ardennaise est peuplée de rossignols. Il émigre généralement dans le Nord-Est de l'Afrique mais on le trouve chez nous d'avril à septembre. Dès son retour, ce roi des musiciens ailés, artiste phénoménal dont Pline disait : « C'est une chose admirable qu'un si petit corps chante si haut », nous donne des partitions musicales très compliquées : le chant du rossignol est aisé à noter et pourtant il n'y a pas de si excellent musicien au monde qui le puisse imiter. On en trouve un essai de notation dans la Symphonie pastorale de Beethoven. Ordi-

nairement, cet oiseau chante pendant le jour, mais, durant l'époque des amours, il chante la nuit et c'est alors que sa voix est la plus admirable.

En avril et en mai, chacun peut assister aux auditions d'incomparables symphonies printanières.

Le long des rivières ardennaises, sitôt venu le printemps, le martin-pêcheur lance ses appels. Il erre là au fil de l'eau pour trouver son alimentation qui consiste en poissons, crustacés et insectes aquatiques. Son nid disposé dans une cavité qu'il a creusée est généralement garni avec des arêtes de poissons. Il a le dessus du corps de teinte vert bleu et le ventre brun jaunâtre ; le bec est rouge vif. Ce braconnier d'eau douce possède certainement le plus ravissant des plumages, mais son corps est gros et lourd. Il a les pattes trop courtes et le bec trop long. On ne peut pas tout avoir !

La bécasse est de teinte généralement rousse : sa taille atteint 36 centimètres. Cet oiseau affectionne les lieux humides et les bois de sapins. A l'heure crépusculaire, la bécasse, fée au long bec, à la chair succulente, effectue la passée. Le bel oiseau quitte le bois pour chercher sa nourriture au bord des mares et des étangs et y faire sa toilette. Elle fouille aussi la terre recouverte de feuilles mortes et les bouses de bestiaux peuplées d'insectes coprophages. Elle ne regagnera son abri qu'à l'aube. Le chasseur ardennais n'a jamais manqué l'affût à la bécasse. L'affût du printemps porte le nom de chasse « à la croule », nom qui lui est donné en raison des cris de « croûh, croûh » qui accompagnent le vol des bécasses à cette époque.

Le coucou commun ou gris doit son nom à son cri. Cet oiseau, dont la taille atteint 33 centimètres et dont la teinte générale est cendrée, est un débrouillard. Il va pondre son œuf dans les nids des bergeronnettes, des fauvettes, des bruands, etc. À peine né, le jeune grossit très vite : il pousse ses petits compagnons hors du nid et sa voracité peut entraîner par inanition la mort des jeunes passereaux qu'il a bien voulu tolérer près de lui. Dès la mi-avril, on entend le coucou au fond des bois. Quand le soleil matinal apparaît encore un peu pâle et sans force, que la campagne s'habille de verdure tendre, que les cerisiers se préparent à se parer de blanc, lorsque l'austérité grave

de l'hiver aura été vaincue, lorsque les premières hirondelles viendront se poser sur nos toits, le coucou dans la lumière répétera son appel étouffé sans reprendre souffle. Le bel oiseau a la fâcheuse réputation de rester invisible ; ce qui fera dire aux petits Ardennais qu'il joue à cache-cache : « Coucou, Coucou ». Mais sa voix creuse, tantôt proche et plus souvent lointaine, ouvrira toutes grandes, par ce chant-là, les portes du printemps.

Mais il n'y a pas que les petits oiseaux migrants, revenus de leurs vacances en Ardenne, qui chantent la venue du printemps. La nature tout entière exécute le chant du renouveau.

Dès le mois de mars, une sorte de frémissement mystérieux s'opère dans les entrailles de la terre maternelle et féconde.

Parmi les végétations desséchées, quelques premières fleurs précoces se sont peu à peu montrées. De la plaine et des coteaux ardennais se dégagent des senteurs humides qui grisent le cerveau comme un vin jeune et frais. De menues pointes vertes se tassent aux pieds des arbres dont les branches encore dénudées accusent quelques légers épaississements. De jour en jour, les bourgeons poussés par la sève se développent, grossissent éclatent. Saules et noisetiers s'enjolivent de chatons argentés, tandis que les lilas et les églantiers délicatement fanfreluchés de vert semblent moins impatients de dégager leurs frêles houpettes. Les forsythias se garnissent de leurs fleurs d'or. Sans doute d'autres arbres sont moins empressés à nous montrer leurs charmes naissants mais déjà pourtant mille aiguilles d'émeraude pointent discrètement parmi les dernières feuilles brouies de l'an passé.

Cependant, l'attrait des décors rustiques de ce début du renouveau se corse de bien d'autres charmes non moins savoureux à goûter. Le printemps est un grand enchanteur ; il possède les façons les plus diverses d'embellir les aspects naturels auxquels il rend la vie en les touchant de sa baguette magique. Les senteurs pénétrantes de sève et de terreau, voilà pour l'odorat. Les pousses neuves faisant craquer l'enveloppe brune et gommée qui les emprisonne, voilà pour la vue.

Mais écoutez cette voix aérienne qui se fait entendre à la pointe fourchue d'une branchette. Observez. Est-ce un oiseau ?

Est-ce une fleur qui chante ? Ne vous avisez pas de vous en approcher de trop près, car, si c'est une fleur, elle a des ailes : c'est la petite mésange bleue, un des oiseaux les plus jolis de chez nous qui vient de regagner le pays. Ce petit oiseau de nos bois, de nos bosquets, de nos jardins, a le dos verdâtre, la tête, les ailes et la queue bleues, le ventre jaune et une raie blanche entoure le dessus de la tête. Dans son joli costume, elle a voulu, elle aussi, prendre part au concert printanier de nos Ardennes. Nous devons l'en remercier en écoutant sa chanson.

En principe, avril est le mois de la migration. L'hirondelle de cheminée revient normalement vers le 2 ; la bergeronnette vers le 3 ; le pipit des arbres vers le 7 ; la fauvette à tête noire vers le 9 ; l'hirondelle de rivage vers le 11 ; le rossignol vers le 13 ; l'hirondelle de fenêtre et la fauvette grise vers le 16 ; la tourterelle vers le 22 ; le martinet vers le 26 ; le loriot vers le 29.

Au premier chant du coucou, les Gaumais énoncent ce vieux dicton : « *Il n'est de 15 avril, / Que le coucou ne le dit.* ».

Croquis folkloriques ardennais

XII



Gravure L'illustration européenne, 1887-1888.

Qui mieux que le délicat poète Adolphe Hardy a chanté les aspects, aujourd'hui oubliés, de la vie quotidienne de son temps !

Jamais paysagiste n'a, en Belgique, rendu avec autant d'expression, de couleur locale, de détails variés les beaux jours de son enfance. Le bon vieux temps revit dans ses vers savoureux et c'est en cela surtout que son œuvre est digne d'admiration.

Remarquez avec quel art et quelle harmonie il a su mettre en relief les observations qu'on peut faire à la **Tombée de nuit** dont voici un large extrait :

*Le vieux vagabond des routes poudreuses
Accroupi dans l'ombre, immobile et seul,
Écoute en silence, au pied du tilleul,
Les frissonnements des feuilles peureuses.
Enfants, décollez vos fronts des carreaux :
Le vieux loup-garou marche sur les eaux.
Les follets narquois, dansant sous les chênes
Mêlent dans la nuit leurs ailes d'argent ;
Les ondins jaloux, frôlent, en nageant
Les ajoncs nacrés des claires fontaines.
Enfants, décollez vos fronts des carreaux :
Le vieux loup-garou marche sur les eaux.
Dans la sombre horreur des grottes moussues,
Les elfes en rond, des fleurs pleins les mains,
Jettent des lueurs au fond des chemins,
Des chemins pleins d'ombre et de roches nues.
Enfants, décollez vos fronts des carreaux :
Le vieux loup-garou marche sur les eaux.
Les silphes ardents baisent les nymphées ;
Les gnomes barbus rôdent sous les murs ;
Dans les airs troublés de souffles impurs*

On entend le vol des djins et des fées.
 Enfants, décollez vos fronts des carreaux :
 Le vieux loup-garou marche sur les eaux.
 Les logis sont clos, tranquilles, pleins d'ombre ;
 Tout se tait en haut, tout se tait en bas ;
 Les verrous de fer, les lourds cadenas
 Grincent, tour à tour, aux portes sans nombre.
 Enfants, décollez vos fronts des carreaux :
 Le vieux loup-garou marche sur les eaux.
 La cendre agonise et pâlit dans l'âtre ;
 Le fuseau sommeille au mur suspendu ;
 La brise chuchote au vitrail fendu ;
 La lampe dessine un reflet bleuâtre.
 Enfants, décollez vos fronts des carreaux :
 Le vieux loup-garou marche sur les eaux.
 L'horloge médite en sa vieille armoire ;
 La chatte moissonne, au grenier, sans bruits ;
 Dans l'ombre, au foyer, dans l'ombre de nuit,
 La grand-mère achève une étrange histoire.
 Enfants, décollez vos fronts des carreaux :
 Le vieux loup-garou marche sur les eaux.
 La bouilloire antique écoute en silence
 Le petit grillon qui vient, chaque soir,
 De son nid caché, de son nid tout noir.
 Enfants, décollez vos fronts des carreaux :
 Le vieux loup-garou marche sur les eaux.
 Oh ! le vent qui chante aux forêts lointaines
 Et berce en son nid le bouvreuil qui dort !
 Oh ! la main qui met tout ce sable d'or
 Au fond des cieux noirs et dans les fontaines !
 Enfants, décollez vos fronts des carreaux :
 Le vieux loup-garou marche sur les eaux.

Les souvenirs d'antan forment peut-être le poème où l'on saisit le mieux tous les charmes de l'art ému du poète disonais.
 Écoutez cette romance.

Béni,
 Béni sous un manteau de lierre,

*Lorsque grand-mère, au front neigeux,
Nous conduisait après nos jeux*

Dans la bruyère...

Ah ! ah ! Nella,

Qui nous rendra ce bon temps-là ?

T'en souvient-il, des feillantines

Où nous étouffions dans nos doigts

Nos voix,

Nos voix aux notes argentines

Lorsque grand-mère, à pas tremblants,

Nous cherchait sous les rideaux blancs

Des églantines !

Ah ! ah ! Nella,

Qui nous rendra ce bon temps-là ?

T'en souvient-il de ces feuillées

Où l'on allait parfois s'asseoir

Le soir,

Le soir, sous les branches mouillées,

Lorsque grand-mère, en méditant,

Vidait son rouet flottant

Ses quenouilles !...

Ah ! ah ! Nella,

Qui nous rendra ce bon temps-là ?

T'en souvient-il de la fougère

Où, là-bas se glissait sans bruit

La nuit,

La nuit de juin, bleue et légère,

Lorsque grand-mère entrefermait

Son œil et s'endormait

Dans sa bergère !...

Ah ! ah ! Nella,

Qui nous rendra ce bon temps-là ?

S'inspirant des charmes de la vie intime, le poète évoque avec mélancolie les souvenirs du temps passé, les soirées au coin du feu sous l'auvent de la cheminée où la bouilloire suspendue à la crémaillère murmurait son ronron monotone.

Quoi de plus saisissant que ces petits poèmes intitulés **Choses d'hiver** et **Nuits blanches**.

Choses d'hiver

*Grand-mères, contez vos vieilles histoires :
La cendre de l'âtre a des frissons bleus.
Les chemins sont blancs ; les branches sont noires ;
La lune, en passant, dore vos cheveux.
Grand-mères, fouillez vos vieilles mémoires :
La nuit voile au loin l'horizon neigeux.
Dans la huche antique, au fond des armoires,
Les grillons jaseurs ont des cris peureux.
Grand-mères, fermez vos vieilles serrures :
D'étranges regards, de sombres figures
Sous les carreaux verts vont aux alentours.
Sur vos bons chenets usés par les rouilles,
Grand-mères, filez vos vieilles quenouilles :
L'hiver trame aussi le fil de vos jours !*

Nuits blanches

*Tristes, les nuits d'hiver au coin du feu, dans l'ombre,
Quand la hulotte pleure au flanc des vieux manoirs,
Quand d'étranges lueurs dansent au plafond sombre,
Quand la mort, en passant, épie aux carreaux noirs !
Dans les branchages nus et froids comme des marbres,
La lune sans bâton ni pourpoint voyageant,
Jette de bleus regards, au travers des grands arbres,
Sur les chaumes frangés de longs cierges d'argent.
Accrochée aux chaînons bruns de la crémaillère,
La bouloir de fer s'éveille en fredonnant
Près de l'âtre enfumé, tout bourré de bruyère,
La chatte, un œil ouvert, l'écoute en frissonnant.
Et moi, j'écoute aussi la ballade incertaine
Des grillons du vieux cloître, au fronton crevassé ;
J'écoute le tic-tac de l'horloge de chêne,
Dont chaque note d'or tombe au fond du passé.
Et je songe à tous ceux qui sont dehors, sans gîte :
Aux feux follets errant quelque part dans les bois ;
Au vent, qui branle au loin la cloche de l'ermite ;
Aux nids moussus, tombés du chêne, au seuil des croix.
Et je sommeille. Ô calme ! Ô bergère adorée !
Paix du foyer, quand tout sanglote au lointain noir !*

*Ô bons chenets rongés d'une lèpre dorée,
Bons chenets, où les vieux posent leurs pieds, le soir !
T'en souvient-il, de la chaumière
Assise comme un petit nid.*

Adolphe Hardy excelle aux croquis rapides. C'est sûrement dans les **Croquis ardennais** que le poète s'est surpassé comme le peintre descriptif. L'Ardenne qu'il chante d'un cœur tendre, il l'aime profondément.

*Ô ! l'Ardenne ! de loin, souvent je la revois
Avec ses lourds clochers endormis dans leurs bois,
Ses vieux moulins penchés sur l'eau, ses fondrières.
Ses gardeurs de dindons sifflant dans ses clairières,
Ses genêts brodant d'or les roches, ses pâtis.
Ses blés où les perdreaux rouges dorment blottis.
Ses gorges, des soleils couchants, ses clairs de lune,
Ses étangs où les bœufs viennent boire à la brune,
Ses chars pliants d'où monte, en août, l'odeur du foin.
Et ses rires d'enfants roulés dans l'herbe, au loin.*

D'un simple traite de plume, il vous ébauche un croquis où l'on note une finesse d'observation attentive et minutieuse qui caractérise au plus haut point sa poésie.

Tantôt ce sont des **Intérieurs ardennais**, avec :

*Les anciens lits où flotte un long rideau tombant,
La bergère où l'aïeul sommeillait, le vieux banc,
Les chenets, l'âtre gris tout bourré de ramille,
Le lard sec et jauni qui nourrit la famille,
Les pains de sarrasin près du four étendus,
Le habut, les fuseaux au plancher suspendus,
Et tapi, sous la huche, au fond de la chaumière,
Le chevreau noir qui dort en son lit de bruyère.*

Tantôt c'est une **Perspective de printemps** :

*Mai, l'azur est profond. L'air est doux. Que de choses !
Les champs sont pleins de nids et de floraisons roses.
L'œil des pervenches rit dans les taillis mouillés.
Un bruit de baiser tinte parmi les prunelliers.
Chaque fil de la vierge est un collier de perles :*

*La linotte s'en pare et dit bonjour aux merles.
Un immense sourire emplit l'ombre. On dirait
Qu'une flûte invisible erre dans la forêt
Et que Dieu pour bénir l'encensoir vert des branches,
Fait neiger du ciel clair des milliers d'ailes blanches.*

Tantôt encore c'est **Après la classe** :

*Quatre heures. Les bambins s'échappent de l'école.
Las d'avoir entendu vibrer l'avoine folle, —
De loin, par la fenêtre ouverte — et les oiseaux
Rire en égratignant du bec l'eau des ruisseaux
Ils s'envolent enfin comme des hirondelles.
Ils boivent le soleil. Ils se sentent des ailes.
Leurs légers sabots noirs, leurs légers sabots blancs
Claquent, à coups pressés, sur les cailloux tremblants,
Tandis que, l'œil perdu dans les carrés de seigle,
Le vieux maître, en rêvant, suit ces petits espiègles.*

Partout dans les **Croquis ardennais**, le folklore fleurit. La grand-mère qui raconte, le vent qui pleure dans les arbres, la grêle qui tambourine à la fenêtre, la vieille horloge qui frappe les coups des heures, la braise qui luit entre les chenets de l'âtre sont, sous la plume poétique d'Adolphe Hardy, autant d'échos des voix du passé.

XIII

Les Rogations



Photo anonyme, Les Rogations aux Enelles, 1912.

Les Rogations, du latin *oratio* qui signifie demande prière, furent, dit-on, instituées par saint Mamert, en 474, alors qu'il était archevêque de Vienne. Celles-ci consistaient en prières publiques et en processions, faites pendant les trois jours précédant l'Ascension, pour attirer les bénédictions du Ciel sur les biens de la terre. Le Concile d'Orléans, tenu en 511, les rendit obligatoires pour la France et celui de Mayence, en 813, les étendit à toute la chrétienté.

On a souvent rapproché les Rogations des ambarvales romaines qui étaient des processions en l'honneur de Cérès, déesse de l'agriculture, qui se célébraient le 29 mai.

Ces processions, qui sont celles qui ont le plus remué mon âme craintive d'enfant, sont hélas tombées en désuétude dans maints endroits aujourd'hui, mais les trois processions ont toujours lieu dans ma paroisse natale : une à Grandmenil, une à Manhay et une à Lafosse.

Je me souviens surtout, comme si c'était d'hier, de la première que j'effectuai comme enfant de chœur. J'avais alors 9 ans. C'était avril ou mai, je ne sais plus au juste, le gai renouveau, le temps qui ouvre les canaux à la sève et fait des prairies des tentures tramées de fleurs humbles et belles comme le serait un tapis rustique par quelque artisan du village qui aurait instruit les fées et les sylphes. C'étaient les jours où le soleil jette sur les vieux visages des rayons rajeunissants, rend les champs semblables à de grands lacs clairs et déclôt les cœurs. Il y avait dans la nature étincelante une animation joyeuse et belle. Il y avait comme un appel de toutes choses pour le labeur sacré de la terre et le grand-œuvre de la vie sereine.

La messe ce jour-là avait été célébrée de grand matin, on pouvait dire avant le chant du coq, car il fallait que la procession n'empêche personne d'être, à l'heure habituelle, à son travail. On peut dire que tout le village est là. Car qui n'a pas son

lopin de terre, son arpent de pommes de terre, son champ d'épeautre ou son essart de seigle sur lesquels il s'agit d'attirer la bénédiction du Ciel. Il y a la nichée à nourrir et l'hiver peut être rude et long.

À l'issue de la messe, comme le prescrit la liturgie, le prêtre entonne l'antienne du jour ; les assistants s'agenouillent et deux chantres commencent les litanies des Saints, le chœur leur répondant.

À l'invocation *Sancta Maria*, tout le monde se lève. Au sortir de l'église, la procession s'ébranle sous la conduite d'Alphonse Pirson, sacristain et fossoyeur. En tête, portant la croix de procession, notre voisin Jules Thirion, le plus âgé des enfants de chœur. Puis viennent une soixantaine d'écoliers et d'écolières conduits par l'institutrice Hortense Paquay. Ensuite la foule des pèlerins. Mon frère et moi, en soutanelle, nous encadrons le curé Rollin, l'un portant le goupillon et l'autre le bénitier. Suit, entourant le maître-chantre Devahive, l'équipe des chantres des grands jours : Alphonse Lespagnard, mon père, Alphonse Piron, Narcisse Doster et d'autres encore.

Les *orate pro nobis* succèdent sans arrêt aux *ora pro nobis*. Nous longeons puis contourmons le mur du cimetière avant de passer devant la demeure du bourgmestre Léopold Devahive. En face de celle-ci se dresse une chapelle dédiée à Notre-Dame. La voix mâle du maître-chantre haute en ton, renforcée par le porte-voix de la paume soutenant le menton la salue : *Mater Christi, ora pro nobis*.

À notre passage, des coqs sur les fumiers se mettent à chanter, le bétail mugit dans les étables, le village commence à s'agiter. Devant chez Doster, à quelques pas de la grand-route menant à Bomal, nous rencontrons le premier Christ de chemin. Les chantres, au nom de tout le village, Lui envoient leur supplique :

A fulgure et tempestate, libera nos, Domine.

De la foudre et de la tempête, délivrez-nous, Seigneur.

La procession traverse la grand-route Manhay-Bomal et s'engage sur le chemin secondaire qui conduit à Manhay. Nous traversons le pont sur l'Amante, petite rivière affluent de l'Aisne

qui, autrefois, faisait tourner un moulin. Les *Libera nos Domine* que scandent nos souliers ferrés sur les cailloux se répercutent dans la vallée. Sur les branches de saules qui, là, se mirent dans l'eau claire, de petits oiseaux circulent sans cesse en pépiant ; ce sont des effarvattes qu'on appelle vulgairement fauvettes des roseaux. Il y a là aussi des gorges-bleues et des rousserolles. Nos prières ne les effraient guère et, qui sait, leurs pépiements se joignent peut-être à nos invocations.

Nous dépassons la maison Derrieux et la procession est déjà engagée sur le chemin rocailleux qui débouche à l'orée de Manhay.

À ce moment, le soleil a franchi le bord de l'horizon et pousse vers les cîmes du ciel. Des moissons lèvent et d'autres vont se lever ; c'est la divine réponse d'abondance au labeur du cultivateur, à sa science. Tout se développe comme il l'a voulu, tout croît selon ses plans. Par son travail, il a coopéré à la création, au renouveau de ce bel ordre humain dont témoigne la campagne agreste.

Sur notre parcours, tout est jeune. Le pain dont le Christ fera son corps s'annonce déjà. Je sens la jeunesse éternelle du monde, et la mienne avec elle, en traversant cette jeunesse végétale gonflée de son premier printemps comme d'un lait.

Mais si le cultivateur fait crédit aux bonnes forces de la nature – la vertu des semences, la fécondité de la terre et les pluies du ciel –, il sait aussi qu'il y a les intempéries et les parasites.

A flagello terraemotus, Libera nos, Domine.

Du fléau des tremblements de terre, délivrez-nous, Seigneur.

Nous traversons successivement des lieux-dits aux consonances sonores : Tronleux, Gérastère.

Dans les prés et les champs que le prêtre bénit d'un geste large et que mai décore de ses fleurs, des alouettes montent vers l'azur lançant comme enivrées leur « tirelire ». On dirait qu'elles portent au Ciel les supplications de la terre. D'autres semblent saluer de là-haut de leurs trilles passionnés le lent déroulement de tout le village en prière. Dans les buissons du talus, qui à gauche surplombe le chemin, les aubépines sont en fleurs. C'est de bon augure.

À courte distance de la grand-route Manhay-Chêne-al’Pierre, *li vîhe vîye*, la vieille route. J’y viens chaque année avec des camarades, certain d’y trouver dans le tronc d’un vieux pommier un nid de jeunes chouettes tapissé de peaux de souris. Tandis que je pense à ce prochain plaisir, la procession a gagné la grand-route. Nous traversons Manhay. Aux fenêtres de la gendarmerie nationale, ou si vous préférez en flamand la nationale gendarmerie, toute la maréchaussée est là pour nous regarder passer. Ce n’est, en effet, qu’une fois l’an qu’elle a le privilège de voir défiler pareil cortège. Ces pandores, la plupart venus de la ville, pour faire soi-disant respecter la loi dans d’humbles et paisibles villages ardennais, que peuvent-ils bien penser de ces paysans qui pérégrinent, chapelet en main, par ce matin lumineux de printemps ?

Dépassé la redoutable caserne qu’est la gendarmerie, nous tournons à droite. Nous sommes sur la belle artère qui mène à Érezée, la capitale du canton. Le vent souffle dans les sapins centenaires aux parfums résineux qui tracent la route. Est-ce un chant ou une lamentation ? Nul ne saurait le dire. Dans tous les cas, il joue de la musique dans les fils tendus des poteaux téléphoniques que, tant de fois, nous avons auscultés à coups de talon. Et ce vent, qui tour à tour bougonne et chante, se mêle aux supplications du cortège : *Te rogamus audi nos*.

Lentement nous approchons du lieu-dit *ès Fagnes* où, dans les prés tourbeux, la petite rivière villageoise prend sa source. Bientôt les coassements des grenouilles se mêlent aux « Ave » des pèlerins. Dans les marais proches, on aperçoit la renoncule aquatique à pourtour lobé.

Au croisement de notre route avec celle de Bomal, voici le cabaret de l’oncle Lierneux. C’est le premier relais de la malle-poste Manhay-Bomal. À gauche de celui-ci, abrité par deux épécéas, un vieux Christ aux bras largement ouverts. Patiné par les intempéries comme le bois qui le porte, il doit y avoir de nombreuses années qu’il est à ce carrefour.

A peste, fame et bello, libera nos, Domine.

De la peste, de la famine et de la guerre, délivrez-nous, Seigneur !

chante la chorale paroissiale.

Nous approchons des premières maisons de Grandmenil. Voici la villa du notaire Marenne et à quelques pas de là le cabaret Bosmans et son jeu de quilles. Dépassé le magasin Lamy-Hay, la procession prend la rue *dèl Vèye* (de la ville), qui tout droit conduit à l'église. Devant l'habitation de l'oncle Pinet, receveur communal, un dernier calvaire auquel les chantres adressent leur ultime invocation :

Ut fructus terrae dare et conservare digneris, te rogamus, audi nos.

Daignez nous donner les fruits de la terre et les conserver, nous vous en supplions, écoutez-nous.

Enfin la procession rentre à l'église, où la chorale termine la litanie des Saints.

Tout le monde est heureux, certain que Dieu ne restera pas insensible à ces prières publiques et qu'il bénira la future moisson.

Quant à moi, je suis sous le coup de l'émotion qu'a suscitée dans mon esprit cette promenade matinale où chants et prières de tous les paroissiens se sont mêlés à ceux de la rivière, des oiseaux et du vent. Comment pourrait-il en être autrement car c'est tout le village chargé d'oraisons qui s'en est allé, par monts et par vaux, pour demander au ciel de rendre féconds les blés qui donnent le pain.

Aujourd'hui, en évoquant cette procession des Rogations de mes jeunes ans, je pense qu'une telle cérémonie religieuse était pour nos pères laboureurs un des points célestes de ralliement.

Les fêtes de l'Église les ont toujours fortifiés. Leur cœur d'apparence dure était ouvert naturellement aux mystères et aux forces divines. Pleins de bon sens, le paradis, pour eux, n'était pas dans cette vallée. Les proverbes qui courent les chemins, depuis des temps et des temps, ruisselaient en grains de sagesse dans leur tête dure. Ils n'étaient pas assaillis, comme aujourd'hui, par les bruits et les images qui viennent de tous les coins du monde ; ils se contentaient des nouvelles que leur donnait la terre qu'ils tenaient sous leurs mains et leur regard. Le blé, ici, s'annonçait beau ; et l'avoine était trop clairsemée ; ailleurs les pommes de terre poussaient trop de feuilles ; il n'y au-

rait guère de foin dans une prairie qui d'habitude en fournissait beaucoup. Tel oiseau migrateur avait chanté, présageant un froid précoce.

La campagne était pour eux remplie de signes heureux ou désastreux ; mais ils comptaient sur le secours de la sainte Providence. Nos grands-pères étaient pleins de sagesse :

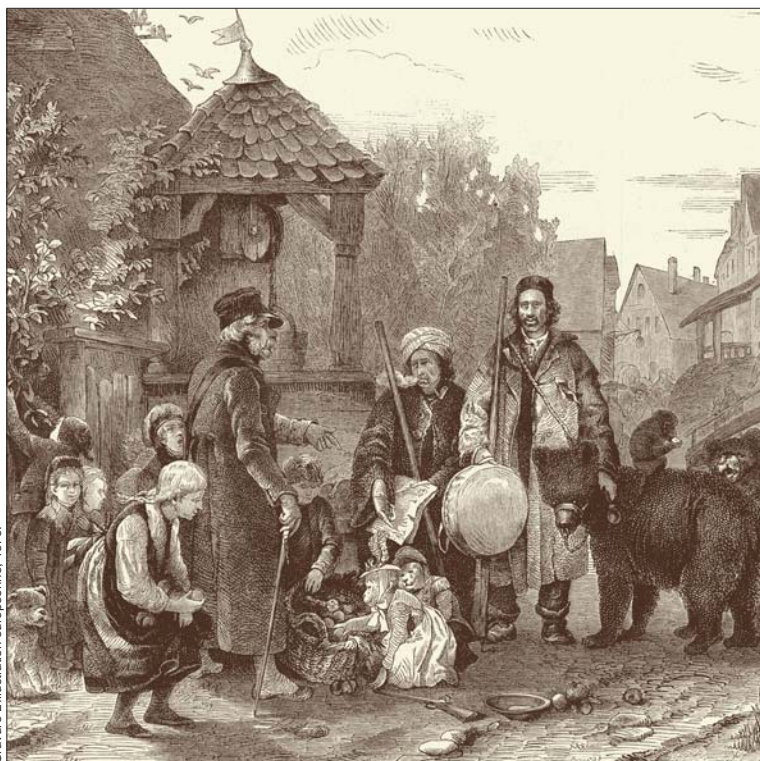
Le meilleur laboureur, c'est le bon Dieu ;

Nous autres, on fait ce qu'on peut...

murmuraient-ils quand la saison était dure.

Figures d'antan :
Le rebouteur
Le chemineau
Les bohémiens
Les marchands ambulants
Le sacristain

XIV



Gravure L'illustration européenne, 1875.

LE REBOUTEUR

Il fallait pour être sacré vrai rebouteur ou rebouteux être un enfant posthume c'est-à-dire né après la mort du père. Le pouvoir de « r'pougnî » (guérir par attouchements les foulures, les entorses, etc.) était également reconnu à l'enfant né le dimanche entre les deux coups de la grand-messe. Telle était autrefois l'opinion publique. Et, de ce fait, la profession de rebouteur ne constituait pas une forme d'exercice illégal de la médecine. Au reste, les médecins étaient rares ; ils habitaient dans les petites villes éloignées des villages et, les communications étant difficiles, on ne faisait appel au docteur que dans les cas graves. Il en était de même pour les maladies du bétail, les vétérinaires étant à la campagne encore plus rares que les médecins.

J'ai eu comme camarade d'école un de ces enfants privilégiés : Emmanuel Delvaux, né à Grandmenil en 1894. Le fait d'avoir exercé dans son jeune âge le métier de rebouteur n'a pas empêché Manu, comme on l'appelait, d'être un saint prêtre. J'ai connu dans mon enfance un rebouteur d'un autre genre. C'est Mathieu dèl t'chète de Freyneux qui, lui, « reboutait » avec des remèdes dits de bonne femme et en disant des paroles ou en récitant des prières magiques dont il prétendait rehausser son prestige de guérisseur. Il soutenait posséder son talent de famille, de l'agilité de ses doigts, de la foi dans ses oraisons et de diverses pommades dont il avait seul le secret. Mathieu, avec ses simples remèdes et l'aide de quelques vieux grimoires, prétendait guérir gens et bêtes et parfois il y arrivait. Il affirmait, et peut-être en était-il convaincu, car c'était un illettré, qu'il était apte à guérir les maux de tête, d'estomac, de dents, du ventre, etc., mais il fallait s'en tenir strictement à sa prescription. Si on ne guérissait pas, c'est qu'on n'avait pas bien appliqué l'onguent prescrit ou récité avec conviction la prière ou la for-

mule imposée.

Je vous livre une oraison (retrouvée dans de très vieilles archives) dans le genre de celles en usage chez Mathieu dël t'chète. Je la copie telle qu'elle est : « Aurais-on pour la colik pour le compt Jean Baptis Christèlle † Nous vou dire cinque pater est 5 ave Maria en l'honneur du Bondieu et mesieux saint Simon et Nicodem et Joseph darimatie quon descendu notre Seigneur de la vrai Croix a l'intention du Sieur ou de la Damme — parter-noster — qui ataqué du mal de ventre hranke ou colique, il demande à être guéri et sera guéri ausi vrê qu'es vrai que Nicodemme, Joseph darimatie on desandu Notre Seigneur de la vrai Croix. Pater-noster. Amen. »

Cette formule de rebouteur a beaucoup d'analogie avec celles que Louis Banneux a publiées dans son livre : « L'Ardenne superstitieuse ». Voici une de celles qu'il fallait dire pour « arrêter » une brûlure : « Souffler en croix sur le mal », puis dire : « Brûlure, perds ta douleur, comme Judas perdit sa couleur en trahissant Notre-Seigneur. » Cinq pater et cinq ave.

Le rebouteur avait également ses formules pour le « mal des moutons », pour la « morve des chevaux », pour le « vêlage » des vaches, car ce genre de guérisseur soignait non seulement les gens mais aussi les animaux.

Comme on le constate, ce guérisseur, figure pittoresque de nos campagnes ardennaises, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir.

LE CHEMINEAU

Un autre personnage qui jadis faisait image dans le folklore ardennais, c'était le chemineau. Chaque région avait le sien. En ce temps où les lois sociales n'existaient pas et où les chômeurs n'étaient pas payés, il était aussi naturel qu'il y ait dans cette partie déshéritée du pays, des sans-emploi qui étaient réduits à une sorte de mendicité. Le chemineau n'était donc pas dans un mendiant mais un personnage de légende, à l'âge indéfinissable, qui s'amenait à date fixe dans les fermes et les métairies ardennaises. Car il savait qu'il trouverait là le bol de soupe fumante et le lit de paille ou de regain dans la grange, l'étable ou la soupenne.

Taillé en hercule, les cheveux longs à la mode des hippies, les sourcils épais et la barbe hirsute, on le redoutait un peu. Pourtant, revêtu, en hiver comme en été, d'un demi-saison récolté chez quelque châtelaine charitable, il ne manquait pas d'une certaine allure.

Certains le disaient paresseux et amateur de pèkèt. D'autres le prétendaient riche, bien entendu très riche avec une bourse pleine de louis d'or. On comprend fort bien la légende, car le chemineau vivait du strict nécessaire. Il ignorait le chaud et le froid, se nourrissait d'un quignon de pain et sa seule soupe cuite était celle qu'on lui donnait. Aussi, racontait-on sur son compte d'originales et plaisantes histoires qui, l'hiver, alimentaient et faisaient le tour des « sîses » au coin de l'âtre.

Sa prière de mendiant, il la terminait invariablement d'un sonore : « Dieu vous bénisse » ou si on l'accueillait à table et acceptait de le loger : « Que Dieu bénisse la maisonnée ». Alors, avant d'aller s'étendre sur son lit de foin, il payait son souper en racontant à sa façon, pour faire sensation, les nouvelles glanées au cours de ses pérégrinations. Le lendemain tôt levé, après une tasse de café et un frugal déjeuner, reprenant sur l'épaule les deux besaces de toile bleue abondamment gonflées, il affirmait une dernière fois qu'il faisait honnêtement le commerce de « petites semences » dont il vantait les vertus. Puis, comme le disait une vieille chanson de l'époque : « Gai chemineau chemine à travers les grands bois », il se mettait en route. Amoureux du vent du large, assoiffé de liberté, il évitait les grand-routes. Pour aller d'une ferme à l'autre, d'un village au suivant, il empruntait les sentiers et les raccourcis. Ainsi, il évitait les rencontres et les tracasseries de la maréchaussée qui eût pu l'accuser de vagabondage et l'envoyer au dépôt de mendicité de Merxplas ou de Hoogstraeten.

Il arrivait que le soir le surprenne et qu'il passe la nuit dans une meulette de foin odorant. C'est d'habitude là qu'un jour on le trouvait mort, allongé sur le dos, le bâton d'épine noire à son côté, ses grosses mains croisées sur la barbe en broussaille. Fatigué de cheminer, il s'était endormi pour toujours dans la nuit estivale, bercé sans doute par les roulades du rossignol et les coassements des rainettes...

Pour nous, enfants, le chemineau le plus redouté était « li spètin » (le fouettard) ou si vous préférez « li spè tims » (le temps noir). On nous avait fait croire, pour calmer notre turbulence, qu'il ne circulait que la nuit, qu'il s'emparait des enfants pour les « spèter », les fouetter. Plus la nuit était noire ou avancée, plus il était redoutable. Comme il ne désirait pas être reconnu, il évitait la lumière, si faible fût-elle. Aussi, lorsque nous allions à la soirée chez un oncle, une tante ou même chez un voisin, il fallait que l'un de nous portât une lampe d'écurie dont la mince et vacillante flamme éclairait à peine le chemin. Comme Poil de Carotte, nous redoutions par-dessus tout, à la tombée du jour, devoir nous rendre à l'écurie ou au poulailler. Cette peur grossissait encore la nuit lorsque le vent bougonnait au dehors, lorsque la pluie frappait aux carreaux de la chambre à coucher ou lorsque l'effraie hululait dans le verger. À ces bruits, nous étions figés comme des soldats de plomb. Et de crainte de voir tout à coup se dessiner sur le mur le diable ou notre ange gardien, nous nous blotissions sous nos couvertures, tant l'obscurité nous faisait peur. Jamais le chemineau n'a été entouré de plus de frayeur et de mystère. Avec l'installation de l'électricité dans les plus modestes villages de nos Ardennes, « li spè tims » n'y circule plus la nuit. Aussi, il serait bien difficile de nos jours de faire croire aux enfants au genre de chemineau que nous avons tant redouté dans nos jeunes années.

LES BOHÉMIENS

Les gitans qu'on appelle aussi bohémiens passaient au village, en principe, une fois l'an. Ils faisaient d'habitude halte avec leurs roulottes sur le « bati » près de chez nous. Le passage de ces nomades, qui ont la terre pour patrie, le ciel pour toit et la grand-route pour but avec au bout l'aventure, était pour petits et grands un événement exceptionnel.

Sitôt les haridelles dételées, les gitanes couraient le village à la recherche des objets à étamer, suivies de leur marmaille qui vendait lacets, aiguilles et savonnettes.

Pour nous, les enfants, il y avait longtemps que nous les attendions. Ainsi, bravant les poux et les puces, étions-nous nombreux après l'école, à aller voir couler l'étain et tresser l'osier.

Nous ne cessions d'admirer ces bohémiens aux cheveux crépus et ces bohémiennes aux jupes froncées traînant derrière elles une bande de gosses en haillons. Tout en regardant étamer cuillères et fourchettes, nous étions intrigués par ces voyageurs qui allaient sans repos, sans cesse ailleurs, toujours ailleurs. À regarder cette vie tour à tour paresseuse et agitée, nous nous amusions, nous nous étonnions et nous nous demandions comment il était possible de vivre de la sorte. Changer ainsi chaque jour de village et de paysage ne nous tentait guère et nous nous posions bien des questions. Nous qui étions en famille, attachés à notre maison, à la parenté, aux camarades d'école, en un mot à notre terre, nous ne comprenions pas cette fringale de vie, ce déplacement journalier de peur des gendarmes, ce dédain de l'économie, cette vie mouvante comme celle du juif errant. Cependant, nous étions heureux de pouvoir regarder ces ménages ambulants d'une autre race, ayant leurs coutumes propres, leurs rites quotidiens, un code secret. Leur passage mettait une note de gaieté, de variété, dans le cadre de notre vie journalière. Et le lendemain, lorsque les roulottes s'en allaient vers le village voisin, nous nous sentions un certain vague à l'âme et nous les suivions des yeux jusqu'au détour du chemin.

LES MARCHANDS AMBULANTS

Ils étaient nombreux autrefois en Ardenne, les marchands ambulants qui circulaient de village en village, le bâton à la main et la marchandise sur le dos. Éloignées des centres importants, les localités rurales du haut-pays ont toujours connu le commerce ambulancier. Maintenant encore, les marchands de fruits et légumes, les boulangers, les bouchers, les négociants en tissus ou chaussures y viennent offrir leurs marchandises à domicile. Mais au temps passé, tous les vendeurs allaient pédestrement.

En toute saison et en tout temps, on les voyait déambuler par monts et vaux d'un pas toujours égal et d'une humeur toujours pareille. Sur les chemins rocailleux, sur les routes tortueuses, sur les sentes forestières et même à travers champs, ils allaient infatigables de la ferme au hameau et du hameau au village. Le soleil de l'été, la bise de l'automne, le froid de l'hiver et les giboulées de mars avaient tanné leur peau et forgé leur vaillance.

Parmi eux, il y avait le marchand d'aunage et de toile. Il était connu des kilomètres à la ronde et c'est l'échine ployée sous une charge trop lourde qu'il arrivait. Son ballot de toile noire, soutenu par le gros mètre carré, tanguait sur ses épaules voûtées. À l'entrée de chaque demeure, il déballait, il étalait à même le parquet les coupons de calicot, de mousseline, de draps, de satinette, de toile, qu'il soumettait à l'examen et à l'approbation des dames. Évidemment, pas de prix marqués sur les lots ainsi déballés. Toutes les étoffes étaient, disait-il, de première qualité et il invitait à les palper. Et les commères, tentées mais astucieuses, se lançaient dans des marchandages interminables afin d'obtenir au meilleur compte possible le coupon désiré. Mais, comme vous pensez bien, le bonhomme matois, rusé, avait pris ses précautions en réclamant un prix surfait qu'il pouvait diminuer sans entamer le gain par avance escompté.

Celui qu'on appelait le *tchouc-tchouc* attirait par le relent d'exotisme qui émanait de sa personne. Crâne jaune comme une boule de vieil ivoire, barbiche, fez rouge amarante, accoutrement spécial, démarche lente à pas allongés, il était bien le représentant des souks marocains. Aussi, quand il arrivait au village, traînait-il derrière lui toute la marmaille piailleuse qui lui faisait réclame.

Il transportait négligemment jetés sur son épaule des tapis de table, des carpettes, des foulards, des cravates d'où surgissaient en couleurs chatoyantes et en arabesques soyeuses et fantaisistes d'évocatrices visions d'Orient. Son vocabulaire peu étendu l'obligeait à user de la même formule stéréotypée que reprenaient en chœur les gamins moqueurs et goguenards : « Hé, Monsieur, beau tapis pour Madame ! Hé, Madame, belle cravate pour Monsieur ! Quoi acheter, Madame, aujourd'hui ? Quoi payer à ta femme, beau tapis pas cher Monsieur ».

Comment ne pas être ébloui, fasciné par tant de voyantes couleurs ? Et les marchandages commençaient. Il n'était pas rare de voir le *tchouc-tchouc* laisser sa marchandise à moitié prix de celui proposé d'abord. Et, fière de son achat, la fermière étalait sur la table de la « belle chambre » le tapis merveilleusement coloré venant soi-disant en ligne directe d'un souk renommé de Bagdad, une vraie occasion, que les voisines seraient

invitées à venir admirer.

Il y avait une foule d'autres petits marchands ambulants qui passaient régulièrement une fois l'an. C'étaient les marchands de semences Ronchaine de Huy, de pierres à aiguiser, de farine double zéro, de *pênêye* (tabac à priser), d'huile d'Harlem, d'images, etc.

Il y avait encore le marchand de parapluie. Non pas de parapluies élégants comme ceux que l'on vend aujourd'hui, mais de pépins en grosse toile grise rayée de bleu qui s'alliaient parfaitement au sarrau de nos grands-parents et à celui des marchands de bestiaux.

Ce qui importait, c'est que le manche fût solide, car le parapluie était destiné à remplacer le bâton ferré quand on allait à pied, par mauvais temps, à la foire, garder le troupeau, en visite ou à la kermesse au village voisin. Il devait être avant tout un abri portatif capable de préserver de toutes les intempéries ; plus large il était, tant mieux c'était.

LE SACRISTAIN

Un autre personnage d'église, aussi fidèle que le maître-chantre, était autrefois en Ardennes le sacristain, « li mèsse-soneû » comme on l'appelait dans certains villages.

Que dire de la piété angélique et de la générosité coutumière de ces braves gens, sonneurs d'Angélus, de baptême et de glas. Je n'en ai connu que deux dans mon enfance : Alphonse Pirson à Grandmenil et Félix Lierneux à Lafosse. Le premier était en même temps fossoyeur. Toujours prêts à rendre service, ils accompagnaient le prêtre dans les visites nocturnes aux malades et aux mourants, se mettaient à la disposition des familles endeuillées pour faire la toilette du défunt, le mettre en cercueil et le conduire à sa dernière demeure. Ils portaient en eux la foi et la piété des ancêtres ; ils en entretenaient la flamme et celle-ci émanait de leur personnalité religieuse comme une chose sainte que tout le monde vénérât. Assistant tous les jours à la messe, le sacristain remplaçait l'enfant de chœur quand celui-ci faisait défaut, allumait les cierges, préparait et rangeait les habits sacerdotaux, faisait le dimanche la collecte avec régularité et dévotion et veillait à ce que la maison de Dieu soit vrai-

ment une maison de recueillement et de prières.

On sonnait beaucoup les cloches dans les villages ardennais dans mon enfance. En semaine, pour la messe matinale, il y avait le premier coup à une cloche et le deuxième coup à deux cloches. À 11 heures, on sonnait l'Angélus et, aussi, lors d'un incendie. Le dimanche, on sonnait neuf fois les cloches car il y avait, outre les deux messes, les vêpres et le salut et à 22 heures, la « retraite ». De plus, comme aujourd'hui encore lors d'un décès, on sonnait le glas, « li transe », comme on disait, c'est-à-dire « l'angoisse ».

On sonnait aussi le glas le soir de la Toussaint, à intervalles réguliers, depuis la tombée du jour jusqu'à « la retraite ». C'était, disait-on, les voix des âmes du purgatoire réclamant des prières pour l'adoucissement ou la fin de leur peine expiatoire. Aussi ce soir-là, par crainte ou par respect, personne ne quittait son foyer.

Le sonneur de ces cloches, joyeuses lors d'un baptême et plaintives lors d'un décès, était-il entouré d'une espèce de vénération. Et cette vénération était encore, cela se comprend, plus naturelle et plus réelle quand il était fossoyeur.

XV

Le paysan

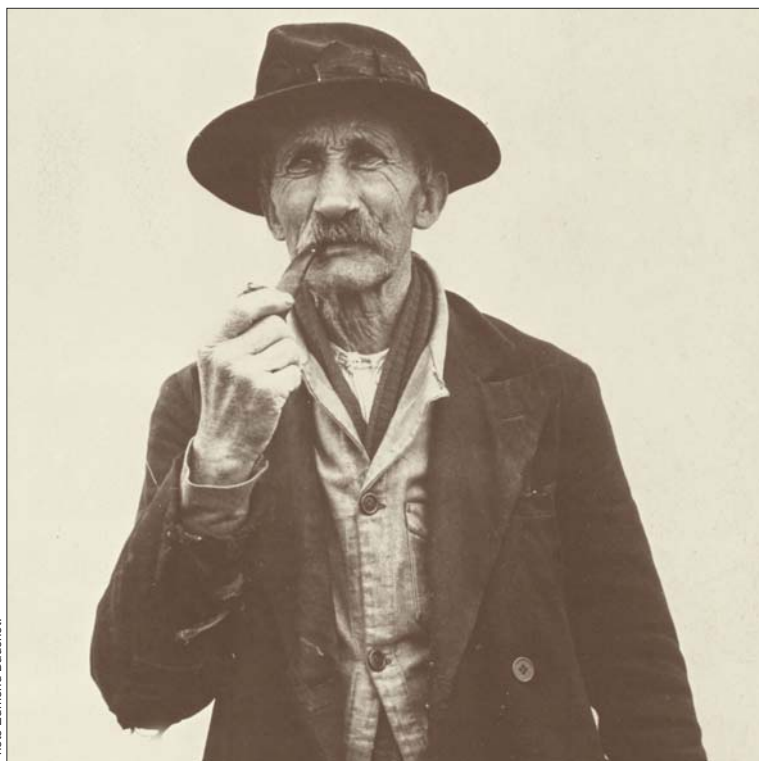


Photo Edmond Dauchot.

Paysan : le mot sonne clair et percutant. Par certains citadins cependant, ce terme est employé comme une expression de dédain et presque de mépris. C'est ainsi qu'au temps de mon enfance, plutôt par habitude que par méchanceté, les Houffalois ne désignaient pas autrement les habitants des villages environnants. On avait les « paysans » de Taverneux, de Cetturu, de Cowan, de Mabompré, etc. Il est vraisemblable que d'autres villes du pays désignaient sous le même vocable les cultivateurs des localités essentiellement agraires, leurs voisins.

En Flandre, le mot paysan était remplacé par celui de « boer ».

Tant en Wallonie qu'en Flandre, je connais de ceux qui peinent durement à labourer, semer et moissonner qui aiment proclamer avec une légitime fierté leur qualité de paysan. Leur fidélité à la terre est comme toute fidélité : un attachement, un don de soi.

De toutes les professions, il semblerait que celle de cultivateur ait dû subir moins qu'aucune autre l'influence des faits de toute nature qui, de siècle en siècle, transforment les conditions d'existence des humains. Les saisons peuvent se montrer plus ou moins clémentes, n'est-ce pas toujours au même moment que les feuilles tombent et que la végétation entre en sommeil ; que, l'atmosphère devenant plus chaude, la sève bouillonne de nouveau et le germe confié à la terre s'éveille à la vie ; que les rayons du soleil d'été font mûrir enfin les céréales et les fruits ? Il n'est nul métier qui soit plus lié au rythme des saisons que celui de laboureur.

Pourtant, depuis mon enfance, ce que j'en ai vu mourir ou se transformer de ces gestes rituels du paysan qui, datant du lointain des âges, semblaient devoir se perpétuer à jamais. Où sont les fléaux qui faisaient allègrement résonner les aires, au mois d'août, sous leur chant cadencé ? Que sont devenus les ta-

rare, « les diables volants » comme on les appelait en Ardenne, qui, avec un bruit d'enfer, libéraient les grains de leurs impuretés ? Que reste-t-il des moulins qui, au bord de la rivière, chantaient du matin au soir, tout en transformant le blé en farine ? Où sont les labours au pas lent des grands bœufs dont le fermier, en tenant solidement les mancherons de la charrue, jetait les noms sonores : Bariolé ! Blanchet ! Grison ! Vaillant ! Vigoureux ! aux échos des vallons et des grands bois. Le tracteur à chenilles les a supplantés.

Disparue la fenaison, la moisson, le râteau, la faux et la faucille et la 'sèmerie' à la main où les femmes se montraient si gracieuses et souvent plus habiles que les hommes. La machine est aujourd'hui partout : faucheuse, moissonneuse-batteuse, semoir, etc.

Le progrès l'a voulu ainsi, et il est venu au secours du paysan, au moment où la main-d'œuvre devenant rare, et de plus en plus coûteuse, il lui fallait bien, pour que sa besogne se fasse, remplacer par l'outil mécanique le journalier qui désertait les champs pour la ville.

Lui, le paysan, il est resté fidèle à la terre qu'il aime ainsi qu'aux traditions qu'il tient de ses pères. Son opiniâtreté d'ailleurs sait être une vertu et il l'a montré admirablement au cours des deux guerres. Dans les années qui suivirent la conclusion de la paix, il ne fut pas moins courageux dans la reprise de son rude labeur qui ne lui laissait qu'un maigre profit.

S'il y a une fière race de paysan, c'est bien la nôtre. Saluons-la bien bas ; aimons-la, car son activité laborieuse est le meilleur gage de notre prospérité matérielle. C'est elle, ne l'oublions pas, qui produit ce qui est indispensable à la vie. En outre, son culte des traditions et des vertus familiales est l'un des plus solides éléments de cette richesse morale qui fait la grandeur d'une nation.

XVI

Le temps des foins

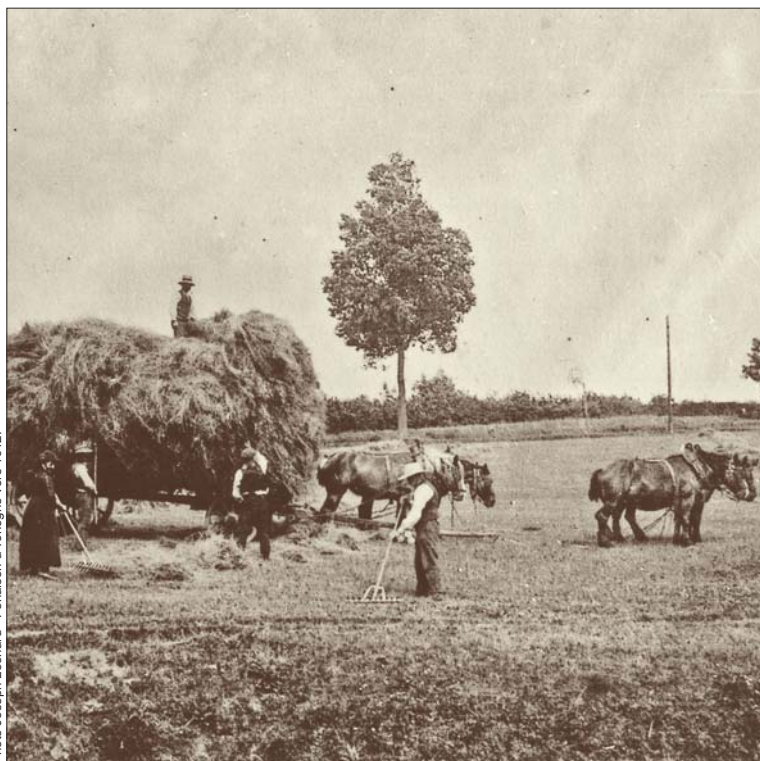


Photo Joseph Léonard - Fenaïson à Tologne vers 1912.

Avec le mois de juin, le printemps lentement se meurt. Ce même mois ramène, avec l'été brûlant, la senteur pénétrante des foins coupés. Mais le temps n'est plus où les faucheurs, le dos courbés, coupaient l'herbe en cadence et où le poète Léon Ravet pouvait dire :

*Ils aiguisent leur faux et le bruit de la pierre
Mordant la lame fine, éveille les oiseaux ;
Courbés, marchant à pas comptés, d'un geste beau,
Et lent, en demi-cercle, ils couchent sur la terre,
En andains colorés, les herbes et les fleurs.
Chacune d'elles meurt en robe de soirée,
D'un beau vert émeraude où déjà la rosée
A mis des diamants de toutes les couleurs.*

Finis les matins clairs où ils s'en allaient la faux sur l'épaule et le *buat* à la ceinture dans lequel mijotait dans le vinaigre la pierre à aiguiser. La faucheuse a remplacé le croissant qui miroitait au soleil. Le tracteur a remplacé l'attelage qui, autrefois, ne tenait pas en place, les bœufs fouettant sans arrêt les mouches qui leur mordaient les yeux et les flancs. Seules les faneuses continuent à râtelier tandis que les hommes manient la fourche. Le maître-valet qui tasse le foin sur le chariot ruisselle de sueur ; malgré la soif, il ne peut quitter son poste. Enfin tout est chargé ; il se laisse glisser au long du câble comme un écu-reuil et serre durement la charge. Le tracteur rentre à la ferme et le foin est vite entassé sur le fenil car, là aussi, un déchargeur aux crocs puissants a remplacé la fourche.

Heureusement, la machine n'a pas encore partout remplacé le râteau. Dans certaines régions, les faneuses existent encore et on peut les voir comme autrefois alors qu'elles prenaient :

*Le foin entre leurs bras ; odorantes brassées,
D'herbe, de fleurs et de soleil qu'elles mettaient
En meules ; bouquets parfumés qu'elles coiffaient
De leurs larges chapeaux, aux brides délacées.*

*Et le foin ramassé par terre et puis levé,
À hauteur de leur bouche, accrochait des brindilles
À leurs cheveux, à leur corsage rond de filles
En fleurs et sur le bord du jupon relevé.* Léon Ravet

Oui, c'est heureux pour le folklore que, dans des exploitations modestes, des faneuses continuent, à l'été naissant, à peigner les prés afin de ne pas perdre un brin de la précieuse récolte. Le travail dans la joie de ces filles des champs, heureuses et libres, est aussi un exemple. Car c'est seulement lorsque le soleil chauffe trop fort qu'elles prennent un instant de repos à l'abri de la haie d'aubépine au sombre feuillage. Prenant un bain de foin, elles peuvent alors dire comme dans la chanson :

*Qu'il fait bon coucher dans le foin
Avec le soleil pour témoin.*

L'été est une grande dame qui a ses fantaisies et ses caprices. Et il arrive que le grand couturier qui l'habille cède parfois à ses fantasques désirs.

Savez-vous que l'été de 1924, de si triste mémoire, a des précédents : en l'an 1219, le mois de juillet fut, à Bruxelles, glacial et pluvieux ; de même en 1315 surnommée l'année des pluies et en 1428 où il fit si froid et il tomba tant d'eau que des processions furent faites à Mons notamment la nuit de Saint-Pierre (31 juillet) « pour les plueves et le crut tems qu'il faisoit adont ». Même température anormale en 1561 et en 1606. En 1675, on fait du feu dans les premiers jours de juillet ; en 1709 et en 1802, il gela, en Belgique moyenne, dans ce même mois de juillet.

Mais en revanche, il y a eu des étés « rigoureux » que nous ne souhaitons pas. En 627, la chaleur est si élevée en Belgique, que les sources sont taries ; l'eau manque et beaucoup de personnes meurent de soif. En 852, les champs sont abandonnés par les cultivateurs. En 994, après un rude hiver, le soleil est ardent au point que les végétaux sont brûlés comme si on leur avait fait subir l'action du feu. En l'an 1000, la chaleur persistante dessèche les rivières. En 1022, également, après un hiver très froid, les hommes et les animaux qui s'aventurent au soleil

tombent morts. En 1132, non seulement les rivières se dessèchent, mais la terre se fendille et devient aussi dure que la pierre. En 1272, grand embarras des agriculteurs : le fourrage est introuvable, tout est brûlé. En 1303 et 1304, la Meuse est à sec. En 1424, règne dans notre pays une grande sécheresse de mars à novembre. En 1508, un été sec suit un hiver rude. En 1540, « les chaleurs de l'esté furent ci ardantes qu'elles bruslèrent tous les fruits de la terre ; de là vient aussy qu'en aucuns endroits les hommes pouvaient passer à pied la Lys, l'Escaut, la Meuse, le Rhin. » En 1615, chaleur excessive dans toute l'Europe. En 1705, la chaleur est telle dans plusieurs de nos provinces, que l'on compare la température à celle des fours de verrerie. On faisait cuire la viande au soleil. En 1718, beaucoup d'établissements sont obligés de fermer. Pendant six mois, il ne tombe pas une goutte d'eau. « L'année 1718 a esté fort sèche, ce qui a causé une rareté d'herbes et de foings, car pendant tout le printems et l'esté on n'at eu presque pas de pluie et malgré que la canicule eût été fort ardente, en sorte qu'on at observé dans la province de Luxembourg que depuis l'an 1684, aucune année n'avait esté si chaude et si sèche que celle-ci. » En 1779, la chaleur est suffocante en août et en septembre ; un grand nombre de personnes meurent asphyxiées. En 1793, le mois de juillet fut intolérable. Les légumes furent grillés. Les fruits séchaient sur les branches. Dans les appartements, les meubles et les boiseries craquaient à se rompre ; la viande se corrompait. En 1811, les rivières tarissent dans plusieurs provinces et on eut recours aux expédients pour moudre les grains ; de mémoire d'homme, on n'a pas vu de mois d'avril aussi chaud. En 1822, chaleur persistante accompagnée d'orages et de tremblements de terre ; la sécheresse fait sortir de terre une formidable armée de souris qui désolent notamment les Ardennes. En 1832, la chaleur développe le choléra en Belgique et en France ; Bruxelles compte près de 5.000 victimes. En 1846, le thermomètre atteint pendant plusieurs jours, à midi, 52 degrés au soleil. En juillet 1874, les Bruxellois subirent 38 degrés à l'ombre.

Une consolation dans tout cela — si c'est une consolation — c'est que nos ancêtres n'ont pas été plus favorisés que nous.

Tandis que juin se meurt, ce ne sont partout que prés fauchés resplendissant sous le soleil. Et sur les ailes de feu de la Saint-Jean, les légendes millénaires accourent du fond des âges. Bien sûr, les citadins surtout ne croient plus guère aux vertus thérapeutiques des herbes de la Saint-Jean qui guérissent plaies et rhumatismes. Mais les vieux campagnards présenteront aux braises des feux leur échine que l'âge, les rudes besognes, les froidures ont nouée et seront ainsi gardés contre la sciatique. À ceux qui se moquent, ils répondront qu'ils croient souvent à des remèdes moins efficaces et plus dangereux. Plus de la moitié des guérisons ne résident-elles pas dans la foi en l'homme qui vous soigne et en ses ordonnances ? On dit aussi qu'un lien de trois tiges de froment entrelacées, roussies au feu de la Saint-Jean, étrangle les rhumatismes ; il faut en ceindre ses reins.

Au plaisir du familial bain de mer, de la « trempette » au bord de la vague et du bain de soleil pour brunir, l'homme des champs – le paysan comme on l'appelle – allie le bain de foin à l'efficacité duquel croyaient nos grand-pères. Un fait est certain, un bain de foin active la transpiration.

Sur l'herbe coupée, disent certains savants, qui voulurent contrôler l'efficacité de cette vieille coutume paysanne, se développent des bacilles qui provoquent cette extraordinaire activité calorique. Voyez le bétail : il aspire, lui aussi, à prendre un bain de foin... à moins qu'il n'attende le moment propice pour le dévorer.

Autrefois aussi, nos grand-mères si compatissantes allaient jusqu'à préparer des décoctions de foin et à donner aux rhumatisants de véritables bains, aussi chauds que possible, cette chaleur étant maintenue au moyen d'une couverture de laine.

Ne croyez-vous pas que ces remèdes de bonnes femmes, comme on les nomme, ne sont pas souvent aussi efficaces que certains en faveur aujourd'hui chez d'accortes infirmières ?

Après les foins coupés, ce seront les épis blonds qui le seront et nous pourrons chanter avec le poète Maurice Carême :

*Le blé est blond. L'abeille est blonde.
La croûte du pain frais est blonde.
La compote, au creux du bol rond,
Et le miel sur le pain sont blonds.
Et la pluie au soleil est blonde.
Et le soleil est l'enfant blond
Qui offre en ses mains de lumière
De délicieuses choses blondes.
Comment ne serais-tu pas blonde ?*

(1) *Les faucheurs*, de Léon Ravet. Spa, éd. J'ose, 1950.

(2) *Chassé-croisé*, de Léon Ravet. Roses d'automne. Spa, éd. J'ose, 1946.

(3) E. Vanderlinden. *Chronique des événements météorologiques*, Bruxelles, 1924.

(4) Maurice Carême. *Chansons pour Caprine*, Henriquez, Bruxelles, 1931.

XVII

Les nutons



Dessin Guide Cosyn de la Vallée de l'Ourthe.

Dans un de ses billets « Au fil de l'Aisne » qu'a publiés « L'Avenir du Luxembourg », G. d. F. de Freyneux a écrit : « Lorsque du village d'Aisne on grimpe la route en lacets qui s'achemine vers Villers-Sainte-Gertrude, on a l'impression de prendre d'assaut un « mont pelé ». En effet, la route érafle la peau d'une colline où le calcaire affleure sous une herbe magique étouffée par des buissons de ronces et d'épines. Quelques menues sentines de chèvres zigzaguent sur le flanc dénudé en nous réservant au fur et à mesure de l'ascension un coup d'œil charmant sur la vallée de l'Aisne et sur le village du même nom blotti sous ses pommiers. Brusquement, à quelque distance du chemin, un trou béant, un puits aux cavités ténébreuses qui s'enfoncent dans la terre, une de ces portes d'enfer miniatures qu'un Dante au petit pied pourrait s'amuser à décrire, blesse le sol calcaire d'une vaste échancrure. Il s'agit du trou des Nutons, bien connu dans la région sans être malheureusement renseigné dans tous les Baedeker. Et cependant, cette grotte, faisant partie de celles qui taraudent de leurs souterrains méandreux le sous-sol de notre région, mérite d'attirer l'attention.

» Longue d'une cinquantaine de mètres, elle affecte, après un étroit couloir, la forme d'une vaste chapelle à la voûte ogivale et aux parois tapissées par endroits de stalagmites et de stalactites du plus merveilleux effet. Logis idéal pour ces petits bonhommes appelés « Nutons » dans la vallée.

» Êtres légendaires que ces bonhommes ? Qui sait ? Sujet à maintes broderies imaginatives enjolivant les contes, les romans, voire même les films, source de récits où les poètes ont échafaudé bien des histoires, des légendes, des fables souvent gaies, toujours drôles, parfois mélancoliques, leur existence doit un tant soit peu, quoique perdue dans la nuit des temps, se rattacher cependant à un fait réel. »

Ces pygmées ardennais ont-ils vraiment existé ? Il faut le

croire car, dans maintes localités des Ardennes et du Condroz, la tradition certifie leur présence, en des temps lointains. Plusieurs villages revendiquent l'honneur de posséder des repaires qui furent leurs demeures. Qui ne sait que Houffalize possède sur les bords de l'Ourthe naissante son « Ravin des Nutons ». Pour ne citer que ces deux-là dans notre province, Hotton et Bâclain ont leur grotte des Nutons.

Accrochée aux flancs de Thiers Château, la grotte de Porte-Aïve de Hotton appelée « Inzeva » darde un œil de titan sur la vallée. Que ceux que le vertige n'émeut pas aillent visiter cette grotte, vraisemblablement un des premiers refuges des Nutons et au sujet de laquelle les vieux habitants racontent de naïves légendes.

A Bâclain, à trois cents mètres du village, au lieu-dit « al Fazize », on montre encore parmi les éboulis de pierre où croissent les folles avoines, les épilobes et les orties, un trou profond dans la roche friable. C'est le trou des Nutons appelés aussi massotais ou sotais.

Quant à la région de l'Ourthe condruzienne, elle est parsemée d'abîmes qui, dans la contrée, portent le très joli nom de « chantoires ». Le chantoire est un trou mystérieux que l'on rencontre dans un champ ou dans un bois. Ces entrées de grottes, souvent très étroites, sont fort profondes. La plupart du temps, on n'en aperçoit pas le fond ; aussi l'imagination populaire en a-t-elle fait la retraite d'un monstre qui sème la terreur dans tout le canton, comme à Higné, ou de nutons, comme à Remouchamps.

L'excellent écrivain Adolphe Hardy a écrit : « La vieille Ardenne est la terre bénie des légendes. Elles y foisonnent comme les chèvrefeuilles sur les haies sauvages, comme les genêts et les houx aux pentes des hauts talus. Pas un hameau ni une chapelle, pas une clairière ni un bouquet d'arbres qui n'ait la sienne. Toutes, à vrai dire, sont à quelque variante près, les mêmes. La gatte d'or, le vert bouc, les makralles, le loup-garou, les revenants, les fées, les ermites, les quatre fils Aymon et le cheval à Bayard y jouent, tour à tour, leur rôle surnaturel et prestigieux ; mares, souterrains, ruines, dolmens, combes, chantoires et trous de sotais y apportent le complément de leur mise

en scène fascinante et persuasive.

» Mais les héros par excellence de toutes ces histoires extraordinaires demeurent les nutons. Les nutons, au pays de saint Remacle, se retrouvent sans cesse et de toutes parts. Personne n'a pu le parcourir sans avoir entendu parler d'eux. Ce sont les vrais génies du terroir. La gravure a, d'ailleurs, popularisé ces types de vieux petits bonshommes, au regard malicieux, à la longue barbe touffue et grisonnante, au profil rabelaisien, encadré de l'héréditaire capuchon brun. On en ignore l'origine, qui se perd dans la nuit des siècles. On sait seulement que, de temps immémorial, ils se sont faits les protecteurs attirés du foyer ardennais et de ses hôtes.

» Qu'on n'aille pas toutefois s'imaginer que leurs faveurs restent désintéressées et gratuites, c'est ce en quoi l'on se tromperait bien. Les nutons sont serviables et dévoués autant que susceptibles et irritables. Leur nature bienfaisante est proverbiale, mais leur caractère rancunier ne l'est pas moins. Ayant le nez tourné à la friandise, ils adorent le délicat *cougnou* de farine blanche au sucre et ont un faible pour la *boûkète* de sarrasin relevée de minces quartiers de pomme. Ils prisent aussi la soupe au lait additionnée de cannelle et de riz.

» Heureux le paysan généreux et attentif qui leur en dépose régulièrement à l'entrée des cavernes où ils habitent ! Lui, sa maisonnée et ses biens seront entourés d'une protection discrète, efficace et continue. Mais malheur au ladre ou au lésineux qui se refuserait à assister les petits génies, malheur au distrait qui oublierait, le jour habituel, d'aller leur porter son offrande ! Il lui en cuira, car les nutons, devenus désormais ses ennemis, lui dresseront mainte embûche, lui joueront plus d'un mauvais tour... »

La preuve que nos ancêtres avaient raison de croire que les nutons étaient capables d'actes maléfiques, Louis Banneux nous le raconte dans « L'Ardenne mystérieuse ». « Un jour, écrit-il, une jouvencelle de Bâclain qui gardait ses vaches dans les prairies sous le rocher séduisit l'un de ces nains. Elle était, à la vérité, toute mignonne, avec des joues rouges comme des pommes d'api, des yeux couleur noisette, et sur ses cheveux châtons, bien tirés sur le front et sur les tempes, un frais mouchoir à car-

reaux blancs et bleus noué sous le menton. Une vraie petite déesse des champs, coquette et rieuse.

» Étonnez-vous après cela qu'elle ait pris le cœur du bon mas-sotai ?

» Celui-ci se contenta d'abord de la contempler du haut de son domaine. Il passait des heures, étendu au soleil, le menton appuyé sur les mains, les yeux perdu dans un rêve.

» Parfois, il voyait les jeunes villageois faire la roue devant sa belle. Il les envoyait d'être des hommes. Il devint jaloux et sombre. Cela ne pouvait durer.

» Bientôt, il osa s'aventurer jusqu'à la maison de l'élue, sous prétexte de rapporter lui-même des chaussures rafistolées. Il rechaussa à ses frais toute la famille, il fit notamment pour sa dulcinée une paire de souliers bas, ornés de dentelures si finement dessinées que toutes les femmes de Bâclain en mouraient d'envie.

» Mais ni la jeune fille ni ses parents ne voyaient d'un bon œil les poursuites du nabot. On chercha le moyen de se débarrasser de l'importun ; toutefois sans brusquerie, car on savait le pouvoir mystérieux de ces demi-dieux et l'on redoutait leur vengeance. Un berger fut consulté : les vieux bergers ardennais connaissent bien des choses. Ne vivent-ils pas en pleine nature, en commerce intime avec les puissances de l'air, des bois, du sol et des eaux ? Ne possèdent-ils pas les secrets magiques transmis d'âge en âge ? Aussi, recourt-on à eux comme à des sorciers bienfaisants.

Notre berger fit disposer des charbons ardents autour de l'âtre et, parmi eux, des coquilles d'œufs remplies de mets divers : ici de la bouillie de pain dans du lait ; là, des pommes de terre, plus loin des choux au lard.

» Le galant endimanché se présenta. Dès son entrée, l'étrange batterie de cuisine le frappa.

» — Je comprends, dit-il, fort en colère. Mes visites ne vous agréent point. Vous ne me verrez plus. Mais souvenez-vous de mon adieu : votre prospérité est venue épi par épi ; votre ruine vous arrivera gerbe par gerbe. Il sortit.

» La mère et la jeune fille, effrayées, voulaient courir après lui et le ramener pour l'apaiser. Le père les arrêta. On ne revit plus le *massotai*.

» Peu après, les malheurs se précipitèrent. Les vaches avortèrent, les porcs eurent le rouget, le blé fut grêlé, le père se cassa la jambe. Il ne fallut pas un longtemps pour que la famille se trouvât réduite à un état voisin de la misère. »

Cette légende se retrouve, avec de légères variantes, au hameau de Mélines-lez-Soy, dans l'étroite et profonde vallée de Lisbelle fréquentée assidûment jadis par les nutons de la «Porte-Aïve» de Hotton.

XVIII

Les balais



Ancienne carte postale - Le corps de balais, Liège, vers 1900.

Le mot balai provient du bas latin « baleium » et probablement du celtique « balan » qui signifiait genêt. Le balai c'est, dit le dictionnaire Larousse, un faisceau de menus brins ou de brosse de crin que l'on adapte à un long manche et dont on se sert pour amasser, pousser dehors la poussière et les ordures.

Mais de nos jours, on ne fabrique plus de balais comme au temps jadis. Cette vieille industrie a disparu depuis que les progrès ont créé pour l'hygiène des villes des machines dont elles disposent pour ramasser, aspirer ou volatiliser la poussière. Certes, dans nos intérieurs, la brosse mécanique et l'aspirateur électrique remplacent maintenant cette besogne de propreté, mais pour le nettoyage des rues rien ne valait un bon balai.

Le « Coin du Balai » est un lieu-dit tout proche de la forêt de Soignes, à Watermael-Boitsfort. Il doit son appellation — très ancienne — à la profession qu'exerçaient ses habitants, forestiers pour la plupart, à l'époque de Charles-Quint : ils étaient presque tous des artisans confectionneurs de balais et fabriquaient ces ustensiles avec le bois vert de la forêt.

Il y a une cinquantaine d'années, ce quartier très ancien avait conservé tout son pittoresque car il était encore habité par de nombreux fabricants de balais. C'était au début de l'année que les habitants du « Coin du Balai » se rendaient en groupes dans les parties avoisinantes de la forêt de Soignes pour y ramener des bottelées de branches mortes. La récolte était transportée à l'aide d'un vieux camion qui faisait la navette entre le bois et le village. Le magasin était une grange désaffectée qui bientôt était remplie de branches mortes servant à la confection des balais. Les fabricants pouvaient venir chercher là, au fur et à mesure de leurs besoins, les matières premières qu'ils avaient contribué à réunir.

C'étaient les femmes qui faisaient le premier travail : elles commençaient par trier les branches, conservant celles d'une

certaine longueur qui étaient fines et souples ; les autres servaient à allumer le feu. Lorsque la quantité de branches choisies était suffisante, on les liait en petites bottes au moyen d'une lanière d'écorce de saule.

Chaque botte contenait le nombre de branches suffisant pour un balai.

Pendant ce temps, l'homme, à l'aide d'un couteau bien aiguisé, avait préparé des liens en écorçant des branches de saules ou en découpant des joncs. Puis il prenait chaque botte, l'égalisait, en nivelait la tête à l'aide d'un battoir et découpait tout ce qui dépassait. Puis le balai était lié très solidement : c'était là l'opération principale. Deux liens à quelques centimètres de distance l'un de l'autre étaient nécessaires. Les balais achevés étaient portés en stock et le jeudi de chaque semaine les balais prêts étaient transportés par une charrette à Bruxelles.

C'est alors que commençait pour le balai la dernière partie de sa vie. Le balayeur en appréciait la forme, la souplesse et la vigueur. À petits coups, il introduisait dans la tête le manche qu'il avait fini par polir à force de le manipuler. Les liens étaient bien serrés, la solidité du balai était parfaite. D'une pesée, le balayeur lui donnait la forme propice, puis d'un large mouvement concentrique, avançait à petits pas, il nettoyait la chaussée, accumulant papiers, feuilles mortes et détritiques.

C'est très résistant un balai et le balayeur l'appréciait quand il avait une courbe convenable. Certes, un nouveau balai balayait bien — c'est du moins ce qu'assurait le proverbe — mais un balai balayait encore mieux quand il avait été quelque peu utilisé.

Autrefois, le balai était un ustensile indispensable et universel et, dès lors, il est évident qu'on le fabriquait ailleurs qu'à Boitsfort, tant à la campagne qu'à proximité des villes.

Chez nous, pour fabriquer les balais, on se sert de brindilles de bouleau, de bruyère, de genêt, de mélisse qui est une graminée des bois ombragés, et même parfois de rameaux de houx.

Parmi les espèces de bouleaux, il y a surtout dans notre pays le bouleau blanc. C'est un arbre dont la hauteur moyenne varie entre 15 et 20 mètres. L'écorce présente trois aspects différents.

À trois ou quatre ans, elle est brune et lisse, puis elle devient blanche ; enfin vers l'âge de 20 ans, elle prend une teinte noirâtre et se crevasse et il se produit des gerçures de plus en plus prononcées.

Le genêt commun (*sarothamnus scoparius*) ou genêt à balais, est un arbrisseau dont les feuilles supérieures sont sessiles et unifoliolées et qui habite les terrains silicieux de l'Europe. C'est un puissant diurétique et évacuant ; on en extrait la « spar-téine » dont le sulfate est employé comme régulateur du cœur.

Tous ceux de ma génération, car à cette époque la brosse était rare et coûtait cher, ont vu, étant enfant, au cours des veillées d'hiver, leur père ou leur grand-père confectionner des « ramons » de bouleau, de genêt et même de houx. Au surplus, à la sortie de d'école, nous avons été maintes fois stationner sur le « bati » pour admirer l'adresse avec laquelle le « roulottier » fabriquait manne, panier, corbeille et balai. Au reste, chaque chef de famille était un fabricant de balais.

Car le ménage le plus pauvre avait sa genetière. Comme cet arbuste servait également de litière pour le bétail, une fois la récolte de seigle faite, on le remplaçait par des semences de genêt. Aussi, dès notre jeune âge, savions-nous que le balai de bouleau était destiné à balayer la « pavée », les étables et la basse-cour. Que celui de genêt, parce que plus souple, devait servir à nettoyer la grange après le battage du blé et à ramasser les cendres du four à pains après la combustion du bois pour le chauffer. Et que celui de houx était le plus convenable pour enlever des prairies, au commencement du printemps, les feuilles, les pailles, le fumier et le menu bois provenant de la tonte des haies.

Nous n'ignorions pas non plus que pour faire un bon balai, il est important de n'employer les matériaux qu'à moitié desséchés ; le bois est plus résistant, ne fait pas de retrait et les liens ne se détachent pas. Et aussi que si l'on veut conserver un balai souple, il faut souvent le mettre tremper dans l'eau.

...

Le mot balai a donné naissance à de nombreuses expressions familières et locutions proverbiales. Le « balai de l'estomac » :

les épinards, à cause de la grande facilité avec laquelle ce légume est digéré. Le « balai de la chasse » est le bout de la queue des chiens. Le « balai du ciel » est le nom donné par les habitants des côtes au vent quel qu'il soit qui ramène le ciel pur.

Le « balai » se dit du gendarme ou de l'agent de police parce que l'approche d'un de ces représentants de l'autorité fait vider la place à ceux qui ont quelque chose à redouter d'eux.

Le « dernier balai », c'est, en ville, le dernier tram ou omnibus qui, en rentrant à son dépôt, ramène sur sa ligne les voyageurs attardés.

Le « manche à balai », en aéronautique, est le levier qui permet au pilote d'actionner les ailerons et la gouverne de profondeur de l'avion.

À l'armée, tout le monde sait ce que cela veut dire quand on dit d'un chef que c'est un « manche à balai » !

Airelles et myrtilles des Fagnes

XIX

Photo Edmond Dauchot: Trieuse de myrtilles à Bérismenil, juillet 1938.



Dans « L'Avenir du Luxembourg » du 29-7-1948, le linguiste Charles Delourthe a publié un article intitulé « Myrtilles ou Airelles... ? ». À ce sujet, il écrit notamment : « Dans notre Luxembourg belge, nombre de personnes s'imaginent qu'il n'existe qu'une sorte de myrtilles. Nous devons les détromper car il y en a au moins quatre sortes. Ce fruit noir, que nous connaissons si bien et que nous trouvons dans les sous-bois et dans les essarts d'Ardenne et de Gaume, porte le nom scientifique que Linné lui a donné : *Vaccinium myrtillus*. Cette dénomination est exprimée en langue latine afin d'apporter un peu de clarté dans les études botaniques des savants et des amateurs du monde entier... Nous nommons ce fruit myrtille... Certains livres, certains dictionnaires nous affirment que l'on donne aussi l'appellation d'airelles aux myrtilles. C'est une erreur. Airelles et myrtilles appartiennent, il est vrai, à l'ordre des Éricales, à la famille des Éricacées, au groupe des Vacciniées ; d'où le nom de vacciniers que l'on donne aussi et à l'airelle et au myrtillier. Il y a cependant de notables différences entre une myrtille et une airelle. Toutes deux sont des baies. Les myrtilles sont des baies qui avant leur maturité sont de couleur verte, puis rouge, puis prennent des reflets bleuâtres. Les airelles ne deviennent ni bleues ni noires ; elles gardent leur teinte rouge. Tandis qu'après leur maturité, les myrtilles se dessèchent et se ratatinent avant de tomber, les airelles restent attachées aux branches qui les portent et subsistent même en hiver. Certains même ne les cueillent qu'en cette période pour en confectionner des confitures ou des gelées. Les feuilles du myrtillier sont délicates, plus ou moins veloutées et finement denticulées ; celles de l'airelle sont plus sombres, plus solides, plus lisses ; on les reconnaît surtout à la surface inférieure qui est ponctuée de noir. Elles subsistent assez longtemps en hiver...

» En France, on appelle l'airelle moret, mauret ou maurette. L'origine de ces diverses dénominations nous est inconnue. A-t-on appelé ces fruits maurets pour les comparer à la peau des Maures ? Personne ne peut nous obliger d'y croire. Serait-ce plutôt parce que les myrtilles ressemblent assez bien aux fruits de la morelle noire ? On donne, de même en France, le nom de brimbelle à l'airelle. Ce nom viendrait-il de ses fleurs en forme de clochettes roses qui brimbalent au vent comme les cloches agitées par un branc continu ? Les botanistes connaissent surtout l'airelle proprement dite sous le nom d'airelle rouge ou airelle du Mont Ida. On trouve aussi en France une troisième sorte de vacciniées : celle qui croît dans les marais, les bois et les bruyères humides : la myrtille des fanges ou Canneberge.

» Il existe encore une autre variété de myrtille : l'airelle du Nord de l'Amérique, nommée Cranberry. Les cranberries ont l'aspect et la dimension de petites cerises. Leur couleur varie du rose clair au rouge foncé. »

Ce que M. Delourthe semble ignorer c'est qu'il existe dans les régions fangeuses de la Haute-Ardenne, notamment aux environs de Grandmenil, Malempré, Odeigne et la Baraque Fraiture une seconde myrtille. Celle-ci, plus grosse que la myrtille ordinaire, est bleuâtre, blanche à l'intérieur et presque sans saveur. Lorsque nous étions enfant, on nous défendait d'en manger sous prétexte que c'était un violent poison ; cela peut-être parce que son fruit ressemble assez bien à celui de la belladone. Pendant la guerre, on l'a récoltée pour en faire une sorte d'alcool. Voici ce qu'en dit M. Louis Gofflot dans son livre « Un coin du Luxembourg », en parlant de la flore des Fagnes : « Une autre airelle, très rare ailleurs que dans les Fagnes, y vient en assez grande abondance. Elle ressemble un peu au petit myrtillier ; mais c'est presque un géant à côté de l'arbuste nain qu'est celui-ci. C'est presque un arbrisseau très robuste, atteignant souvent un demi-mètre de hauteur et portant aussi des baies très semblables à la myrtille commune, un peu plus grosses peut-être et d'un bleu moins noir. C'est l'airelle des marais (*vaccinium uliginosum*, pour employer l'épouvantable langage scientifique). Le même jargon nomme la première : *vaccinium myrtillus*. Les baies de l'airelle des marais n'ont pas le goût dé-

licat de la myrtille. Elles sont, quoique sans danger, narcotiques ; on les a souvent fait infuser dans de la bière ou des liqueurs pour rendre celles-ci plus capiteuses. On en obtient aussi par la fermentation, une boisson enivrante. Dans le pays des Tailles et de Fraiture, on les dédaigne, on s'abstient de les récolter et on les appelle des « frombâhes di rnâ ou d'leû » (des myrtilles de renard ou de loup).

» On trouve également cette plante rare dans les marais des environs d'Arlon et de Saint-Hubert. On ne la rencontre pas ou très peu autre part en Belgique. On en a signalé cependant dans les environs d'Ochamps et quelques plants dans les bois de Verlaine près de Neufchâteau. Les deux espèces d'airelles portent des feuilles assez semblables, celles du petit myrtillier très fines, celles de l'autre assez épaisses et d'une couleur plus sombre ; mais ces feuilles sont caduques, c'est-à-dire qu'elles tombent à l'automne comme celles de la plupart de nos arbres... Expliquons encore que *vaccinium* est une forme de *baccinium* et vient de *bacca* qui, en latin, signifie baie. L'étymologie, comme on le voit, est satisfaisante. Airelle vient du portugais *airella* qui, d'après Scheler, dériverait lui-même du latin *ater*, *atra* : noir. C'est un peu difficile. »

A propos des airelles rouges que l'on appelle aussi en Haute-Ardenne « li rotje frombâhe » par opposition à la myrtille appelée « li neûre frombâhe », voici ce qu'en a écrit M. Gofflot : « Les feuilles du *vaccinium Vitis Idaca* ressemblent absolument aux feuilles bien connues du buis. Cette airelle ou « vigne du mont Ida » paraît être appelée de ce nom mythologique tout simplement parce qu'elle a été regardée comme l'airelle spéciale des montagnes, le mont Ida étant dans l'esprit des anciens botanistes la montagne des plantes par excellence. Il y a une ronce qui porte le même nom. C'est le framboisier sauvage. »

Ajoutons que cette airelle que l'on appelle en Haute-Ardenne des *poès d'Hinri* se trouvait autrefois en grande quantité dans les bruyères de Grandmenil, de Malempré, d'Odeigne, des Tailles et d'Elsenborn. Les Allemands en sont très friands et on en récolte de grandes quantités en septembre en Thuringe et particulièrement dans la vallée de la Saale.

Mais revenons encore une fois au livre de M. Gofflot : « La

dernière des airelles, écrit-il page 46, est plus commune que la précédente ; elle n'est même pas très rare en Ardennes et dans les marais de la Campine. Elle porte scientifiquement un nom grec peu banal ; c'est l'*Oxycoccus palustris* que l'on francise Oxycoque. Elle a plutôt, en français, le nom assez distingué de Canneberge, que Chateaubriand a employé, l'appliquant certainement à une autre plante ; c'est, chez nous, l'airelle proprement dite. Ses longues tiges — elles atteignent parfois un demi-mètre — filiformes, sont fines comme des cheveux, mais coriaces, avec de nombreuses petites feuilles presque rondes, et sont en général couchées, incrustées et presque dissimulées sur un véritable lit de ces admirables mousses des marais qu'on nomme des sphaignes. Elles portent d'abord de jolies petites fleurs roses qui donnent naissance à de nombreuses baies, plus petites que celles des autres airelles, d'abord grisâtres, puis d'un rouge pourpre et presque brun ; elles mûrissent très tard. Elles sont aussi employées comme les *poès d'Hinri*, mais moins estimées.

Cette curieuse petite plante a un autre mérite qui intéresse particulièrement les chasseurs. Ses fruits, que ceux-ci désignent sous le nom de « groseilles de fanges », constituent la nourriture préférée de ces gibiers de choix que sont les coqs de bruyère. Ils sont, paraît-il, nombreux où la plante abonde. On se sert aussi, dans certains pays, des fruits de cette airelle pour nettoyer et blanchir l'argenterie. »

En Haute-Ardenne, pour les distinguer des *poès d'Hinri*, on les appelle des *poès d'Fagnes* ou encore *frombâhes dès trouflîres* (myrtilles des tourbières).

Dans son recueil des poésies wallonnes, Marcel Launay en parle dans un de ses poèmes « Lès trouflîres » daté du 19 juillet 1911 :

*Lès gruzès d'fagne maw'rihèt
So lès lèches leyèyes étîres,
Pièles qui lès hanteûs côpèt
L'alnut', têt fant qu' londjinet
A-mâ dè d'hinde âs priyîres
È l'èglise di Tchîn-ne-al-Pîre.*

Quant au mot « frombâhe », je pense que celui-ci vient de framboise, ce fruit particulièrement parfumé et aromatique. Disons pour finir qu'à Grandmenil, mon village natal, ainsi que dans les localités voisines, la framboise s'appelle dans le patois local « l'àmonde ». Son nom ayant été donné à la myrtille il a bien fallu lui en donner un autre dont j'ignore cependant l'origine. Peut-être a-t-on voulu signifier qu'elle est, par sa saveur, unique au monde.

XX

En ce temps-là, à Bergister

Photo François Beilin - Ferme de Bergister, vers 2006.



Bergister, à 10 kilomètres de Manhay, vous ne le trouverez pas sur la carte ni même dans les guides décrivant la pittoresque route de ce bureau de poste à La Roche. Situé aux confins extrêmes des communes de Dochamps et de Grandmenil, c'est à cette dernière qu'il appartient. Ce village du temps passé ne compte plus que la ferme de Benasse : 3 habitants.

« Après Odeigne, a écrit Louis Gofflot dans son livre « Un coin du Luxembourg », l'Aisne passe entre Freyneux et Lafosse, laisse ensuite Lamormenil sur sa gauche et file à travers un paysage encaissé, boisé et poétique jusqu'à Forge à l'Aplé, laissant à gauche en pleine côte, la ferme de Bergister (la maison du berger, d'après M. Prat) (1). C'est singulier si vous voulez, mais cette partie sauvage de son cours est à la fois riante et sombre ».

L'écrivain E. Delacollette, qui fut inspecteur général de l'enseignement primaire, a consacré à ce coin perdu un de ses livres : « En ce temps-là, à Bergister », sorti des presses de Duculot à Gembloux. Voici comment l'auteur présente son recueil de contes folkloriques au lecteur :

« Tel un nid de gelinottes caché dans le taillis sous un bouquet de bruyère, mon village se perd dans la bousculade des monts boisés qui, au nord de l'Ourthe ardennaise, forment le piédestal de la Baraque de Fraiture.

» Il est inutile, ami lecteur, de consulter la carte pour découvrir où il gîte. Mon village est si vieux que les lettres de son nom n'ont point laissé de traces sur le papier jauni des livres.

» Ne vas pas davantage, aux vacances prochaines, chercher à le surprendre chauffant au soleil d'août ses toits de schiste crévés de joubarde. Il est si bien tapi à l'ombre de sa forêt de hêtres que tu risquerais, au cours de tes randonnées, de passer tout auprès sans apercevoir la fumée légère de ses toits. Et si un hasard heureux guidait pourtant tes pas jusqu'au seuil de son

ancienne église, tu ne reconnaîtrais pas, j'en gage, à l'heure de l'angélus, la voix des cloches de Bert Legalet, pas plus que tu ne retrouverais sur les sentiers de chèvres des alentours, les visages dont les traits te seront apparus en feuilletant les pages de ce livre.

» L'avouerai-je ? Moi-même, à certaines heures, je ne suis plus bien sûr de savoir où Bergister se trouve, car, maints signes me le révèlent, le Bergister où le culte du souvenir me conduit encore, à de trop rares intervalles, hélas ! n'est plus tout à fait celui dont mes yeux et mon cœur gardent religieusement d'émouvantes images.

» Le village de mon enfance bruissait de musiques familières, dont j'attends en vain l'écho maintenant sous les toits et sur les chemins en apparence toujours pareils à ceux d'antan. Le ronron du rouet n'accompagne plus en sourdine, sous le manteau des larges cheminées, la chanson aigrette des grillons. Depuis longtemps, le bruit des navettes s'est tu dans l'appentis du dernier tisserand. Dans les granges, l'hiver, les aires d'agile ne résonnent plus, du matin au soir, sous le martèlement cadencé des fléaux. Les enfants ne vous comprennent pas quand on leur parle de la diligence qui, deux fois par jour, sur la route de Manhay à La Roche, semait, au trot saccadé des chevaux, le drelin allègre de ses grelots et le gros rire du portillon. La bruyère, les landes, les forêts sont cependant là, parant de leurs robes diverses les collines aux courbes inchangées, mais pourquoi faut-il que mon âme inquiète s'attriste de ne point retrouver certains traits pittoresques d'autrefois ?

» Où sont les feux rouges des essarts qui, par les nuits claires d'été, épinglaient d'escarboucles le velours brun des taillis ? Où sont les genêtières qui, succédant aux seigles dans les coupes, se muaient, à la fin du printemps, en fleuves d'or ondulant dans la masse sombre des feuillages ? Où sont les sentiers capricieux où les anciens de Bergister, l'automne venu, se donnaient l'illusion d'être encore utiles, en cheminant, la prunelle en éveil et le panier de sorbes à l'épaule, rêvant, jusqu'au dernier lacet de leur tenderie, de prises miraculeuses de grives ou de merles à col blanc ?

» Entre toutes les aïeules de pierre qui s'accrochent par la

haie de leur courtil, décrivent une ronde hésitante autour du clocher, j'en commis une que je ne puis revoir sans attendrissement.

» Elle porte depuis si longtemps son vieux toit d'ardoise incliné sur ses vieux murs trapus qu'un siècle de plus ne pourrait la vieillir davantage. De loin, jusqu'au tournant de la route, elle m'apparaît derrière son rideau de sapins, elle m'accueille exactement comme aux jours lointains où elle habitait mes jeux et mes rêves d'enfant.

» Voilà le fournil branlant, le banc de bois à droite de la porte entrebâillée, l'étable, la grange, la bergerie, le « bondieu » doré sous le rosier en fleurs et, pardessus le toit, les deux frênes qui balancent leurs palmes pour me fêter.

» En apparence, elle est telle que dix générations l'ont connue et pourtant, dès le seuil de la cuisine où les cendres sont éteintes entre les chenets de fonte, j'ai le pressentiment de ne plus retrouver la maison de mon jeune bonheur.

» Nul pas ne répond plus à mes pas et nulle voix ne fait écho à la mienne. Du cellier à la salle de famille et des mansardes à la soupente du berger, j'erre inutilement à la recherche des ombres chères dont je murmure le nom et qui je le sais ne me répondront plus. Dans l'étable, les chaînes pendant inertes devant les auges vides. Les fenils sont déserts et sous les chevrons de la toiture, les araignées déploient hardiment leurs hardes poussiéreuses. Partout le silence me poursuit et m'étreint dans ses bras hallucinants.

» Depuis les temps lointains où de rudes artisans l'ont solidement dressée à l'orée de la forêt, trop d'anciens l'ont quittée pour le cimetière et trop de vivants l'ont désertée sans esprit de retour : le cœur de la vieille maison épuisé, a cessé de battre pour toujours.

» Non. Mon Bergister n'est plus ou s'il vit encore avec son village d'autrefois et l'originalité de ses traditions, c'est dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et aimé. Pour essayer de le faire revivre, j'ai rebattu amoureuxment le champ de mes souvenirs et je voudrais avoir réussi à évoquer un peu, avec la belle simplicité des mœurs de jadis, l'âpre beauté des larges horizons

d'Ardenne. »

Dans sa lettre au lecteur, n'est-ce pas l'histoire de tous nos vieux villages ardennais qu'Éloïde Delacollette nous raconte là ? Bergister n'est-il pas, en effet, tous ceux qui, quotidiennement, retrouvaient la diligence et le facteur au bâton ferré du temps passé ? Le message de ce fils du haut pays n'est-il pas enluminé de tout le folklore ancestral ? N'y trouve-t-on pas la tradition qui défie et qui doit défier les théories, les contestations et les innovations qui prétendent fabriquer le vrai bonheur. Ces pages d'un conteur sans pareil ne remettent-elle pas les fils de l'Ardenne, exilés aux quatre coins du pays, dans leur souvenance la plus chère et le cadre même de leurs premiers ans dans l'ambiance vivante des vieilles Ardennes et sous l'envoûtement de l'antique terre, de ses prenantes coutumes, de ses lointaines et champêtres tragédies dont les paysages et les âmes d'aujourd'hui gardent les traces pour ceux qui savent « voir » et « entendre ».

Et nous, les vieux et les vieilles du terroir, ne nous rajeunissent-elles pas, ne nous ramènent-elles pas un jour de printemps dans les senteurs capiteuses des reines des prés et des premiers foin coupés. Ou bien encore un soir d'hiver quand les anciens se retrouvaient autour du poêle de fonte pour « sîzer », fumer leur pipe, jouer leur partie de couyon ou de piquet et revivre leur jeunesse au rappel de leurs communs souvenirs.

Quel est le vieil ardennais qui, comme E. Delacollette, ne s'est agenouillé, au détour d'un chemin, devant la potale d'une mignonne Vierge de faïence tenant son Jésus dans ses bras pour lui dire, en un patois savoureux, sa naïve prière ? Sa prière, le talentueux auteur de « En ce temps-là, à Bergister » nous la livre en des termes d'une piété et d'une éloquence émouvantes qui sont un hymne de l'Ardenne tout entière à Notre-Dame de Béthamont.

Récitons-en ce passage avec lui : « Ni champs, ni prés, ni toits, pas même, pointant derrière une croupe verte, la flèche d'un clocher trahissant le voisinage de l'homme. Vous régnez ici sur l'empire pacifique des arbres et l'Ardenne vous tend, en ce haut lieu, l'offrande de ses splendeurs sylvestres. Notre-Dame de Béthamont, agréez l'hommage de nos hauteurs et de

nos combes et bénissez la terre âpre d'où jaillit la sveltesse des rameaux et la puissance des fûts altiers.

» Bénissez le chêne royal défiant la foudre et le temps ; le hêtre, pilier géant des nefs forestières ; le pin désolé ; le bouleau gainé de satin blanc ; le tremble timoré et le peuplier, innombrable de lianes et des buissons qui distribuent les sorbes, les mûres et les cenelles à la faim des petits oiseaux.

» Bénissez les fleurs : le muguet, l'aubépine, la reine des prés et le chèvrefeuille qui se relaient pour faire monter jusqu'à vous l'encens de leurs corolles ; les ailes d'or du genêt ; la digitale gantée de pourpre ; la bruyère ardente et la multitude des humbles, et des pauvrement vêtues qui se cachent au bord des sources, dans le désert des landes et l'ombre complice des sous-bois.

» Bénissez la mésange turbulente pour sa famille nombreuse ; le rouge-gorge familier ; le linot et tous les chantres ailés des halliers ; la grive que le lacet guette ; le ramier inconsolable ; la cigogne qui s'égare au printemps dans la fagne et la herse des grues qui laboure en geignant le ciel frileux d'octobre.

» Faites que la noisette, la faîne et le gland ne manquent jamais dans les celliers de l'écureuil qui, jouant à cache-cache, s'immobilise parfois devant votre image et agite drôlement son panache pour amuser votre petit gamin. Rendez la quiétude au lièvre qui tremble sans cesse, éloignez le chevreuil de la bricole du braconnier, cachez la biche et son faon au fusil du chasseur.

» Ne rebutez pas enfin mon ami bourru, le solitaire qui, comme s'il sollicitait une caresse, frotte en passant sa crinière hirsute contre le tronc de votre asile.

» Les foules ne viendront jamais jusqu'ici, bannière au vent, dérouler leurs processions au son bruyant des fanfares et des cantiques. Discrète Châtelaine de Béthauumont, vous êtes Notre-Dame de la Solitude, la Vierge des petits chevriers, des fagoteuses et des rudes travailleurs de la forêt.

» Mère pitoyable, protégez-les tous :

– les gamins à la tignasse ébouriffée et les fillettes aux tresses blondes venant, les dimanches de septembre, faire provision de noisettes dans les taillis voisins et qui pour vous plaire, accro-

chent une touffe de campanules ou trois brins de bruyère blanche à la grille de votre geôle ;

– la ramasseuse de myrtilles qui, déposant son panier de fruits sur le chemin, s’approche un instant pour vous conter les chagrins, menus ou lourds, de son cœur et les espérances de son âme ;

– le bûcheron redescendant lentement, à la brume, vers le village, cognée sur l’épaule et besace vide au côté, qui pour toute prière, vous coule un regard où traduit toute la lassitude de son corps brisé ;

– la pauvrese qui, chaque jour, s’assied sur son fagot de ramilles pour faire un brin de causette avec vous et vous demander familièrement de lui réserver une petite place dans votre paradis le jour prochain où elle s’éteindra auprès de l’âtre refroidi de sa chaumière.

» Et bénissez aussi, voulez-vous, la plume sauvage ramassée au pied de votre autel sylvestre, avec laquelle, ménestrel d’un autre âge, j’ai essayé filialement de vous chanter, Reine de Béthausmont, Notre-Dame de Chez Nous. »

En ce temps-là, à Bergister...

(1) Chef de division au Gouvernement provincial à Arlon. Mort en 1875.

XXI

Les *bribeûs*



Dessin L'illustration, 1844.

Les « bribeûs » ! Ainsi appelle-t-on, ou du moins appelait-on autrefois, ceux qui exerçaient la profession de mendiants. Sans doute leur avait-on donné ce sobriquet parce qu'ils se nourrissaient et s'habillaient de peu de chose, de bribes de pain et de bribes de vêtements. C'est dire qu'ils étaient facilement reconnaissables.

Ch. de Grandmont a dit d'eux : « Je les revois en imagination, comme au temps de mon enfance, ces vieux mendiants d'Ardenne ; dans notre esprit ingénu, la vue d'un « bribeû » provoquait toujours une vague impression de pitié, mêlée de crainte. Cependant, nous étions habitués à recevoir leur visite périodique et cela nous eut paru bien étrange si un d'entre eux y eut manqué. Pérégrinant d'un bout à l'autre de l'année, de village en village, la besace en bandoulière ou un panier au bras, ils étaient souvent les témoins de bien des choses. Aussi, là où ils étaient hébergés, s'amusait-on souvent à écouter les récits et nouvelles qu'ils rapportaient de leur vie errante à la façon des trouvères et troubadours des temps anciens. »

Tout comme le chroniqueur susnommé, j'ai connu les « bribeûs », ces mendiants errants que l'on disait paresseux et couverts de poux. On les croyait un peu sorciers et capables de jeter le mauvais sort et des maléfices là où ils n'étaient pas bien accueillis. Parmi ceux-ci, il y avait la Grande Anne de Lignely que l'on disait *macrale* (sorcière) et, dès lors, capable de tous les méfaits. Aussi était-elle très redoutée et les enfants de mon âge fuyaient sur son passage.

Les habitués venaient des villages et des hameaux voisins : de Fraiture, de Vaux-Chavanne, de Mormont, de Clerheid, en un mot des localités les plus pauvres des alentours. On les connaissait par leur nom et plus souvent par leur surnom. Car vous comprenez bien que leurs infirmités physiques et leurs particularités morales n'avaient échappé à personne.

Il y avait le « châlé », le « beveû », le « beûrgnâ », la « rous-

sette », la « loucheuse », la « macrale ».

Ils visitaient les maisons les plus connues et récitait leur Ave sur le seuil ou dans le *tchèri* (remise) d'un ton langoureux jusqu'à ce qu'on leur eût donné le quignon de pain de seigle ou la pièce de deux centimes, aumônes habituelles de l'époque. Souvent, la prière s'accompagnait de lamentations et de supplications. Ils remerciaient le donateur par le rituel souhait : « Que Dieu vous bénisse ! ». Mais lorsqu'ils ne recevaient rien, ils n'hésitaient pas de dire : « Que le diable t'*apisse* ! » (c'est-à-dire que Satan t'empoigne, te prenne dans ses griffes).

Il en venait parfois de loin, des provinces de Namur et de Liège, que l'on reconnaissait à leur accent et à leur patois. Ceux-ci étaient fidèles au rendez-vous les veilles de « la petite et de la grande fête » à la Saint-Monon et à la Saint-Maurice, car ils escomptaient, ces jours-là, un morceau de *dorèye* (tarte) ou de *tripe* (boudin).

Aussi, si on voulait avoir leurs bonnes grâces et leurs compliments, il ne s'agissait pas de leur donner la tranche de pain ou la platée de pommes de terre d'usage. Ils estimaient, en effet, que la « fête » était aussi bien pour eux que pour leurs bienfaiteurs.

Les « bribeûs » qui arrivaient de la région de Lierneux étaient les moins populaires. On les croyait simples, dangereux et méchants parce qu'on prétendait que c'était des évadés de l'asile d'aliénés. À ceux-là, ce n'était pas sans une certaine crainte qu'on leur livrait la grange ou le fenil comme logement, car on redoutait qu'ils n'y mettent le feu par mégarde, par fantaisie ou par vengeance.

À côté de ces mendiants allant à pied, il y avait ceux qui voyageaient en voiture. Ceux-là s'installaient sur le *bati* (place publique), au centre du village, mais le plus souvent sur l'un des accotements de la route de Bomal, à l'ombre des sapins, car là, la visite des gendarmes de Manhay était moins à craindre. Les romanichels ne mendiaient pas seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour leur haridelle et aussi pour le chien, gardien de la roulotte ou de la charrette.

La femme, qui se disait presque toujours italienne, parcourait le village avec sa marmaille, tandis que le chef de bande exerçait

le métier d'étameur de fourchettes et de louches, de rempailleur de chaises, de rémouleur, de vannier, de constructeur de trappes à souris, de fabricant d'ustensiles de cuisine en bois, voire de *ramons* (balais).

Aussi, la roulotte était-elle, pour les enfants du village, le centre d'attraction par excellence. On y courait après l'école, le midi et après seize heures, en bandes joyeuses et curieuses. C'était du cinéma vivant et parlant. C'est que l'intérieur de la voiture était tout un mystère. Mystère de son ameublement et de ses personnages. Mystère aussi que le langage de ces bohémiens aux cheveux échevelés et aux yeux noirs, à la peau basanée, aux accoutrements bizarres et souvent bigarrés et qui venaient on ne sait d'où. Aussi leur départ par nécessité ou par ordre des gendarmes était-il toujours regretté par les écoliers et écolières.

Chaque saison ramenait aussi une série de marchands ambulants : c'étaient entre autres le marchand de pierres à aiguiser les faux et les rasoirs venant de Vielsalm, de Regné ou de Bi-hain ; le vendeur de l'almanach de Liège ; le spécialiste de semences se disant le seul représentant de la Maison Ronchaine de Huy ; le porteur de *sinoufe* ou *pênêye* (tabac à priser) dont étaient si friands nos grand-pères ; le marchand de pierres à feu et de *boleû* (amadou) servant à allumer économiquement la pipe. Il y avait aussi les colporteurs ambulants dont la caisse aux multiples casiers contenait les marchandises les plus variées, celles qu'on ne trouvait, paraît-il, qu'au Grand Bazar à Liège ; savonnettes parfumées, lacets, peignes, dentelles, « fourgons » d'allumettes, rasoirs, chapelets, médailles, bagues, pipes, couteaux, bobines de fil noir et blanc, aiguilles et épingles, boutons d'os et de nacre, boutons de cols, porte-monnaie, tabatières, montres, lunettes, etc.

Ah ! ces lunettes, ce que nos grands-mères les essayaient, les retournaient, les essayaient avant de les acheter. C'est que, en ce temps-là, il n'y avait ni médecin ni oculiste dans nos bourgades ardennaises. Et il fallait d'excellentes lunettes pour coudre, tricoter, filer la laine et ravauder à la lumière vacillante du quinquet quand ce n'était pas à la lueur d'un *crassèt* (petite lampe à huile) fumant. Mais quel émerveillement pour nos yeux d'enfant lorsque s'ouvrait le magasin ambulancier.

Il y avait encore le pharmacien-ambulancier, le « charlatan » qui, une fois l'an, clairon sonnante et tambour battant, annonçait son arrivée. En de longs boniments, il vendait de l'huile d'Harlem pour les brûlures, de l'onguent pour l'eczéma, des emplâtres pour les ampoules et les cors aux pieds, des cachets pour les maux de tête et de dents, du landanum pour les maux de ventre, de la teinture d'iode pour les refroidissements, de la poudre pour le ver solitaire... Et chaque acheteur emportait précieusement ses achats qui, toute une année, allaient constituer la modeste pharmacie familiale.

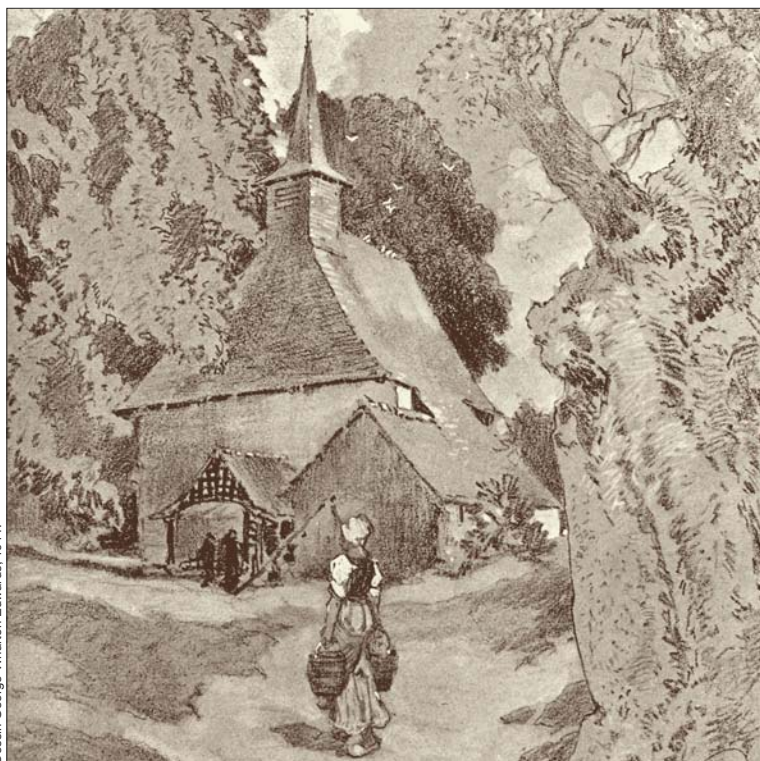
Un autre événement annuel était le passage du ramoneur. Celui-ci, comme gain de son travail, se contentait de la suie qu'il récoltait dans les larges et basses cheminées sentant bon le jambon et le lard fumé. Plus noir qu'un nègre et aussi affreux que le diable sortant de l'enfer, il faisait à la fois la terreur et la joie des petits du village. Ceux-ci lui faisaient escorte à travers les rues du village en criant à tue-tête : « Voici le ramoneur ! Ramenez-ci, ramenez-là, la cheminée de haut en bas. ».

Citons enfin, pour finir, les marchands d'images qui, cadre au dos, plume de geai ou de coq au chapeau et bâton noueux à la main, déclaraient venir à pied du Tyrol ou de la Bavière. On les appelait les Savoyards. C'est avec des yeux ravis que nous admirions leurs grandes images coloriées représentant « Les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, les saints les plus populaires et les paysages les plus réputés de Suisse, d'Italie, d'Autriche et d'Allemagne ». La guerre 1914-1918 nous a révélé que certains de ces marchands d'images religieuses n'étaient autres que des soudards déguisés à la solde du service d'espionnage de la grande Allemagne. Un vieux dicton a infiniment raison de dire que « l'habit ne fait pas le moine ».

La plupart des mendiants sollicitaient leur aumône en priant ; d'autres cependant le faisaient en chantant. Les ménestriers ambulants, appelés au XVIII^e siècle « passons musiciens », jouaient plus souvent de la cornemuse que du violon. Dans notre pays d'Ardenne, pays grave et rude à cette époque, étant privé de distractions, le passage de ces ménestrels vagabonds mettait, de maison en maison, de village en village, une tache claire et un instant de joie.

XXII

Saint Thibaut



Dessin George Wharton Edwards, 1914.

C'est sur les ruines de l'ancien manoir de Montaigne près de Marcourt qu'a été bâtie une chapelle dédiée à l'ermite saint Thibaut. Ce château était au moment de sa construction l'un des plus anciens de tous ceux que connurent autrefois les collines de cette vallée de l'Ourthe, qui est une des sept merveilles de la Belgique et qui était alors d'une sauvagerie impressionnante. Les vieilles chroniques du pays de La Roche parlent avec terreur de ce château et prétendent que les paysans ne passaient jamais au pied du roc qui le soutenait, sans se signer dévotement, pour s'attirer la protection du ciel.

Saint Thibaut naquit à Provins (Seine et Marne) en la Villa des Roses, en 1017 et mena la vie érémitique en Allemagne, en Italie et en Belgique. Sa fête est le 1^{er} juillet. Il était le neveu d'un autre saint Thibaut qui fut archevêque de Vienne en Dauphiné (France) au début du XI^e siècle et dont la fête est le 21 mai.

Saint Thibaut ermite était un descendant des comtes de Champagne. Il eut pour père le comte Arnoul. Fils de parents nobles et pieux, il reçut une éducation distinguée et tout imprégnée d'une foi ferme et éclairée. On lui offrit la main d'une personne très digne en même temps que le commandement suprême des armées d'Eudes II, comte de Blin, dont son père était vassal. Mais le jeune chevalier avait d'autres desseins.

En lisant la vie des Pères du désert, il avait été singulièrement touché des exemples de perfection qu'il y voyait et il se promit de les imiter. C'est pourquoi un jour Thibaut s'en alla frapper à l'abbaye de St-Remy à Reims avec un de ses amis nommé Gauthier. Après avoir reçu l'hospitalité des moines, ils renvoyèrent leurs domestiques et se mirent secrètement en route vers la solitude. Ils échangèrent leurs beaux habits contre les haillons de deux mendiants et, pieds nus, ils arrivèrent dans la Lotharingie, appelée par la suite comté de Luxembourg, puis passèrent dans

le comté voisin de Chiny. C'est donc dans la forêt d'Ardenne que les deux anachorètes commencèrent leur vie de perfectionnement.

Là, ils se mirent au service des charbonniers, faisant pénitence et vivant de pains bis et de plantes. Il serait trop long de les suivre dans leurs pérégrinations. Tour à tour maçons et laboureurs, ils vécurent un certain temps à Suxy où actuellement encore saint Thibaut, qui est le patron de la vieille église, est très honoré. Outre sa statue qui se dresse toute blanche sur un autel latéral, il y a, à l'est du village, la fontaine qui fournit en abondance l'eau du lavoir, et la Croix de St-Thibaut.

Mais, comme je vous l'ai déjà laissé supposer, il est un autre endroit de nos Ardennes où le saint ermite est très prié.

C'est le mont Saint-Thibaut, à 8 kilomètres de La Roche. Sa chapelle domine Marcourt qui était autrefois le principal village du comté de Montaigu. Celui-ci tirait son nom de la montagne escarpée sur laquelle était bâti le château des comtes de ce nom. Disons, en passant, que ce comté compte cinq dynasties. Le premier comte de Montaigu est Gonzellon, mort vers 1604 au temps donc de saint Thibaut. Le dernier comte avant la Révolution fut Charles-Henri de Stolberg-Guedern (1795).

Saint Thibaut, qui entreprit de grands pèlerinages en Espagne et en Italie, où il mourut près de Venise en 1066, doit avoir habité dans ses dernières années le comté de Montaigu. Mais ce qui est certain, c'est qu'un ermitage et une chapelle furent érigés au XV^e siècle sur le Montaigu de St-Thibaut.

Voici ce que sire Jamotte, curé de Marcourt-Hodister, écrivait, en 1688, dans la première édition de son ouvrage sur « Le Montaigu de St-Thibaut, ermite, prêtre et religieux de l'Ordre des Camaldules » :

« L'an 1636, je fus promu à la cour de Marcourt par Son Excellence le Comte de Montaigu, et en ayant pris possession l'année suivante, je ne tardai pas à reconnaître le vif empressement des habitants pour l'érection d'une chapelle en l'honneur de Saint Thibaut ; mes paroissiens, ceux de Dochamps et de Hotton venaient me renouveler leurs offes, ce qui me détermina à faire tous mes efforts pour leur donner satisfaction ; mais les

ressources suffisantes pour payer les ouvriers me faisaient défaut, je me trouvai dans l'impossibilité à mettre immédiatement la main à l'œuvre, car à mon arrivée dans la paroisse je ne trouvais que quatre florins, fruit des offrandes recueillies depuis longtemps, mais dont la meilleure partie avait été dépensée lors de la contagion qui ravagea ce pays en 1636. Enfin, étant parvenu à réunir la somme de quinze écus, je demandai et obtins de feu Son Excellence Mgr le Grand Vicaire de Liège la permission d'ériger cette chapelle, si longtemps désirée, dans une ancienne partie de l'ancien château de Montaigu. La même année, j'en fis jeter les fondements avant le 1^{er} juillet, fête de Saint-Thibaut, en l'honneur de quoi il me fut accordé de chanter une messe solennelle sur un autel portatif recouvert de feuillages. J'en fis avertir, par avance, par affiches, toutes les paroisses voisines dans un cercle de trois à quatre lieues ; aussi le jour désigné, on vit arriver une telle affluence de peuple que le produit des collectes qui se firent à cette occasion et qui se continuèrent encore plus tard, me fournirent les moyens d'achever la chapelle en très peu de temps. Elle a trente-deux pieds de longueur, vingt-deux de largeur et les murailles en ont vingt de hauteur. Je dois ajouter que les paysans m'aidèrent de tous leurs moyens dans la construction de cette chapelle, surtout dans le transport des matériaux et dans le service des ouvriers. L'édifice terminé, la dévotion envers Saint Thibaut ne fit que s'accroître tous les jours, aussi bien que le nombre de guérisons miraculeuses obtenues par son intercession. »

Le sanctuaire et le calvaire de Saint-Thibaut à Marcourt, dont on a fêté le tricentenaire le 1^{er} juillet 1936, n'a cessé d'attirer la foule des pèlerins. Les pèlerinages à la chapelle et à l'ermitage de Montaigu ont lieu, chaque année, le 3 mai et le 1^{er} juillet.

J'ai gardé le souvenir de ce pèlerinage que je fis à l'âge de dix ans, après avoir franchi à pied, aller et retour, les vingt-cinq à trente kilomètres qui, par le moulin de Lafosse, séparent Grandmenil de Montaigu. Et j'en rapportai les émotions toutes pareilles à celles que notre excellent écrivain Arsène Soreil relate dans son beau livre « Dure Ardenne ». Écoutez-en ces passages pleins de saveur :

« Nous allions à Saint-Thibaut précisément. Depuis les sources des deux Ourthe jusqu'au pays heureux d'après d'zos, depuis les Tailles Petites et Grandes, jusqu'à Marche-en-Famenne, le mont sacré de Saint-Thibaut est fameux et révééré. Un ermitage garde encore le haut-lieu d'où le Saint exerce sa paternelle hégémonie jusqu'aux frontières mal définies d'une antique obédience. Les enfants reçoivent, à la veillée, la tradition orale de sa légende. On se passe aussi des dictons d'une irrévérence inoffensive : « Saint Thibôt – qui beût bin è qui n'magne nin mâ ». Ce que les gens de La Roche prononcent comme c'est leur droit : « Saint Thibôt... mougne nin mô. » Mais Saint Thibaut ou Thibât, ou Thibôt, ne se formalise pas pour si peu. Il est pitoyable aux petites gens, dont il fut, et à l'occasion, aux bestiaux qu'il dût connaître de près en son vivant...

» J'avais à peine des données plus ou moins précises pour imaginer Saint Thibaut. Sur un buste large et des jambes tassées, je me figurais une bonne tête, un peu butée de valet de ferme ou de tâcheron. Pour moi, malgré son auréole et sa chapelle, Saint Thibaut était toujours le manœuvre qui servit les maçons lorsque fut construite la vieille église de Dochamps. L'image du Saint sur son autel, hébété, courtaud, figé dans sa coule, me mit mal à l'aise. Ma mère, berçant à bout de bras le petit frère, pria longtemps, trop longtemps pour mes genoux. Serrant les fesses pour aider à ma gêne, je priais aussi dans une sorte de stupeur. Ma mère avait allumé un cierge dont la flamme grésillait. Par la porte ouverte, nous arrivait la respiration des grands arbres, où flottaient de lugubres coassements. Mon âme craintive accueillit dans une sorte de transe cette voix farouche et nombreuse de vieille forêt sans âge. Au sortir de la chapelle, on monte au Calvaire, puis on redescend au Sépulcre. J'éprouvai là une nouvelle épouvante, lorsque mes yeux s'étant faits peu à peu à l'obscurité, je distinguai, proche de moi, le gisant rigide. Un voile de dentelles qui le recouvrait entièrement, accentuait encore l'impression macabre. – « *Allez bâher l'bon Djiu* », me dit ma mère à voix basse. Elle découvrit pour moi le masque blême aux narines écrasées, aux vastes orbites. Me raidissant un peu, je posai mes lèvres sur le front livide du Bon Dieu.

Après cet effort, je désirais de toute mon âme oppressée, fuir l'auguste coupeau de cette foutelaie complice, dont les quelques hectares nous séparaient du monde vivant mieux que des grandes distances. Je souhaitai retrouver la route blanche, la poussière sur mes bottes, et, scandant nos bavardages, le cri régulier de la route. »

Plus tard, à l'âge d'homme, Arsène Soreil a refait ce pèlerinage. Voici il le raconte dans son livre « Contes de vacances » :

« À la brume, deux cortèges se sont formés, l'un montant de la vallée de l'Ourthe, l'autre venant de Hodister. Cierges en mains, les fidèles chantent. Comme nous sommes en retard, mon compagnon et moi, nous rejoignons à la hâte, par le plus court, ce feu lent qui serpente entre les fûts. Nous broussaillons avec ardeur, nous dérangeons les fusées verdâtres de lucioles. De l'étroit chemin montant, nous viennent des bribes de plus en plus distinctes de *Lauda Jerusalem*. Des projecteurs manœuvrés au ras du sol fouillent vertigineusement les fantastiques ramures, creusent des abîmes aériens, et l'effet est grandiose. — Mais que dire quand nous serons là-haut enfin, le dos à la chapelle, face à la butte du Calvaire. Les deux flots des pèlerins achèvent de se disposer autour du foyer, surnaturel vraiment, que fait sur le revers laiteux du toit ombellé protégeant le grand Christ, la chape rigide du célébrant. Rose ardente et rutilante, amplification fascinante de l'ostensoir invisible, par-dessus la marée obscure, d'où monte l'*Adorate*. Par une inspiration heureuse jaillie eût-on dit, de cette foule terrienne, de cette odeur des bois, de cette alliance renouée entre l'homme et Dieu, une voix puissante entonna, pour finir, le Credo du paysan, cet hymne moderne devenu antique, devenu sacré, comme les belles proses latines qui sentent bon l'encens. Ce soir-là, vraiment le ciel et la terre s'embrassèrent, sous les auspices du vieil apôtre de l'Ardenne, de celui que, familièrement, jalousement, les gens de là-bas « réclament » encore dans leurs misères et remercient aux jours de prospérité : *noss vî sint Thibât*. »

Pendant de nombreuses années, saint Thibaut eut comme ermite le frère Meunier. Celui-ci mangeait quand il avait du pain et s'abreuvait aux sources qui sont nombreuses dans la forêt et dont la plus connue est celle qu'ombrage un frêne plusieurs fois

séculaire, autour de laquelle des mains pieuses plantent, après avoir bu l'eau sacrée, des croix faites de brindilles arrachées au taillis.

De l'Ermitage, le panorama est superbe. Au loin, Marcourt et Marcouray. Le premier village est célèbre par la Terwagne de Méricourt que la Révolution plaça sur les autels pour y personnifier la déesse Raison. De grandes fermes carrées, à la mode espagnole, écrasent l'horizon vers le village de Cielle. C'est un coup d'œil splendide.

Si un jour vous allez à Saint-Thibaut, ne manquez pas, après avoir dévalé la montagne d'aller vous désaltérer à l'hôtel de l'Ermitage sis à son pied.

En Ardenne,
jadis
on y racontait...

XXIII

Gravure d'A. de Neuville dans L'illustration européenne. L'attaque de la diligence, 1872.



En Haute-Ardenne, le village de Regné est une dépendance de la commune de Bihain. Ma mère y avait une cousine à laquelle nous allâmes dire bonjour, alors que j'étais un garçonnet, en rentrant à Grandmenil d'une visite de famille à Houffalize.

Tout naturellement, nous fîmes une visite à l'église de l'endroit dont le patron était saint Benoît. En ce temps-là, le saint protecteur des autels et des foyers recevait de nombreuses confidences et ses protégés le consultaient dans les cas les plus inattendus. C'est ainsi que dans des temps très éloignés, vivaient à Regné de bonnes gens, le mari et la femme, qui n'étant pas riches, buvaient moins de café que d'eau claire et se nourrissaient souvent de *matoufè*, sorte de bouillie épaisse faite de farine, de lait et d'œufs. Cela ne les empêchait pas d'être gourmands et de se quereller fréquemment du « gratin », c'est-à-dire sur la question de savoir qui raclerait le pot communément appelé « tchôdron ». La femme parla un jour de s'en rapporter à saint Benoît. « Va-t-en le trouver tout de suite ! » cria l'homme impatienté. La femme ne se le fit pas répéter. Le temps de mettre un tablier propre, un bonnet blanc et la voilà courant à l'église.

« Grand saint Benoît, dit-elle, je viens vous prier pour savoir lequel, de mon mari ou de moi, doit racler le pot. » — « C'est l'homme », répondit une voix finette. La femme croyant entendre un enfant, sans doute le petit Jésus, répliqua vivement : « Tinhof, pitit sot, lèyî djâzer lès grands ! ». Et elle renouvela la question : « C'est l'homme », répondit la même voix. Alors la femme se fâcha : « Eh bien, puisque c'est l'homme, je ferai le *matoufè* si clairot qu'il n'y aura rien à racler. » Et elle s'en alla furieuse, pendant que son mari, pris d'un fou rire, était sur le point de pouffer dans la cachette où il s'était blotti. Cette histoire, paraît-il, est véridique et il n'y a pas lieu de s'en scandaliser, d'y voir un manque de respect de la part de ses ancêtres.

Très naïvement, ils n'y voyaient pas de malice et, comme des grands enfants, ils trouvaient naturel d'aller demander conseil à leur saint patron.

Le vieux curé de la paroisse, un saint homme, rit de cette farce avec l'espoir pourtant qu'elle serait la dernière du genre !

* * *

Fouches est un accueillant village qui est une section de la commune de Hachy. J'y fus cantonné, en 1911, alors que mon régiment, le 6^e de Ligne d'Anvers, effectuait une période de tir au camp de Lagland. J'ai gardé un excellent souvenir de ce coquet village et particulièrement d'une grosse ferme, la ferme Goffinet, dont un très beau bétail faisait la renommée. On y cultive des champs plus fertiles que dans d'autres régions ; en été on y voit de grosses charrettes chargées de gerbes détachant sur l'horizon leur paille dorée et, dès l'automne, les fanes de pommes de terre étirent vers le ciel leur mince fumée bleue. Du moins en était-il ainsi il y a plus d'un demi-siècle.

Puis il y avait « l'Étang de Fouches » où les célibataires allaient crier « Pivitch ! ». Au milieu de l'étang, il y avait deux saules sur lesquels des oiseaux, des vanneaux sans doute, venaient crier « Pivitch, Pivitch ! ». Pour expliquer l'isolement des célibataires, on les a comparés à ces oiseaux et un ancien proverbe dont on ignore l'origine a dit de ceux qui ne se sont pas mariés dans leur jeunesse : « Il sont bons à aller crier « Pivitch » sur l'étang de Fouches ! ».

On aurait même fait une chanson à ce sujet. Qui sait, il existe peut-être l'un ou l'autre vieux Fouchois qui la connaît et la fredonne encore !

* * *

Il y a un proverbe mondial qui dit : « Elle est amoureuse d'un chien coiffé. ». Se dit d'une femme pour qui tout homme est suffisamment beau et qui s'éprend du premier venu. Cette expression, que l'on retrouve à peu près dans tous les pays, le conteur auvergnat Henri Pourrat en parle d'une façon amusante dans un de ses livres : « À son âge, elle n'avait pu jeter le grappin sur un mari, mais, quand une fille entend se marier, rien ne saurait la tenir, elle prendrait plutôt « un chien coiffé »

que de rester demoiselle. ».

Dans nos Ardennes, on chantait jadis la complainte des filles en quête d'un fiancé : « Oh ! sint Djôzèf ! / On ptit ou on vî. / Mins avou on tchapê. » (Oh ! saint Joseph ! / Un petit ou un vieux. / Mais avec un chapeau.). Condition qui n'est plus indispensable de nos jours, où filles et garçons s'en vont cheveux au vent ; mais on sait que les locutions survivent souvent aux mœurs, habitudes et coutumes. D'ailleurs, celle qui nous occupe a elle-même des variantes, puisque dans certaines régions on parle de « chien peigné » ou de « chèvre coiffée ». Et puisque nous parlons de chiens, il faut que je vous parle d'une nouvelle mode à ce sujet. Il y a quelques années a eu lieu à Bruxelles, au bois de la Cambre, un « cocktail de chiens », entendez un cocktail où de très jolies personnes présentaient leurs chiens de luxe : la coiffure de chacune de ces élégantes avait été conçue pour s'harmoniser avec le poil ou la coiffure de chaque bête. Spectacle bizarre qui portait à se demander qui était le plus élégant de la dame ou du chien !

* * *

Le village de Longlier, à 2,5 km de Neufchâteau, est bâti le long du ruisseau la Vierre, affluent de la Semois. C'est un des plus anciens villages du canton car il eut, au temps passé, une villa royale appelée Langlare où Pépin le Bref passa les fêtes de Pâques et de Noël de l'an 763.

Il était, en ce temps-là, plus important qu'aujourd'hui du fait qu'il possédait un prieuré dépendant de l'abbaye de Florennes. Les religieux y eurent même une cour féodale. Ce couvent était la richesse du pays ; on sait que le voisinage des grands monastères en ces temps de vie pénible et difficile, était d'un grand secours pour les habitants des villages. Ils y trouvaient non seulement du travail, ce qui était rare à cette époque mais, souvent, leurs enfants y étaient instruits. Cependant, s'il faut en croire une légende, un jour vint où les religieux d'Orval et de Longlier furent chassés de leurs domaines ; au cours de leur triste aventure, on les vit, fuyant en toute hâte vers Saint-Hubert, chargés de lourds paquets, contenant les objets précieux du monastère. Vers le soir, dans un bois qui se trouve entre Tronquoy et Sainte-Marie, ils se mirent à l'ouvrage pour cacher leur trésor ;

faisant de profondes tranchées, au pied des arbres, ils y rangèrent en bon ordre, tous les objets d'or et d'argent qu'ils possédaient. On semblait avoir oublié cette histoire quand, vers 1860, un homme, ayant entendu parler des richesses cachées dans le bois, fit venir de Namur un sourcier dont la renommée était grande. Tout le village était en émoi, espérant que le « tourneur de baguettes » trouverait des splendeurs d'or et de pierres précieuses.

Il se mit au travail et, après quelques recherches, découvrit l'endroit où le trésor était enfoui : la baguette tournant avec entrain, ne laissait aucun doute à ce sujet, mais, ayant pioché jusqu'à 2 mètres de profondeur, on s'aperçut qu'elle restait immobile... le trésor était plus loin ! On fit de nouvelles recherches et, par trois fois, le trésor fut retrouvé pour changer de place dès qu'on en approchait. On finit par admettre qu'il était bien caché dans le bois, mais sous la surveillance du démon, voleur des trésors du monastère.

Du temps de nos grand-pères, des gens à l'imagination trop fertile prétendaient avoir entendu, sous les sombres futaies, les ricanements du diable se moquant des humains, incapables de trouver le trésor.

Au temps de mon enfance, on racontait aussi dans mon village natal que Magonette et Géna, les bandits qui mirent en émoi toute la Haute-Ardenne vers l'année 1819, avaient également caché leur trésor à la Cedrogne, dans le Bois Saint-Jean ou bien dans le Bois du Pays. Mais jamais on ne sut si quelqu'un l'avait trouvé. Il n'empêche que lorsqu'un bûcheron, devenu marchand de bois, réussissait, on disait : « Qui sait, il a peut-être trouvé les Louis d'or de Magonette et Géna ! ».

Dans son livre sur les brigands ardennais (1), l'avocat W. Vandevor parle à son tour d'un trésor enfoui dans « le Veau d'or » qui est une vallée près d'Oneux, non loin d'Aywaille.

(1) Aux Éditions J. Petitpas à Bomal s/O.

XXIV

Les vieilles dances



Lithographie d'après un dessin du Général De Howen : Kermesse dans les Ardennes, vers 1818.

On n'a jamais tant dansé en Wallonie qu'aujourd'hui. Pour s'en convaincre, il suffit de lire, chaque semaine, les annonces des journaux publicitaires. On danse partout et le plus petit village ardennais a sa salle ou son café de la jeunesse où, périodiquement, des bals sont organisés. Mais que danse-t-on ? Je ne suis plus à l'âge où l'on pratique ce sport mais la télévision en donne pour ainsi dire chaque jour des images.

Bien sûr, de tout temps on a dansé. Dès notre première année d'école primaire, c'est-à-dire dès 1894, nous savions que l'on dansait, en toutes saisons, sur le pont d'Avignon. Nous l'avons chanté, maintes fois, à la récréation, avec des gestes à l'appui. Cependant au village natal on dansait rarement : à la kermesse locale, lors d'un mariage ou d'une fête de famille. Nos parents, pris par les exigences de la vie, n'avaient pas le temps ni les moyens d'aller danser. Mais de nos jours, on peut dire que, chaque samedi, dans nos villages les plus reculés, la salle de danse est ouverte. Mais, je le répète, qu'y danse-t-on ?

Dans tous les cas, les vieilles danses populaires d'autrefois sont mortes. Le jeune d'aujourd'hui en ignore l'existence et jusqu'à leurs noms. À part les cramignons liégeois dont le poète Defrècheux fut un des animateurs. Finies les jolies et gracieuses danses du temps passé. Les danses modernes ne sont que des contorsions qui rappellent celle de Saint Guy et autres infirmités chroniques dont l'humanité est, de nos jours, abondamment marquée. Il y a quelques années, « le paroxysme de la danse ultra-moderne, de la danse des pieds, ce fut, a écrit Charles Didier (1), la shimmy qui nous vint d'Amérique, comme les fox-trotts, les one et two steps comme aussi les indécents tangos ramassés dans les bouges à matelots de la République Argentine.

» Mais la shimmy a fait déborder le vase, ce qui n'a rien d'étonnant puisque c'est la danse « de la chemise mouillée »

dont on sait l'origine : autrefois dans la Louisiane française, les nègres fêtaient joyeusement le carnaval ; une de leurs réjouissances consistait à jeter subrepticement à l'eau quelques-uns de leurs compagnons, puis on les obligeait à danser, revêtus de leur seule chemise : ces danseurs étaient surtout préoccupés de se secouer comme des barbetaux ! De là cette danse saccadée, tremblotante, qui extasia les snobs des deux mondes, et même du demi-monde. »

Non contents de se secouer comme des poissons sortis de l'eau, les danseurs d'aujourd'hui imitent les danseurs nègres dont on se moquait autrefois. On peut dire que la vulgarité a fait son entrée dans la plupart des salles de danse et que l'art de la danse s'est largement dégradé. De plus, les danses s'exécutent de nos jours aux sons d'orchestres endiablés qui n'ont rien de la musique éducative. Qui se souvient encore de cette phrase de Platon : « La musique est la partie principale de l'éducation, parce que le nombre et l'harmonie, s'insinuant de bonne heure dans l'âme, s'en emparent et y font entrer avec eux la grâce et la beauté. » À notre époque, où la violence est reine, le but de beaucoup d'orchestres est de faire du bruit.

Quand reviendra-t-on à nos chansons et à nos danses folkloriques qui formaient une des bases prépondérantes de l'éducation et de la saine distraction ? Sans doute jamais ; autres temps, autres mœurs. Car comme l'a déclaré déjà, il y a pas mal d'années, notre grand poète Émile Verhaeren : « La chanson populaire se fait rare ; le café-concert l'alimente, mais l'abâtardit. » Mais les danses !

« Qui, comme l'a encore écrit Chartes Didier, nous « restituera », pour employer un terme d'architecte, les danses comme la maclote (la Salamandre), cet ondulant quadrille qu'il nous souvient d'avoir vu exécuter, il y a un bon demi-siècle, à la fête de Vielsalm, avec une grâce exquise, par de tout vieux paysans portant encore la culotte du XVII^e siècle, des souliers à boucles d'argent et des « buses » évasées comme des tromblons, à poils bruns longs d'un doigt ? Et le passe-pied, l'amoureuse, la novellité, la ronde-danse du Condroz, la danse-corante et le bran de Hesbaye (le bran de Bassenge qui proviendrait, paraît-il, d'un ballet italien du XVII^e siècle). Et les assauts du Borinage, et la

danse des olivettes, et le jardin d'amour (qui survivrait à Malmédy) et le ramon (le balai) en Ardenne et la corante à Verriers, et le branle des sabots et la danse des sept sauts qui se pratique encore dans certaines régions flamandes et à Couvin ? Qui pourra retrouver l'air et les figures de la danse de sept Macchabées, ces sept frères qui furent martyrisés avec leur mère, sous Antiochos Epiphane, 168 ans avant Jésus-Christ, danse qui ne se pratiquait qu'à Namur seulement ? « Sept jeunes hommes alertes et bien découplés forment entre eux une danse au son d'un tambour. Ils sont revêtus d'une chemise blanche, liée aux bras avec des rubans rouges ; leurs culottes, bas, souliers et bonnets sont aussi blancs et garnis de rubans semblables. Ils portent à la main droite, une épée émoussée et tiennent chacun la pointe de celle de leur compagnon, sans jamais l'abandonner ; ils font mille mouvements et figures différentes par l'entrelacement de toutes ces épées, montrant ainsi en même temps que leur vigueur, leur souplesse et leur agilité. » Cette description d'un vieil historien rappelle évidemment la danse pyrrhichienne du moyen âge qui ne serait, d'ailleurs que l'ancienne Pyrrhides des Grecs conservée en Albanie ! Autant de problèmes ! Et reste-t-il chez nous des traces de ces danses des Morrisques (Mauresques) si en honneur autrefois et qui sont devenues les Morris dances, ressuscitées par Cécil Sharp et ses adeptes ? Reste-t-il, en dehors de nos cramignons d'autres Carolos, ces rondes avec chant où chacun devait dire son couplet et dont tous reprenaient le refrain ? Et le pas du Brabant, dont il est question dans le Code des Cours d'amour et dans lequel on faisait aux dames le petit genoit, c'est-à-dire qu'on pliait le genou devant elles ? Et la danse au chapel (au petit chapeau) à la fin de laquelle chaque danseur devait embrasser sa dame, n'y a-t-il plus rien dans notre pays qui rappelle cette danse dont il fallait (comme dit un vieil auteur) « concilier les gaillardes exigences avec les délicates lois de la pudeur publique » ?

Qui ressuscitera d'autres anciennes danses que nos grand-pères dansaient en sarrau et nos grand-mères en barada (bavolet) ? La « quadrille », danse de quatre couples, gaie, figurée, agréable, où les départs, les rencontres, les mouvements et la cadence faisaient un très bel effet et divertissaient fort les

spectateurs. Les « lanciers », autre quadrille d'origine anglaise gracieuse aux multiples figures et saluts, si en honneur au temps de ma prime jeunesse. Et, plus près de nous, la « valse » éblouissante et étourdissante, exécutée au rythme du « Beau Danube bleu » de Johann Strauss. Et encore la « polka », danse à deux temps importée de Pologne et de Bohême que tout le monde savait danser.

Disparues ces danses charmantes où s'exprimait la sensibilité de nos ancêtres. Quel dommage qu'on ne puisse espérer en Wallonie, où la danse connaît une vogue effrénée, voir se constituer des cercles d'amateurs de chants et de danses populaires, mais populaires dans le bon, dans le meilleur sens. Ne serait-ce point là un moyen de donner aux futures générations plus de joie, plus de santé et de développer en même temps chez elles cette qualité si précieuse et si rare, mais que pourtant on peut acquérir : la grâce dont le bon La Fontaine disait qu'elle est plus belle encore que la beauté !

Hélas ! trois fois hélas ! la grâce, cet attrait particulier des danseurs d'autrefois s'en est allée pour faire place à des mouvements épileptiques, à des attitudes forcées et désordonnées dont toute esthétique est bannie et qui, des générations qui ont précédé celle d'aujourd'hui, ne le regrette pas ?

(1) « Le Touring Club de Belgique » du 1-11-1925.

XXV

Le tirage au sort



Photo Alfred Fourneau, vers 1900.

Jusqu'en 1913, année où fut votée la loi sur le service militaire obligatoire, le recrutement des soldats se faisait, chez nous, par tirage au sort. D'habitude, au mois de février, une affiche signée du bourgmestre et des échevins faisait savoir aux futurs miliciens la date du tirage au sort. Le jour fixé, on groupait les intéressés de toutes les communes faisant partie du canton de milice. C'est au chef-lieu de canton qu'avaient lieu les opérations de ce mode de recrutement des jeunes troupiers. Celles-ci étaient présidées par le commissaire d'arrondissement.

Dans son livre « En pays wallon », le conteur James Vandru-nen raconte avec humour cette désignation par le sort des futurs fantassins, cavaliers et artilleurs. Nous citerons quelques passages de ce récit qui rappelle ce qui se passait autrefois, une fois l'an, dans nos villages ardennais.

« En bandes chantantes et endimanchées, le secrétaire communal en tête, les jeunes gens, la poche bien garnie et le cœur gonflé d'espoir, vont tirer au sort. Ils défilent, gais et fiers, entre les superstitieuses recommandations des mères et les souhaits que leur sourient les filles, ils sont suivis de gamins envieux qui comptent sur leurs doigts les années à attendre. Ils s'en vont. Le bruit s'est éteint. Le village attend. Des vieilles prient contre les piliers de l'église et expédient des vœux au ciel.

» L'impatiente curiosité, l'anxiété affectueuse font le silence dans la rue. On attend. On écoute ! Les portes sont ouvertes : le temps paraît long et le dîner arrive avant l'appétit. Des gamins partent sur la route pour voir... Le bruit d'une grosse charrette excite une fausse alerte... Les oreilles se tendent... Un léger tremblement vibre dans le lointain... C'est un roulement... Le tambour : ce sont eux ! Et les seuils se garnissent, les têtes s'encadrent dans les fenêtres ; on appelle tout le monde... Écoutez, ils approchent ; les voici, on les voit...

» Le numéro épinglé à la casquette, la tête couronnée de roses

en carton ou de bouffettes découpées de longs rubans en papier rouge, jaune ou bleu, attachés à de grosses cocardes vives, ils parurent fiers de leur équipage enguirlandé, se tenant bras dessus, bras dessous, sautant et dansant. Ils traversent le village et jettent en passant les nouvelles assaisonnées d'une raillerie ou d'un baiser... »

Qui a le bidet ? Le « bidet » c'est le nombre le plus bas. On finit par connaître les numéros de tous. De vieux parents perdent un fils ; des gaillards un peu faibles de tête reviendront mauvais sujets ; un autre indispensable aux champs et à la ferme doit partir et les frappés s'indignent de voir ravir ainsi de belles et solides années.

Des larmes coulent, tandis que les autres continuent opiniâtres leur fête furieuse et enragée. C'est une débauche endiablée ; une goguette dans toutes les règles ; cela s'impose. Les conscrits voyagent toute la soirée... et le refrain du jour qu'ils hurlent avec des déhanchements de voix c'est :

Soudart, tra, la, la,

Soudart, tra, la, la,

Ce n'est pas la moustache qui fait le beau soldat.

Sur un ton monotone, éreinté, hoquetant, ils glapissent ce couplet, le vocifèrent et s'en donnent à cœur joie.

Ceux qui en 1948 ont assisté à la fête folklorique du tirage au sort organisée par le village de Pondrôme, ont pu se rendre compte que c'est bien ainsi que les choses se passaient.

Dans la bonne ville d'Ath, cité du légendaire géant Goliath, le refrain du *Chant des Conscrits* était le suivant :

Des boulettes, des boulettes di kvaux,

C'est mieu ça ki nos faut,

C'est on bia numèro,

Des boulettes, des boulettes di kvaux.

Cette ritournelle qui, les soirs de carnivals, courait aussi les rues de la villette hennuyère, faisait ainsi allusion à la viande de cheval qui, en ce temps-là, figurait au menu du soldat, à moins que ce ne soit à la corvée de « crottins » que devait effectuer le soldat des troupes montées quand il ne donnait pas entière satisfaction.

Sans remonter en-deçà de 1900, le temps de service était à cette date de trois ans à l'infanterie et de quatre à la cavalerie, à l'artillerie et au génie. Le volontaire de 16 ans s'engageait pour huit ans et celui de 18 ans pour cinq. Le milicien pouvait, pour 1.600 francs, se faire remplacer par un volontaire avec prime (V.A.P.). L'État assurait le remplacement mais ne garantissait pas la fidélité du remplaçant à son engagement. Il existait une école des Pupilles à Alost où pouvaient entrer les fils de fonctionnaires à l'âge de 12 ans et une école des Cadets à Namur pour les fils d'officiers.

Vu la durée du séjour sous les armes, on comprend aisément que le conscrit ait essayé par tous les moyens de tirer un bon numéro de l'urne au tirage au sort. Aussi existait-il à cette fin de nombreuses pratiques qui variaient d'une région à l'autre du pays.

Dans « L'Ardenne superstitieuse », Louis Banneux écrit : « À l'époque où le recrutement de l'armée se faisait par l'inique et arbitraire conscription, le jour du tirage au sort, vers dix heures et demie du matin, les mères et les grand-mères allumaient, d'ordinaire devant la statue de la Vierge, un cierge bénit. Si celui-ci, les portes closes cependant, s'éteignait ou si la flamme, malgré les ave pressants, tremblotait, vacillait, les anxieuses d'en conclure que leur fils ou petit-fils avait pris un mauvais numéro, et elles éclataient en pleurs et en lamentations. Le cierge éclairait-il avec une belle flamme, c'était l'allégresse dans la famille : le jeune homme était sauvé. Hélas ! il fallait parfois en rabattre de cette joie non fondée ! »

Dans notre Luxembourg, on pèlerinait aux sanctuaires suivants : Saint-Antoine, Harre ; Sainlez où il existait trois statuettes : « les trois Maries » ; Habay (Notre-Dame des Grâces) ; Taverneux (Notre-Dame de Forêt) ; Florenville (Sainte Anne) ; Bras-Saint-Hubert (Notre-Dame de l'Hommal) ; Xhout si plout (Notre-Dame des Sept Douleurs) ; Marche (Sanctuaire du Vieux monument) ; La Roche (Notre-Dame de Luxembourg) ; Bérismenil (à la croix des marchands) ; Petit-Thier (à la chapelle Saint-Martin) ; Hodister (Saint-Thibaut).

À Saint-Thibaut, pendant les neuf jours qui précédaient le tirage au sort, neuf personnes s'y rendaient, nu-pieds, en réci-

tant journallement neuf chapelets. Des personnes pauvres avaient la spécialité d'entreprendre des neuvaines et des pèlerinages pour le compte d'autrui. Elles opéraient parfois simultanément pour plusieurs conscrits.

Les prières et les pratiques variaient de village à village. En voici quelques-unes qui ne manquent ni d'originalité ni de saveur.

À Fisenne, on récitait, les matin, midi et soir de chacun des trois jours qui précédaient le tirage : « Ô mon Père, soyez-moi favorable dans l'entreprise que je vais faire aujourd'hui et que le billet me soit aussi favorable que l'Enfant Jésus. »

À Flamierge, la prière ci-après devait être dite pendant 9 jours : « Seigneur, Dieu des armées, le numéro (le citer) est celui que je demande et qu'il soit aussi sûr que Notre-Seigneur est apparu à Moïse sur la montagne et que la loi a été faite par lui et pour tout le peuple. »

À Dochamps, à l'insu du curé, sur la pierre d'autel où la messe était célébrée, le jour du tirage au sort, on déposait une enveloppe cachetée renfermant le numéro désiré.

À Daverdisse : « À partir de la première communion de son gars, la maman enfournait un petit pain d'un demi-kilo (une michette) offert au premier pauvre de passage après la cuisson hebdomadaire ou tous les premiers vendredis, donnait une aumône supplémentaire. »

À Samrée : Neuf jours avant le tirage, un membre de la famille se rendait journallement dans trois chapelles distantes du village de deux à trois kilomètres.

À Les Tailles : On allumait autant de bougies qu'il y avait de conscrits, soit une destinée à chacun. Si la flamme d'une bougie faiblissait, le conscrit désigné par cette bougie devait prendre un mauvais numéro.

À Grandmenil : Déposer au pied de la Mater dolorosa un papier portant le numéro désiré ou porter sur soi quelques parcelles de clou du cierge pascal.

À Odeigne : La veille du tirage au sort, boire d'un trait un demi-litre de vinaigre et, au cours de la soirée, conduire à un

endroit indéterminé, seize brouettées de pierre. Ou bien, s'introduire, sous les ongles de la main droite, du cierge pascal.

À Harre : Porter sur soi : un morceau de corde de pendu.

Région de Grand-Halleux : Placer des prières dans ses souliers.

À La Roche : Porter sur soi une « cens » trouée et tirer le numéro de la main gauche.

À Barvaux, Paliseul et Houffalize : Porter sur la poitrine un trèfle à quatre feuilles préalablement introduit dans le missel avant la célébration de la messe.

À Paliseul : Le jour du tirage, partir de chez soi du pied droit et voyager seul.

À Libramont : Introduire dans l'urne un morceau de cierge bénit à la Chandeleur.

À Nassogne et Paliseul : Introduire dans l'urne une pincée de cendres bénites.

À Florenville : En plongeant la main dans l'urne, réciter cette prière : « Seigneur, tout-puissant, qui avez tiré Daniel de la fosse aux lions, faites-moi la grâce de poser la main sur un numéro blanc. »

À Marche, Bastogne et Tellin : À l'insu du conscrit, coudre dans la manche de sa veste une pièce française de cinq francs, ayant en effigie trois têtes de femme ; à Lierneux : un bonnet de baptême non lessivé.

Outre ces pratiques, on recourait en cachette à des sorciers et sorcières renommées.

Il était de croyance commune que le jour du tirage au sort, le conscrit ne devait pas se mirer ; que la première personne que le conscrit voyait le matin devait être un homme et non une femme ; qu'une allumette, dressée sur le couvercle du poêle allumé, se consumant sans se briser, annonçait un bon numéro...

XXVI

Les plantes qui guérissent



Tohogne, vers 1935 - Marceline Thiry cueille les fleurs des branchettes de tilleul.

Au temps passé, il existait dans beaucoup de nos villages ardennais des « guérisseurs » qui possédaient des recettes, des « remèdes de bonnes femmes », avec lesquelles ils prétendaient soigner les foulures et les entorses et avoir raison de nombreuses maladies. Celles-ci étaient d'habitude accompagnées de prières ou de paroles magiques qui rehaussaient leur prestige.

Avec certaines plantes et l'aide de quelques vieux « grimoires », ils essayaient de guérir les malades et parfois ils y arrivaient. Ils avaient les formules de multiples remèdes et chaque formule était accompagnée des paroles qui devaient aider à la guérison. Formule pour le « mal des moutons », pour la « morve des chevaux », pour le « mal des poules » car ces guérisseurs soignaient non seulement les gens mais aussi les animaux.

Pour les simples malaises, les migraines, les rhumes, c'était le succès assuré, grâce à une tisane de miel additionnée d'une herbe dont ils gardaient le secret. Mais pour des maladies plus graves, je doute fort qu'ils aient souvent guéri leurs clients.

Un vieux préjugé accusait la foudre de semer une herbe de mauvaise nature. Le promeneur qui marchait sur elle était sûr de perdre son chemin. Par extension, lorsqu'on voyait quelqu'un d'humeur désagréable, on demandait : « Sur quelle herbe a-t-il marché ?... ».

C'est aussi des herbes de la Saint-Jean que s'entretenaient nos ancêtres et à plus forte raison les « guérisseurs ». Disons tout de suite qu'on qualifiait ainsi le lis blanc, le pourprier sauvage, le fenouil, la racine de fougère et le millepertuis vulgairement appelé *fugademonum* parce que l'on croyait qu'il mettait les démons en fuite.

Il fallait les cueillir dans la nuit qui précède la Saint-Jean ou le matin même avant le lever du soleil. On leur attribuait des

vertus merveilleuses pour ramener les malades à la santé, pour préserver le bétail des épidémies. « Si l'on faisait trois fois le tour du feu de Saint-Jean avec certaines de ces herbes à la ceinture, on se garantissait, pour toute l'année, du mal de tête. » Telle autre plante empêchait les sorciers de vous nuire, ou vous préservait du tonnerre, de l'incendie et autres maléfices.

Or, à l'époque où la croyance aux bienfaits de ces herbes était générale, on a dit très naturellement de quelqu'un qui avait eu recours à toutes sortes de moyens pour atteindre le but d'une entreprise qu'« il avait employé toutes les herbes de la Saint-Jean » et cette phrase a passé ensuite à l'état de proverbe.

Parmi des centaines d'autres, voici quelques-unes des recettes, faites de plantes, recueillies par Louis Banneux et figurant dans son livre « L'Ardenne superstitieuse ». Il n'en assure évidemment pas l'efficacité. Certaines sont du reste d'une extravagante ou naïve originalité dont les guérisseurs d'aujourd'hui doivent bien rire. Celles que j'ai choisies étaient pratiquées dans les villages du Luxembourg que je cite.

Pour guérir de l'**asthme** : Boire une infusion de baies de houx ou de genévrier macérées dans du genièvre (Fraiture et La Roche) ; de carottes sauvages (Dochamps) ; de jeunes pousses de genêt (Goronne) ; de graines de plantain (Izier) ; de serpolet (Harre).

Les **brûlures**. Les couvrir de confiture (Lierneux) ; de feuilles de la germandrée scorodone appelée en wallon « L'hîèbe de sârteû » ; de feuilles de Saint-Quirin préalablement trempées dans de l'eau bénite à l'intention de ce saint (Izier) ; de fleurs de millepertuis macérées dans l'huile d'olive (Noville).

Les **coliques**. Boire une infusion de grains de genêt, sèches et moulus ou de « lette » coupée la veille de la Saint-Jean (Freux) ; du sirop de baies de genévrier, cueillies en septembre, obtenu en les faisant cuire plusieurs fois (Izier) ; manger un mélange de semences d'orties et de miel (Noville).

Les **convulsions**. Suspendre sur la poitrine de l'enfant un collier de racines d'angélique (Houffalize) ; placer de la rue sous l'oreiller de l'enfant (Chanly) ; appliquer sur les pieds, des cataplasmes de pommes de terre cuites en bouillies (Izier).

Les **engelures**. Les frotter avec de l'huile de noix (Paliseul) ; du millepertuis macéré dans de l'huile (Baronville) ; de feuilles de seigle cuites dans du saindoux (Houffalize, Mont, Lafosse) ; une décoction de feuilles de noyer (Hodister, Bouillon) ; appliquer sur les parties endolories, des boutons de beaumice (lotus) bien écrasés (Freux) ; un oignon cuit sous la cendre (Petites Tailles) ; prendre des bains d'eau bouillie avec des pelures de pommes de terre (Izier) ; un pied ou des racines de céleri et du sel (Beffe, Harre, Nassogne).

L'**érésipèle**. Faire macérer dans du genièvre des graines d'ancolie (Fraiture, Lafosse) et boire de cette mixture deux ou trois fois par jour ; appliquer sur le mal un cataplasme de la deuxième écorce de sureau mélangée avec de la farine blanche (Odeigne) ; des pétales de rose trempées dans de l'eau bénite (Marcourt) ; laver le mal avec une décoction de bruyère (Assenois).

La **fièvre lente** (fivlin-ne). Suspendre au cou de l'enfant un petit sac contenant des graines d'ortie, du camphre, du poivre, du sel et de l'eau bénite (Dochamps) ; appliquer sur la poitrine du malade des compresses de vin rouge avec des baies de genévrier et de la cannelle (Izier) ; appliquer sur le poulx droit du malade un oignon dont le cœur a été remplacé par deux noix, trois figes, vingt feuilles de rue et un grain de sel (Laneuville-au-Bois).

Les **foulures**. Le cordon qui, le jour des Rameaux, a servi à lier le buis est employé comme remède contre les foulures (Dochamps, Fraiture, Ottré, Harre, Odeigne, Lafosse, Les Tailles) ; frictionner le membre endolori avec de l'arnica macérée dans l'alcool (Beffe, Dochamps).

Les **furoncles**. Appliquer de l'herbe Saint-Éloi (pas d'âne) (Paliseul) ; des feuilles dites « oreilles de Saint-Cloud », tournées à l'envers (Villance) ; des feuilles de rose de marais (Grandmenil).

Le **saignement du nez**. Mettre en croix sur le nez deux herbes ou deux allumettes (Courtil).

Pour **arrêter le sang d'une coupure**. Couvrir la plaie de feuille de sceau de Salomon (Odeigne) ; de feuilles de plantain (Hodister) ; de feuilles de benoîte (Wéris) ; de Vesse de loup

(Beho) ; placer en croix sur la plaie : deux brins d'herbe ou deux branchettes ou deux brins de paille, en disant : « Herbe que Dieu a créée, fais voir la vertu ou le pouvoir qu'il t'a donné », Pater et Ave (Barvaux, Beffe, Bihain. Lafosse, Malempré) ; ou « on dit qu'il y avait trois vierges à Jérusalem : une rouge, une blanche, une noire. L'une dit : on fait couler le sang du Christ : une autre dit : peut-être ! ; la troisième : tu en as menti », Pater et Ave (Dochamps).

Le **hoquet**. Boire une mixture de genièvre avec du gland broyé (Forrières).

La **jaunisse**. Boire une décoction d'orge (Dochamps) ; de racines de pissenlit (Saint-Hubert) ; de feuilles et de racines de fraisier (Izier) ; trois cuillerées par jour d'une longue macération de feuilles de houx dans de l'eau-de-vie (Amberloup) ; manger des carottes crues (Freux, Odeigne).

Les **maux de dents**. Faire mordre par la dent malade un morceau de bois d'un arbre foudroyé (Fraiture, Grandmenil, Izier) ; porter dans sa poche, du côté opposé au mal, une pomme de terre mendiée (Harre) ; tenir sur la dent malade du vinaigre de pomme chauffé au tisonnier rougi ou distillé avec des baies de lierre grimpant (Izier) ; introduire dans l'oreille du côté du mal une gousse d'ail pelée (Freux).

Maux de gorge. S'appliquer sur la gorge des compresses à l'aigremoine (Izier) ; de feuilles de rue pilées avec du saindoux (Tellin) ; boire du lait avec « d'ol satche » (sauge) (Dochamps) ; de la tisane aux fleurs de ronce (Vaux-Chavanne, Wéris, Fraiture, Nassogne) ; aux baies de sureau (Dochamps).

Muguet. Badigeonner l'intérieur de la bouche avec de l'eau de guimauve (Harre) ; passer au cou du malade un collier composé alternativement de lard et d'angélica ; faire ensuite une neuvaine (La Roche) ; gargarisme d'eau, de citron et de racines de guimauve (Izier).

L'**orgelet**. Appliquer des compresses de racines de guimauve (Izier) ; lavage fréquent à l'eau tiède (Wéris) ; à la sève de vigne (Tellin).

Les **panaris**. Maintenir, aussi longtemps que possible, le doigt endolori dans de l'eau bouillante additionnée d'une décoction

de fèves de marais (Bovigny) ; d'oignons (Freux) ; de millepertuis pilé, mélangé avec de la graisse douce (La Roche, Libramont, Recogne),

Les ***rhumatismes***. Porter des marrons d'Inde dans la poche du pantalon opposée à la jambe atteinte (Lacuisine, Wibrin) ; introduire le membre malade et l'y laisser quelques heures dans un sac de feuilles de bouleaux chauffées au four (Goronne, Houffalize) ; coucher sur une paille de feuilles de hêtre ou de fougères (Houffalize) ; fouetter le membre malade d'orties non blanches (très répandu) ; frictionner avec de la résine de sapin (Houffalize) ; appliquer sur le membre endolori des compresses d'arnica trempées dans du genièvre (Wéris) ; des feuilles de bouleau (Odeigne) ; des feuilles de chou vert trempées dans du lait (Odeigne) ; boire une infusion de feuilles de frêne (beaucoup de localités) ; boire chaque matin un grand verre d'eau-de-vie dans laquelle ont macéré des baies de genévrier (Courtil, Dochamps) ; des fleurs de marronnier et des bourgeons de pin sylvestre (Léglise) ; prendre des bains des cendres de bois avec des feuilles de frêne (Recogne).

Les ***taches de rousseur***. Se laver avec une macération d'eau-de-vie et de racines de concombre séchées à l'ombre et pilées (Fauvillers) ; avec de l'oseille (Beffe, Hives).

La ***transpiration des pieds***. Les laver avec des fleurs de bouleau (Wéris). Prendre des bains de feuilles d'aulne (Izier) ; d'écorce ou de feuilles de chêne (Bérismenil) ; boire une décoction de rhubarbe sauvage (Otté).

Les ***verrues***. Attouchements répétés avec le suc jaunâtre de la chélidoine (partout) ; cueillir deux feuilles de saule sans défaut, les remettre à une autre personne qui en forme une croix de Saint-André et tient celle-ci au-dessus de la verrue en récitant trois ave. Brûler ensuite les feuilles (Amonines, Dochamps et environs) ; placer dans un sachet, autant de grains de seigle que l'on a de verrues, enfouir ce sachet dans le fumier. Les grains pourris, les verrues disparaissent (Lamormenil) ; les frotter avec du jus de feuilles de haricot (Beho, Paliseul) ; des feuilles d'aulne écrasées (Grandmenil) ; un oignon, enterrer celui-ci et partir à reculons (Fraiture) ; la seconde écorce du bouleau (Erpigny).

Le **zona**. Frotter les éruptions avec le jus extrait de la bourse à pasteur appelée « malète di bièrdjî » (Baronville) ; une décoction de fleurs ou de feuilles de peuplier (Nobressart).

De nos jours, il y a des brochures, merveilleusement illustrées, qui donnent les plantes officinales et médicales. Parmi elles, il y a le sureau déjà fort apprécié par nos pères. Mais il y a deux espèces de sureau. Le sureau noir est beaucoup employé pour l'agencement et la formation des haies, grâce à sa robustesse et à l'avantage qu'il comporte de ne pas être sympathique aux chenilles qui évitent de toucher à son feuillage et par conséquent de le détruire. Ses fleurs séchées à l'ombre ou introduites fraîches dans les pelleteries, les étoffes et les lainages constituent des préservatifs contre les ravages que peuvent leur causer les larves teignes.

Au point de vue médicinal, ses fleurs sont excitantes et purgatives et ses fruits sudorifiques et laxatifs. Les fleurs s'utilisent en infusion, à la dose de cinq grammes par litre d'eau. On les emploie aussi pour faire des fumigations. Il est prudent de ne pas recourir à des décoctions d'écorce de sureau car il est arrivé à celles-ci de provoquer des vomissements.

L'hièble, yéble ou sambucus ebulus possède les mêmes propriétés curatives que le sureau noir. Il est sudorifique et diurétique. Ses feuilles appliquées sur les membres atteints de douleurs rhumatismales ont, parfois, donné de bons résultats. Jointes à ses fleurs et préparées en décoctions, elles peuvent s'utiliser en cataplasmes de nature à combattre les engorgements, au même titre que ceux à la farine de lin.

Dans les prés et les bois, au côté des plantes curatives et bien-faisantes poussent celles qui, à la fois, tuent et guérissent. J'en citerai deux : la belladone et la digitale. La belladone ou belle dame de la famille, des solanacées est très vénéneuse mais elle contient un alcaloïde, l'atropine, utilisé en médecine qui, à très faible dose, apaise de nombreux spasmes et dilate la pupille. Son fruit est une baie noire de la taille d'une cerise.

La digitale est un genre de scrofulariacée dont les fleurs ont la forme d'un doigt de gant ; c'est pourquoi elle est appelée en wallon « le dé ». Elle produit un poison violent, la digitaline,

utilisée pour le traitement de certaines maladies du cœur.

D'autres plantes sont essentiellement toxiques telle la ciguë connue depuis les temps les plus reculés. Elle contient un poison très violent, la cicutine. Tout le monde sait que c'est avec ce produit que fut empoisonné le philosophe grec Socrate en l'an 399 avant Jésus-Christ.

Il y a encore une plante agréable mais dangereuse que je tiens à signaler, qu'au pays mosan on a baptisée « joli bois ». Ailleurs on dit plus correctement « bois gentil » ou « sainbois ». Ce charmant arbrisseau s'appelle en réalité le daphné terme, dérivant du mot grec « daphné » se traduisant par laurier. Une des nombreuses espèces de daphnés s'appelle en effet le daphné lauréole ou « garou ». Il appartient à la famille des thymélées ou thymelacées qui comprend aussi le thym et le serpolet. Son écorce trempée dans du vinaigre constitue un rubéfiant assez usité. On l'emploie aussi pour la fabrication d'une pommade propre à déterminer la vésification et à établir un exutoire. Elle constitue donc un poison irritant et doit être considérée comme un végétal dangereux, tout agréable qu'il soit, par sa fleur, à l'odorat. Introduit dans l'estomac, il détermine une ardeur brûlante pouvant donner lieu à des conséquences très graves. Le daphné a un antidote spécial, qu'on ne s'explique pas : c'est la décoction de graines de chanvre. Disons aussi, à titre documentaire, que les oiseaux les consomment avec avidité sans en ressentir les inconvénients. La nature a parfois d'étranges inconséquences.

Respirons donc l'haleine délicieusement agréable du daphné, mais gardons-nous avec soin du poison secret que cette plante recèle.

L'Ardenne garde toujours les fidèles et confiants servants de ces plantes tutélaires dont quelques-unes sont vénérées comme d'insignes bienfaitrices. Sans avoir des notions de botanique très poussées, les vieux Ardennais étaient renseignés sur les vertus des fleurs champêtres et forestières guérisseuses de maux. Et voici le bouillon blanc, espèce de molène aux fleurs pectorales ; la reine des prés ou spirée ulmaire, diurétique et anti-rhumatismale qui foisonne dans les lieux ombragés et humides ; la centaurée, aimée des vieux bergers qui en confectionnent des bottes et qui est tonique et fébrifuge ; le capillaire, fougère

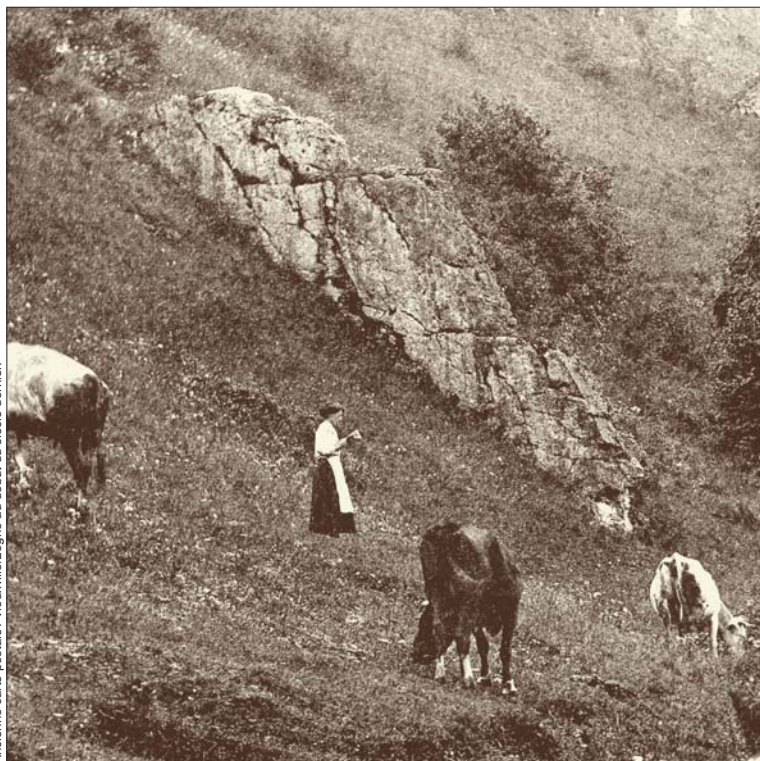
à pétioles longs, grêles et noirs que l'on appelle encore cheveux de Vénus et qui pousse à la diable dans les anfractuosités des rochers ; le sirop de capillaire était recommandé autrefois par les vieux médecins pour les rhumes, les bronchites et les maux de gorge.

Il y a encore l'épervière piloselle qui croit dans les terrains arides et qui, prise en infusion, matin et soir, est souveraine contre les affections de la prostate ; le thym sauvage ou serpolet, très odoriférant et dont le sirop guérit la coqueluche ; la véronique surnommée thé d'Europe ; à fleurs bleues ou roses ; la sauge et le romarin, deux labiées dont les fleurs sont utilisées en infusions stimulantes ; la bétoine, plante des bois à petites fleurs mauves de la famille des labiacées employée comme sternutatoire ; l'hysope, petit arbrisseau dont l'Écriture Sainte a fait un symbole et qui a des propriétés stimulantes ; l'arnica, plante des montagnes à fleurs jaunes dont la teinture est employée dans les contusions et les foulures ; la camomille, plante odorante de la famille des composacées dont les infusions de fleurs facilitent la digestion et guérissent l'orgelet ; la menthe, plante également odorante qui est carminative, digestive et stimulante ; la sauge officinale, à fleurs violettes qui a des propriétés toniques...

Maints greniers d'Ardenne gardent précieusement, pour les mauvais jours, ces plantes salvatrices semées à foison sur tout le haut pays.

XXVII

Les vachers



Ancienne carte postale : Vieuxville/Logne au début du siècle dernier.

Je pense pouvoir affirmer que la plupart des petits Ardennais de ma génération ont été vachers. Moi-même j'eus l'avantage d'être gardien de troupeau.

Il faut savoir qu'à l'époque de mes jeunes années, la loi scolaire n'existait pas. En principe, l'enfant terminait son école primaire l'année qui suivait sa communion solennelle. La plupart, fils et filles de cultivateurs, troquaient volontiers le porte-plume d'écolier contre le bâton de vacher ou la houlette du berger. Au reste, le ménage le plus pauvre avait une bête à garder : vache, chèvre, mouton.

Je dois dire aussi qu'en ce temps-là, les pâtures n'étaient pas clôturées et qu'elles se trouvaient parfois fort éloignées du village. Vu leur maigre superficie, elles variaient à peu près journellement. Dès lors, la tâche de garde-bétail n'était pas toujours facile. Mais elle n'avait rien de dégradant comme le pensaient certains citadins. Outre la liberté et le grand air, le vacher avait ses occupations et ses distractions : danser sur la fange qui faisait ressort, pêcher le goujon, se tremper les pieds dans la mare ou le ruisseau, se tailler un bâton dans un buisson, tresser des joncs, fabriquer un sifflet avec une branche de coudrier ou une « stritchette », avec une de sureau, regarder l'alouette s'élever en chantant vers le soleil et bien d'autres passe-temps, tout en surveillant, bien sûr, son troupeau.

Mais, comme la médaille, le métier de pâtre avait son revers. Celui-ci était la crainte du garde champêtre. Nous redoutions sa visite par-dessus tout. Fort de la sentence « jeune vacher, mauvais vacher », il n'avait que menaces pour les pasteurs que nous étions. Si une de nos bêtes avait goûté au trèfle ou à l'avoine du champ voisin, il nous menaçait non seulement de sa ceinture de cuir, mais encore d'un procès-verbal, voire même d'un séjour au pénitencier de Saint-Hubert ou à la prison de Marche. Nous aurions pu lui répliquer par une autre maxime

qui disait : « vieux vacher, voleur de vacher », mais à quoi bon ! Malgré notre jeune âge, nous savions, par une fable de Jean de Lafontaine, que « la raison du plus fort est toujours la meilleure ». Alors, nous encaissions la réprimande sans mot dire.

Le garde champêtre n'était au reste pas le seul épouvantail de nos jeunes ans. Afin de nous rendre « sages comme des images », on nous avait appris que : le curé pelait les dents des enfants désobéissants, le gendarme les attachait à la queue de son cheval, l'instituteur leur frappait sur les doigts avec sa règle, le ramoneur les mettait avec la suie dans son sac, le « spétin » les fouettait le soir, le loup-garou les dévorait... Il y avait encore les sorciers et les sorcières qui jetaient des maléfices, les feux-follets qui propageaient les incendies, les fantômes, les revenants et les diabolotins qui vous entraînaient avec eux dans les ténèbres et les enfers.

Cette digression pour montrer qu'à toutes les époques « la crainte fut le commencement de la sagesse ».

Au temps des vacances et à celui de ma prime jeunesse, je fus réquisitionné plusieurs fois par Oncle Pinet pour être le gardien de son troupeau. J'étais fier de ce poste de confiance car c'était un fort joli troupeau. Chaque bête portait un nom caractéristique que Lionne, chien fidèle entre tous, connaissait mieux que moi. Ces noms, on les retrouvait cependant dans tous les troupeaux non seulement du village, mais aussi des localités voisines. Je dois dire que, pour baptiser leurs bêtes, les propriétaires ne s'étaient pas mis en frais d'imagination. Il y avait : blanquette, rodgette, grisette, neurette, steulette (l'étoilée), la belle, faraud, frisé, jaunet, gaillard, gamin... toutes appellations qui avaient paru au baptiseur suffisamment sonores et suffisamment distinctives pour les reconnaître.

Une fois au champ, il était curieux d'observer Lionne qui semblait connaître les limites de la pâture ; gare aux jarrets de la bête qui allait à « mǎ werrant ». Leur nom, les braves bêtes les entendaient ; mais je crois vraiment, à la manière dont elles obéissaient, qu'elles comprenaient même un peu au-delà.

J'ai connu, parmi les bœufs, les « rossignoux », sans doute en

souvenir du beau chanteur, le rossignol.

*Par derrière chez mon père,
Il y a un bois joli.
Le rossignol y chante,
Et le jour et la nuit.*

J'ai du reste connu des vachers qui chantaient sans arrêt en gardant leur troupeau et qui étaient plus fiers de leur voix que les premiers barytons des théâtres royaux de Bruxelles et de Liège.

*Je suis la pâtre des montagnes,
J'aime le ciel pur, la liberté,
Le soleil dorant les campagnes
Et le firmament étoilé.*

Heureusement pour les jeunes vachers, la peur du garde champêtre avait une fin. Celle-ci s'évanouissait avec la rentrée des récoltes. Une fois celles-ci engrangées, on « d'banait ». Cela s'appelle en bon français le droit de vaine pâture, c'est-à-dire le droit de faire paître son bétail sur les éteules et les prairies non closes des autres après la fenaison.

Alors les vachers se donnaient rendez-vous pour le feu de joie où ils faisaient cuire des cuisses de grenouilles et, sous la cendre, des pommes de terre maraudées qui n'en avaient que plus de saveur. Ah ! le bon temps, quel temps c'était !

Les ménages de cultivateurs sans enfants et qui voulaient avoir un « valet » à bas gages, ils allaient le chercher à l'institut pénitencier de Saint-Hubert. J'en ai connus plusieurs mais, bien souvent à tort, on nous défendait de les fréquenter. On les disait menteurs, voleurs, pervers.

XXVIII

Les Tailles : Fagne et tourbe



Photo Musée de la Vie wallonne : Tourbière à Bihain vers 1950.

Le village de Les Tailles, l'un des plus authentiques de l'Ardenne luxembourgeoise, est à 13 kilomètres de Houffalize. Son altitude est de 604 mètres et sa population qui, en 1622, n'était que de 22 habitants, est actuellement d'une moyenne de 400. Son ruisseau « le Neur » — le noir — coule dans des prés fan-geux. Au Sud de la commune se trouvent la forêt de la Cedrogne qui fait la fortune des hospices de Bruges et celle de Saint-Jean, domaine du Comte de Limburg Stirum. La ferme attenant au château est renommée pour son élevage de moutons.

En venant de Houffalize, on se rend à Les Tailles par la magnifique route de Liège. Mais c'est au café de « La Pisserotte » que s'amorce le chemin qui conduit aux Tailles. Le petit hameau de La Pisserotte, qui en est distant de deux kilomètres, est du reste une dépendance de cette commune.

Drôle de nom n'est-ce pas que celui de ce petit café au bord de la grand-route Liège-Bastogne ? Mon père m'a dit un jour que j'allais avec lui à Houffalize, sa ville natale, que ce nom lui venait de ce qu'autrefois les attelages y compris la malle-poste s'arrêtaient là pour permettre aux chevaux mais aussi aux voyageurs de se soulager. Mais comme le dit Louis Gofflot dans son livre, il y a sur l'étymologie ou plutôt l'origine de ce mot une légende, une histoire piquante et drôle où l'on fait intervenir saint Remacle. Son compagnon aurait, à cet endroit, demandé à l'intrépide apôtre de s'arrêter pour lui permettre de satisfaire un besoin pressant et le saint, à la fois pratique et bon, aurait répondu par deux vocables dont le mot lui-même est composé ; il est inutile d'expliquer le premier ; mais le second, en wallon, est un synonyme du verbe marcher à l'impératif (rote). À propos de Les Tailles, l'auteur de « Un coin du Luxembourg » écrit : « Le village des Tailles est un coin perdu mais un bien joli coin qui évoquait naguère comme une appréhension d'in-

connu. C'était quelque chose de presque inaccessible, comme aux confins du monde, une espèce de contrée hyperboréenne, les colonnes d'Hercule, l'île ou le pays de Thulé de nos Ardennes elles-mêmes. Peu de gens étaient allés aux Tailles, et on les en croyait à peine. On ne voyait bien ce bout de pays dans l'imagination que perdu en un lointain de brumes, de neige et de désert, où il était dangereux de s'aventurer, un pays de sauvages, d'incivilisés et de brigands d'où l'on ne revient pas. C'est l'impression que j'en ai gardée longtemps aux récits que j'en avais entendu faire. Actuellement, ces barrières un peu fabuleuses sont tombées. L'on va aux Tailles, et l'on en revient... C'est un village disséminé, peu aggloméré, aux maisons longuement espacées avec, entremêlés, des arbres, des coins de prairies, de terrains vagues ou espèces de pâquis. Ce village est loin de sentir l'abandon et la misère comme on l'a trop dit ou supposé. Il y fait propre, et on y a plutôt l'impression de l'aisance... L'église est très ancienne mais a été plusieurs fois restaurée, si pas reconstruite. Elle n'a rien de bien particulièrement remarquable, mais elle est assez coquettement assise, presque isolée comme les autres habitations, au bout du village, et bien dans la note du paysage, doux, vague et un peu triste à cet endroit. Nos regards y ont été attirés toutefois par une naïve et assez fruste statue de saint Gilles, le patron de la paroisse, avec, à ses côtés, un animal, plus naïf encore, que nous avons d'abord pris pour un loup, et qui est, paraît-il, en réalité une biche. L'histoire et la légende, d'ailleurs assez obscure de ce saint qui vivait vers le VI^e ou VII^e siècle, le représente comme un ermite, venu de la Grèce en Provence, près d'Arles ou Marseille, où il vivait au fond d'une forêt déserte, allaité et nourri par une biche. La chasse du roi poursuivit un jour la bonne et bienfaisante bête ; un archer maladroit blessa d'une flèche le saint en prière, faisant ainsi découvrir sa retraite et éclater ses vertus et ses miracles. Il dirigea ensuite un monastère. Le culte du saint se répandit et se popularisa dans le Nord de la France et dans toute la Belgique. Il est invoqué, disent les Communes Luxembourgeoises, contre le mal caduc. Les premiers habitants des Tailles, des ouvriers bûcherons du XII^e s., « exposés à toutes sortes d'accidents, soit par la chute des arbres, les fondrières, les neiges, redoutant surtout les bêtes fauves, se trouvèrent portés à choisir

saint Gilles comme patron, le mal caduc étant souvent le résultat d'une frayeur ou d'une affection morale. » Nous ne contrôlons pas cette explication.

» Le nom du village s'explique de lui-même par les tailles ou taillis opérés par les premiers habitants, des bûcherons logeant dans des huttes.

» Le cimetière entoure la petite église d'ailleurs isolée, comme nous l'avons dit. »

Un autre écrivain ardennais, A. de Premorel, a écrit : « Si vous désirez connaître la contrée des Ardennes où l'aridité est la plus vaillante, allez visiter Les Tailles ainsi que les alentours de la forêt de Cedrogne, vous verrez là un plateau immense, la « Sibérie belge » dans toute son âpreté. La bruyère, le genêt, la digitale végètent à peine dans ces terrains humides et froids ; les arbres refusent d'y croître, le bouleau, cet enfant du nord, fait exception à cette règle ; encore est-il languissant et ses formes rabougries. »

Peut-être sont-ce de tels propos qui ont décidé M. l'abbé Émile Maréchal, curé de Les Tailles, à composer et à faire jouer sur les tréteaux de ce village en 1923 une pièce de théâtre ayant pour titre : « Les Pirates de la Savane ».

La Baraque de Fraiture qui fait partie de la commune de Les Tailles est un nom bien singulier. Ne faudrait-il pas plutôt dire « Baraque de froidure » du mot *freudure* dans le langage de la région. Le plateau des Tailles est, comme on sait, après celui de la Baraque Michel, le point le plus élevé de la Belgique : 642 mètres d'altitude. Rien d'étonnant que le climat y soit plus rigoureux qu'en aucun autre endroit des Ardennes. La Baraque de Fraiture ne donne guère l'impression d'un sommet mais plutôt d'un carrefour aujourd'hui très important où se croisent les grand-routes Liège-Bastogne et Laroche-Vielsalm.

Au temps de mon enfance, la Baraque était un lieu désert d'une tristesse poignante où il n'y avait que le café Jacquet. Aujourd'hui, il y a là des hôtels à la page, aux noms évocateurs tel celui des aïelles. L'armée y a un radar et une boulangerie moderne, qui ravitaille tous les villages d'alentours, y a été construite.

Sur les 2.235 hectares que comporte la commune des Tailles, on rencontre cependant encore des fondrières humides, marécageuses, tourbeuses, désignées sous le nom de « les Fagnes » dont il m'a semblé intéressant de vous parler.

LA FAGNE

Autrefois, aussi loin que l'on pouvait voir de la Baraque Fraiture, c'était la Fagne avec ses fondrières et ses tourbières. La tourbe alimentait les feux ouverts, sous les crémaillères, de tous les villages d'alentour : Les Tailles, Regné, Malempré, Odeigne, Oster et bien d'autres encore. Mais peu à peu les landes tourbeuses se sont asséchées et civilisées sous l'invasion des cultures. Il reste cependant de Malempré à la Baraque et au-delà des lopins de Fagnes ou de fanges. Et c'est heureux car les Fagnes offrent au curieux, au touriste, au chercheur, à l'amateur de plantes et de botanique surtout, des trouvailles inattendues.

Il y a quelques années, cette région n'était qu'une vaste garrique semée de marais, de tourbières et de fondrières. Aujourd'hui, les résineux couvrent en grande partie la contrée. Mais là où les bois de pins n'ont pas encore fait leur apparition, la lande a conservé ses droits. Dans ce domaine, la sphaigne est reine. Ça et là s'étalent des bouquets de gentianes, de linai-grettes, de colchiques et de tormentilles. Fagnes ! mot magique, mot terrible ! Il faut avoir suivi, au long de kilomètres interminables, par un soir d'août ou de septembre, ces sentiers grillés de soleil ! Il faut s'être rempli les poumons de ce parfum acre, fait de fleurs multiples, de genêts et de bruyères, de branches mortes, de pierres chaudes, de vent, de terre, d'immensité ! Il faut avoir entendu ce bourdonnement de myriades de bestioles, de mouches et de taons, véritable tam-tam d'insectes. Fagnes ! En nul autre endroit de l'Ardenne, l'âme ne ressent un sentiment semblable de solitude, d'abandon, d'infini, d'éternité.

Le mot Fagne n'est guère utilisé qu'en Ardenne. Son origine est fort ancienne. Il provient du latin vulgaire *fania* dérivé du germanique *fani* qui signifie « boue » et d'où est venu également « fange ». Le vocable *faniæ* se lit pour la première fois dans un document qui fixe les limites du territoire accordé par Sigebert III à saint Remacle.

Il n'est pas convenu de quitter la Fagne avant d'avoir quelques mots de ce qui fut, jusqu'à hier, son unique ressource ; j'ai cité la tourbe.

LA TOURBE

La tourbe est formée, pour une large part, par les sphaignes, ces mousses faites de plantes à rameaux très grêles couverts de petites feuilles imbriquées, d'un blanc verdâtre et qui se rencontrent surtout dans les terrains humides. Tandis que la partie supérieure des sphaignes continue à croître, la partie inférieure meurt, se décompose et se carbonise à l'abri de l'air. En outre, tout ce qui pousse dans les marais : fleurs, arbustes, arbres mêmes, entrent dans la formation de la tourbe. La tourbe est donc un charbon de formation récente. Elle est d'autant plus combustible qu'elle est moins chargée de terre et d'eau. Elle brûle en répandant beaucoup de fumée qui a une odeur très caractéristique. Ses cendres sont rougeâtres. Sa teneur en carbone est de l'ordre de 50 %.

Il y a à peine cinquante ans, la tourbe constituait encore le seul combustible employé dans les régions déshéritées de la Baraque de Fraiture et de la Baraque Michel. De grand matin, les *trouffleurs* prenaient le chemin de la garrigue. La tourbe était découpée en briquettes ; celles-ci étaient ensuite rangées en tas généralement pyramidal. Chaque briquette était séparée de sa voisine par un vide, de façon à faciliter le séchage. Avec la terre des *troufflîres*, on faisait aussi des boulets que l'on faisait sécher de la même manière. Lorsque les *trouffles* étaient à point, on les chargeait sur des chariots et des charrettes qui, au soir tombant, ramenaient aux villages la précieuse cargaison. La majorité des paysans ne disposait pour tout véhicule que d'une brouette. Pendant des siècles, les *bèrwèteûs* et les *bèrwèteûses* ont arraché à la fange sa misérable richesse. Ces scènes de la vie fagnarde ont de nos jours à peu près disparu. La tourbe n'est plus guère utilisée que comme litière ; mélangée au fumier, elle donne par ailleurs, un engrais excellent.

Les Fagnes du plateau des Tailles et du pays de Jalhay se sont transformées par un système généralisé de drainage. En maints endroits, comme nous l'avons déjà dit, les résineux ont chassé

la sphaigne. Cet envahissement des pins et des épicéas ne se manifeste pas seulement dans les Fagnes. Ainsi, les résineux qui couvraient, en Belgique, 35.000 hectares en 1846, s'étendent aujourd'hui sur une superficie de 260.000 hectares.

XXIX

Le jeu de cartes



Photo Louis Bellin - Izier, 1942.

On peut dire que depuis des temps fort reculés, l'Ardennais a, au figuré comme au réel, « joué cartes sur table ». Lorsque le tourisme n'était pas encore en vogue et que la télévision n'était pas encore inventée, que voulez-vous qu'il fit pour se distraire pendant les longues soirées d'hiver et particulièrement le dimanche, jour de repos de stricte observance. Ce jour-là, au temps de mon enfance, deux jeux existaient dans mon village natal comme dans toutes les autres localités de la Haute Ardennes. C'étaient le jeu de quilles et le jeu de cartes. On jouait aux quilles avant et après les Vêpres et on jouait aux cartes le soir chez soi ou au cabaret. À Grandmenil, cinq cabarets avaient leur jeu de quilles et chaque maison avait son jeu de cartes.

Au jeu de cartes, les jeunes jouaient « la bataille » ou « le couyon » et les vieux « le piquet » ou « la mensch », en patois « li match ». Si le jeu de quilles a fait faillite, le jeu de cartes, au contraire, a prospéré. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir, chaque semaine, les toutes-boîtes locales. On y lira que de nombreux villages ont périodiquement leur concours de couyon. On peut dire que celui-ci n'a jamais connu pareille faveur. Si dans mes jeunes années son enjeu était de deux centimes et d'un sou, il consiste aujourd'hui en des prix de réelle valeur. Le jeu de cartes est de plus un excellent dérivatif. Avec lui, on passe le temps, l'ennui et le désœuvrement. Dès lors, rien d'étonnant que durant leur captivité de cinq années en Allemagne, les officiers dans les oflags aient joué journallement aux cartes. C'était le bridge qui y était surtout en honneur. Le jeu de cartes le plus populaire en Flandre est « la manille » ; il est en pays flamand ce qu'est « le couyon » en Wallonie.

Le numéro 2/1972 de « Esso Magazine » a publié, illustrations à l'appui, un excellent article sur « La carte à jouer ». « Qu'il soit, écrit en tête de son article M. P. De Hasse, pratiqué dans le cercle familial, au café du Commerce, en chemin de fer, en

bateau, à Braine-le-Château, à Eeklo, à Londres ou à New York, qu'il s'appelle bridge, whist, belote, poker, manille ou landsknecht, qu'il soit venu du berceau de la race humaine, de l'Inde, de la Chine ou du Japon ou encore de l'Arabie, le jeu de cartes n'a rien perdu d'une vogue inaltérée et inaltérable que la découverte de l'imprimerie a décuplée et popularisée à l'extrême. »

D'après le chroniqueur italien Giovanni de Juzzo de Caveluzzo, c'est en l'an 1379 que fut introduit à Viterbe le jeu de cartes qui venait du pays des Sarrasins et qui s'appelait chez eux naïb.

En ce qui concerne la Belgique, on sait qu'à la Cour des ducs de Brabant, qui possédaient des pavillons de chasse à Turnhout, on jouait déjà beaucoup aux cartes dès la même date.

Peu après, les jeux de cartes se répandirent en France et la passion en devint telle que, le 22 janvier 1398, le prévôt de Paris rendit une ordonnance qui défendait de jouer aux cartes les jours non fériés. À son origine, le jeu de cartes coûtait très cher. C'est ainsi qu'en 1392, Charles Poupaert, argentier du roi Charles VI (1380-1422), paya au peintre Jacquemin Gringonneur pour trois jeux de cartes à or, diverses couleurs et plusieurs devises, la somme de 56 sols parisis soit environ 25.000 F de notre monnaie actuelle.

Tant que les jeux de cartes furent peints à la main, le plus souvent sur parchemin ou sur cuir, le prix en fut très élevé. La découverte de la gravure sur bois, entre 1420 et 1430, facilita la diffusion des jeux de cartes à bas prix. L'Allemagne prit la tête de la fabrication et la ville d'Ulm en devint un centre important. « Turnhout, écrit M. De Hasse, centre mondial de la carte à jouer, n'est pas la première ville belge où l'on ait fabriqué des cartes à jouer. Vers 1480, on en confectionnait déjà à Tournai, puis à Anvers et plus tard encore, à Liège, Namur, Dinant et Saint-Nicolas. Et ce n'est qu'au XVIII^e siècle que Turnhout a commencé à jouer le rôle important dans ce domaine qui est demeuré le sien par la suite. Pieter Corbeels, chef des révoltés pendant la guerre des paysans, peut être considéré comme le fondateur de l'industrie des cartes à jouer dans cette ville, bien qu'il n'en ait jamais imprimé lui-même. Modeste im-

primeur installé à Louvain, il ne s'y sentait plus en sécurité. En 1796, il transféra sa petite entreprise à Turnhout. De là, il pouvait plus facilement organiser la résistance contre l'occupation française et il imprima maints pamphlets. P. J. Brepols, son collaborateur qui l'avait suivi dans la capitale campinoise, reprit l'imprimerie après que Corbeels eut été fusillé à Tournai en 1799. Brepols qui avait beaucoup d'esprit d'initiative, se lança alors dans le commerce des cartes à jouer. C'est au cours de l'été de 1826 que débuta véritablement la « fabrication » des cartes à jouer et dès 1827 le papier à lettres de Brepols portait comme en-tête : « Fabricant de cartes à jouer ».

Les figures et les noms inscrits sur les cartes varièrent jusqu'au XVII^e siècle, époque où se fixèrent pour les cœurs, trèfles, carreaux et piques les emblèmes encore actuellement adoptés : David, Alexandre, César, Charlemagne pour les rois personnifiant les quatre plus illustres monarchies de l'histoire. Les reines s'appelèrent Pallas (Minerve), Argine (Juno), Rachel et Judith. Les valets reçurent les noms de Hector (du nom de l'un des officiers de Charles VII), Orgier (Orgier le Danois), Lancelot (Lancelot du Lac, un des chevaliers de la Table ronde), Lahire (du nom de guerre d'Etienne de Vignobles, gentilhomme de Charles VII).

Sous la Révolution française, les figures et désignations qui rappelaient les traditions de l'ancienne monarchie furent remplacées par des noms et des emblèmes en harmonie avec les idées de l'époque. Pour les roi, reine et valet de cœur, les emblèmes étaient : Génie de la guerre, Liberté des cultes, Égalité des devoirs. Pour les trèfles : Génie de la paix, Liberté de mariage, Égalité des droits. Pour les carreaux : Génie de commerce, Liberté des professions, Égalité des couleurs. Et pour les piques : Génie des arts, Liberté de la presse, Égalité de rangs.

Napoléon 1^{er} les fit supprimer et demanda au peintre Louis David (1743-1825) de dessiner des cartes nouvelles. Mais celles-ci n'eurent pas de succès et on en revint aux dessins primitifs.

La variété des cartes à jouer fabriquées à Turnhout est très grande. Parmi celles-ci on trouve notamment les cartes allemandes, anglaises, françaises, espagnoles et néerlandaises dont le par-devant, autrement dit le recto, est orné de figures deve-

nues classiques. On a tenté souvent de remplacer ces dernières par des effigies d'homme d'État célèbres, de souverains, de musiciens, de peintres ou de sculpteurs, de vedettes du théâtre, du cinéma ou de la chanson mais ces initiatives n'eurent guère de succès et on en revint chaque fois aux modèles classiques.

Depuis qu'elles existent, les cartes à jouer ont, pour les amoureux, leur langage. On sait que Louis XIV, qui fut roi de France de 1643 à 1715, envoyait à sa favorite Louise de La Baume Le Blanc, duchesse de La Vallière, des déclarations enflammées sur un deux de carreaux tandis que la belle lui répondait sur des deux de cœur.

Je possède un jeu de 36 cartes, émis il y a une trentaine d'années, dont chaque carte a son numéro, un dessin spécial et une devise particulière. C'est ainsi que le valet de cœur qui porte le numéro 24, a comme dessin un cœur enrubanné de fleurs et comme devise : « Cœur. De joie et de bonheur te parle ici le cœur, de belles actions, d'amour et d'affection. » Autre exemple, le sept de pique qui porte le n° 27 et, en fait de dessin, une lettre a pour locution : « Lettre. Une heureuse nouvelle. Lettre souven révèle... Es-tu près du nuage, arme-toi de courage. »

Autrefois, le tarot ou verso des cartes était le plus souvent blanc, sans doute pour empêcher les joueurs de les truquer. Le dos de ces cartes a été utilisé jadis à des fins diverses, notamment pour des invitations, des faire-part de décès ou de mariage et même de quittances. C'est cet usage qui a été à l'origine des cartes publicitaires dont le texte porte le nom d'une firme ou d'un produit. Quelle est l'entreprise commerciale ou industrielle qui, aujourd'hui, n'a pas son jeu de cartes à jouer. Cela est vrai non seulement pour les pays d'Europe mais aussi pour les pays d'Outremer.

Disons pour finir que le jeu de cartes à jouer a donné naissance à deux proverbes. Le premier : « Si vous n'êtes pas content, prenez des cartes. » Se dit d'un homme trop difficile à contenter et qui vous impatiente par son mécontentement. Cette locution est empruntée à certains jeux où celui qui n'est pas content de ses cartes peut en prendre d'autres. Et le second, que tout le monde connaît et qui ne demande pas d'explication : « On ne sait jamais avec lui (ou elle) de quelle carte il retourne. »

XXX

Tchampin-nes !

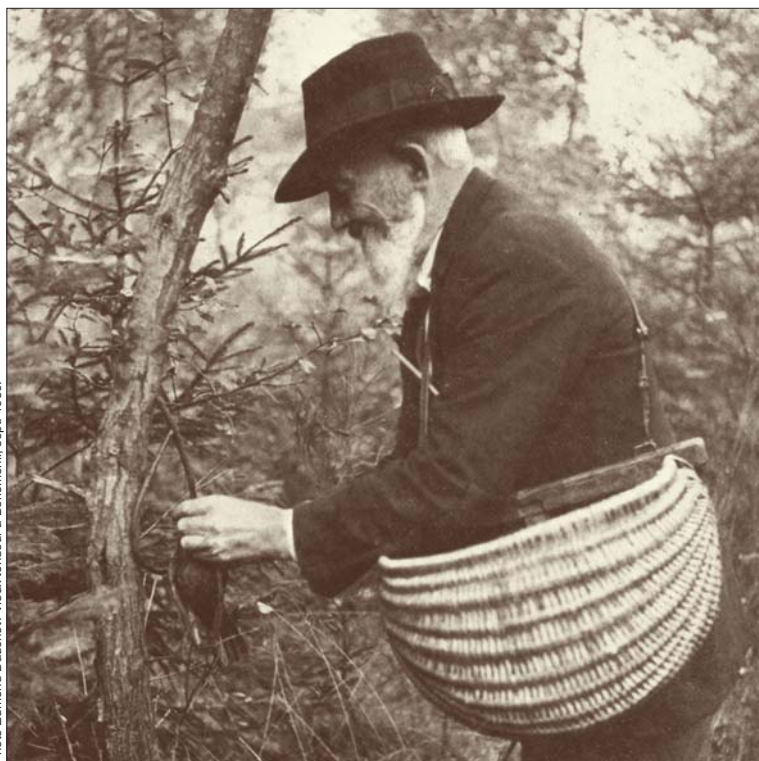


Photo Edmond Dauchot: Vieux tendeur à Bérismenil, sept. 1936.

Il y a une cinquantaine d'années, à l'époque de la tenderie aux grives, on entendait souvent dans les rues de Liège et de nos villettes du Luxembourg, des *botteresses* et des paysans ardennais ce cri cent fois répété : *Tchampin-nes ! Tchampin-nes !*

La *tchampin-ne* est le non en wallon de la grive.

Dans mon enfance, j'ai eu deux oncles amateurs de la tenderie aux grives et qui en connaissaient toutes les finesses : Séverin Lierneux et Jean-Joseph Pinet.

Bien des fois, dans les journées brumeuses d'automne, je les ai accompagnés dans les taillis de Bahou, du Fagnou, de la Bouhaïe, de Chamont, du Plantis...

Combien j'étais fier de porter la *bahote*, le carnier, que dans certaines régions en appelle *tchêf*, ce qui a fait donner aux marchands de grives le nom de *tchêflî*.

La tenderie allait du 15 septembre au 15 novembre et c'était vers le 11 octobre, à la Saint-Gommaire, qu'il y avait la plus grande abondance de ces oiseaux. À cette saison, on trouve partout la grive où il y a des bois mais c'est avant tout ceux de nos Ardennes qui sont le centre de cette chasse.

C'est à l'automne que ce passereau quitte les régions de France pour retourner vers les pays du soleil. Quand le ciel est clair, la grive vole haut, traverse les forêts sans s'y arrêter et échappe ainsi, sans le savoir, aux nœuds coulants homicides que l'Ardennais a adroitement dissimulés dans les haies et dans les taillis. Mais si le temps est à la gelée, si le brouillard est dense et froid, si la région est brumeuse, le pauvre oiseau est forcé de chercher un abri dans les bois et alors sa gourmandise le mène à la casserole. La grive trouvera, en effet, tous les dix ou quinze mètres son plat préféré, quelques pois de sorbier piqués dans une branchette du taillis. Elle s'en donne à cœur joie, même, dit-on, jusqu'à ce qu'elle soit saoule. Mais elle n'a pas remarqué

que pour arriver à ce mets, elle a dû passer la tête dans un nœud coulant fait de 3 ou 4 crins de cheval. Plus elle se débat, plus la ligature se serre. Elle ne peut même plus jeter un cri d'agonie qui avertirait ses compagnes de se méfier. Quelques pauvres petits coups d'aile et la *tchampin-ne* pend inerte, au bout du *plier* ou du *plôyerou*. C'est ainsi qu'en Ardenne on appelle ce lacet.

Il arrive que la grive écarte le crin avec la patte et que de ce fait on la trouve prise par celle-ci. Et alors par ses cris elle attire à elles les maraudeurs de la forêt, le renard, le chat sauvage, le geai, la buse, l'épervier et autres oiseaux de proie qui l'emporte dans son terrier ou la dévore sur place. Tout cela est bien cruel, me direz-vous, mais combien moins cependant que lorsque le chasseur la déchire de ses plombs et l'envoie agoniser dans un carré de fougères.

Les lacets se placent dans des taillis qui ont de 6 à 14 ans, bouleaux et chêneaux de préférence. Le tendeur évite les sentiers battus où les passants peu scrupuleux n'auraient qu'à tendre la main pour satisfaire leur passion ; il crée lui-même des *rotelées* ou *roteûs* du verbe « roter » qui, en wallon, signifie « cheminer ».

En somme, il fait des chemins connus de lui seul, en lisière des campagnes quand c'est possible, à 2 ou 3 mètres à l'intérieur du bois.

Le « passage » des oiseaux se faisait du nord au sud ; c'est dans cette direction que les engins sont placés.

Autrefois, on prenait aussi les grives, en pleine lande et le filet s'appelait *moussète*. Il était accroché aux genêts, à la bruyère, etc., mais il ne pouvait se composer que de deux crins au maximum. S'il était plus solide, il pourrait prendre des lapins ou de gros oiseaux, tels les tétras et le vanneau, et les gendarmes les considéraient comme bricole.

On dit toujours que « faute de grives on mange des merles ». Ce dicton est une erreur car la grive est un merle, un merle distingué, un merle de race royale, un merle évolué pour employer un mot à la mode, mais c'est un merle quand même. Les tendeurs eux-mêmes reconnaissent que la dernière qualité de *tchampin-ne*, qu'ils appellent le *tcha-tcha*, est un pur merle.

Mais il y en a de plus précieux. Telle la grive musicienne qu'on désigne sous le nom de *draine* ou *tchîpète* et que l'on prenait au début de la saison, du 15 au 30 septembre.

Du 1^{er} au 20 octobre, on prenait la Française qu'on dénomme *vignaube* parce qu'elle pille les vignobles du Midi et de la Bourgogne avant de venir manger nos graines de sorbier, d'alisier ou d'aubépine. Elle nous arrive à la fin des vendanges, avant d'avoir glané les raisins tardifs ou laissés sur les ceps par les vignerons. La *vignaube* est plus petite, plus fine que les autres et toujours très grasse. On la reconnaît aux plumes jaune-orange qu'elle a sous les ailes.

Après le 20 octobre, on prenait aussi la litorne à tête cendrée, la *tchac-tchac* ou *tchacterenne*, grosse grive des fanges, beaucoup moins appréciée que les deux premières.

Cette double-grive, on la trouve surtout chez nous dans les voisinages de la mer du Nord. Cet oiseau à croupion gris, longue de 27 centimètres, vit en France pendant l'hiver. Son nom usuel est la « jacasse ».

Les Ardennais raffolent de ce plat de leur pays qu'est celui de grives. Si la ménagère ardennaise est parfois inexperte dans la préparation de certains mets et de certaines sauces, elle ne l'est pas dans celle des grives. Il n'est pas de cuisinier de grand restaurant qui lui ferait la leçon pour une friture de *tchampinnes*. Elle sait les plumer avec adresse, leur faire leur toilette de casserole, connaît la valeur des condiments et des pois de génevrier, sait les larder et tous les ingrédients qui donnent de la saveur à ce gibier de potence...

Il passe, je crois, moins de grives dans nos Ardennes qu'au temps de mes jeunes années ; sans doute les capture-t-on en cours de route. Ces dernières années, il y avait aussi moins de tendeurs, le fisc ayant trouvé bon de fourrer son doigt crochu dans l'affaire en créant des permis de tenderie. Depuis 1967, il n'y en a même plus du tout.

Nos parlementaires se sont apitoyés sur le sort des grives prises aux lacets et ont voté une loi supprimant la tenderie. Mais sans doute est-ce plutôt pour faire plaisir à leurs amis chasseurs que par compassion pour la gent ailée.

Pour finir, cette farce que j'ai lue je ne sais plus où :

« Un brave homme du haut-pays, vieux tendeur passionné, relevait ses lacets, aidé par ses deux galopins de 12 à 14 ans. L'un des gamins portait la *bahote* dans laquelle il avait eu soin de dissimuler une douzaine de grives prises la veille. Recoupant les *rotées*, il allait rependre les grives aux lacets avant le passage du papa. Ce manège répété fit croire au vieux tendeur à une « pêche miraculeuse » et il s'en vantait dans les cabarets. Mais la farce fut découverte et se termina par une solide fessée. »

Puissance et souvenir des morts

XXXI



Photo origine inconnue, 1918.

Il fut un temps où l'on voyait partout des revenants, un temps, ou plutôt des temps, où abondaient les guérisons merveilleuses, un temps pour les sortilèges, un temps enfin, un peu plus ancien, où l'on rencontrait les dieux par les chemins et où ces dieux conversaient sans hauteur avec les hommes. Ce sont les légendes tombées mais nous avons les nôtres. Celle par exemple qui nous vient du fond des âges et qui est la croyance en la vie, tant matérielle que spirituelle des morts. Nous ne pouvons admettre qu'un jour nous disparaîtrons sans espoir de retour. Si humble qu'on soit, on se résigne mal à n'être pas la fin définitive des mondes et la raison suprême de l'univers. Nous avons chacun une si haute opinion de nous-mêmes que nous n'imaginons pas qu'il soit possible que la terre continue à tourner quand nous ne serons plus ! Et nous arrivons à la conclusion que la mort n'est pas la mort totale et que les morts vivent non seulement spirituellement, comme la religion nous l'enseigne, mais aussi corporellement.

Dans tous les cas, si les morts ne parlent pas, ils participent toujours à la vie des vivants, et à vrai dire, ce sont eux qui nous dirigent. Leurs actes nous suivent. Un peuple historique comme le nôtre est un être permanent composé non seulement des individus vivants qui le constituent, mais aussi de la longue liste des morts qui furent ses ancêtres. Infiniment plus nombreux que les vivants, les morts sont aussi infiniment plus puissants qu'eux. C'est par ses morts, beaucoup plus que par ses vivants, qu'un peuple est conduit.

« Siècle après siècle, a dit le docteur Gustave Lebon, ils ont créé nos idées et nos sentiments et, par conséquent, tous les mobiles de notre conduite. Les générations éteintes ne nous imposent pas seulement leur constitution physique ; elles nous imposent aussi leurs pensées. Les morts sont les seuls maîtres indiscutés des vivants. Nous portons le poids de leurs fautes,

nous recevons la récompense de leurs vertus. »

Plus on avance dans la vie, plus on découvre combien la qualité de leur tendresse et de leurs enseignements nous a pénétrés jusque dans les fibres les plus secrètes de notre être. Les morts et les vivants ont des secrets accords. Comment pourrait-il en être autrement. Car, c'est le sang des chers disparus qui coulent dans les veines des vivants. L'oubli des ancêtres serait la négation de la paternité. Au reste, toutes les passions qui agitaient nos ancêtres et les dressaient les uns contre les autres, ne sont pas mortes avec eux : elles nous agitent encore et par là nous reconnaissons que les morts ne sont pas morts.

Dans nos villages ardennais, comme dans d'autres régions d'ailleurs, il y a le petit cimetière tranquille et pieux où les morts se reposent de toutes leurs fatigues ; les vieux morts qui ont tant peiné pour laisser à leurs petits-fils les lopins de terre où poussent les épis dont on fait le pain. Parmi les idées que fait éclore en moi le pèlerinage de Toussaint, il en est une qui revient avec persistance. C'est que ces pauvres vieux morts, qui ont versé tant de sueurs sur les champs voisins, n'ont pas été si malheureux qu'on veut le croire car ils ont réalisé le rêve de la vie qui est le plus simple et le meilleur. Depuis le matin où leurs yeux se sont ouverts, jusqu'au soir où ils se sont fermés, ils ont vécu à l'ombre de la même église, contemplé les mêmes paysages, ils n'ont connu que des figures familières et leurs jours se sont ressemblés ; les années ont fui toutes pareilles, leurs regards n'ont jamais dépassé la limite de leur étroit horizon. Ils n'ont certainement pas songé qu'ils pussent vivre, travailler et mourir ailleurs que là où ils étaient nés et où ils avaient construit foyer et créé famille. Eux aussi sont morts à la tâche qui leur était assignée, attestant ainsi leur puissance créatrice. Et sachant ce que nous avons reçu d'eux, il serait ingrat de ne pas garder leur mémoire. Ce n'est donc pas parce que le calendrier nous ramène le 2 novembre, qui est leur fête, que nous devons penser à nos morts. Il est certain du reste que chacun de ceux qui nous aimèrent et qui nous ont quittés pour le voyage d'où l'on ne revient pas a emporté avec lui une part de notre âme. « Les revoir ! les revoir » supplie notre âme désolée ; de ce fait, leur survivance est en nous et nous croyons ferme

qu'un jour nous les reverrons dans un monde meilleur.

Ce fut saint Odilon, abbé de Cluny qui, en 998, organisa le premier dans sa congrégation les diverses cérémonies de la fête des Trépassés. Mais déjà avant l'ère chrétienne, les anciens Grecs fêtaient leurs morts par de somptueux festins et par des jeux publics et les Thraces par d'ardents combats.

Dans le tourbillon de la vie courante, il nous faut bien une fête pour faire une halte et jeter un regard vers le passé afin que tout ce qui a été un moment la joie, le mouvement, la parole, la vie se ranime et que les fantômes reprennent corps. Quel admirable miroir que le souvenir ! Et peut-être est-ce bien ce qu'il y a de plus précieux au monde. L'avenir ne nous appartient pas et le présent ne nous appartient guère. Seul le passé est bien à nous. Et quelle féerie, quelle joie lorsque le rideau se lève et que tout ce qui fut nos rêves, tout ce que nous avons vécu, tout ceux que nous avons chéris redeviennent nos compagnons d'un moment, notre existence d'un jour.

Ce retour en arrière est aussi un moyen de mesurer l'inanité des passions qui engendrent la haine et la guerre. « Ce moyen, a écrit Gustave Thibon, ne consiste pas à se déplacer dans l'espace, mais dans le temps, je veux dire à se transporter en esprit dans cet avenir où tous les vivants qui s'agitent et qui se disputent aujourd'hui seront couchés dans la paix définitive du tombeau. Cet écart de quelques années dans la durée est plus éclatant qu'un saut de 100 mille lieues dans l'espace. Car si la Terre apparaît bien minuscule vue de la surface de la Lune, combien la vie humaine semble-t-elle encore plus chétive vue des profondeurs insondables et irréversibles de l'éternité. » C'est là une méditation très ancienne, commune à la philosophie et à la religion. Socrate enseignait que la sagesse résidait dans l'apprentissage de la mort et l'Eglise, depuis plus de 20 siècles, rappelle aux hommes, et particulièrement aux grands de la terre « qu'ils sont poussière et qu'ils retourneront en poussière ». Il est dit aussi : « Souviens-toi de tes fins dernières et tu ne pécheras pas. »... Il n'est donc pas mauvais de rappeler aux hommes qu'ils sont mortels. Et que si la Terre n'est qu'un grain de poussière dans l'espace, leur passage sur cette terre n'est qu'un éclair dans le temps, « un étroit banc de sable entre deux

marées d'infini », disait Shakespeare. Une simple visite au cimetière nous inspire des réflexions aussi salutaires sur la vanité de nos ambitions et de nos conflits qu'une excursion dans les étendues intersidérales. »

Oui, avec le 2 novembre, revoici le jour des graves pensées et des souvenirs endeuillés, le jour pieux et recueilli où tout nous rappelle que nous sommes périssables et où, dans l'air qu'émeut la plainte obsédante des cloches et qu'attriste la chute des feuilles, l'on sent flotter comme la mélancolie enveloppante et mystérieuse d'un adieu.

Certes, douloureuse fête que celle des Trépassés et pourtant douce fête ! Qui, en effet, voudrait avoir oublié et ne retrouver dans le passé aucun des visages aimés et aucune des voix si souvent entendues ? Qui ne voudrait avoir célébré le jour des morts, cette fête des disparus au cours de laquelle tintent dans nos cœurs et dans nos âmes les cloches du souvenir ?

XXXII

Le diable et le folklore



Dessin d'un enfant d'une école durboisienne, 2012.

Au temps de mon enfance, on parlait beaucoup du diable. On disait même qu'avec ses suppôts, il était partout. Et c'est ainsi qu'en 1901, lors de ma première communion, je fus appelé, avec ceux de mon âge, à prononcer, la main sur l'Évangile, le serment : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours. ».

Nous avons appris au catéchisme que sous la forme de serpent, dans le jardin de l'Éden, il avait amené le premier couple humain, Adam et Ève, à enfreindre l'unique restriction imposée par le Créateur de ne pas manger le fruit de l'arbre défendu.

On nous a aussi enseigné que depuis la création du monde, à travers les siècles, le diable, tel un dieu, avait un renom et un pouvoir sans pareil. Nos ancêtres étaient du reste convaincus qu'il était capable d'emprunter n'importe quelle forme et d'user de tous les stratagèmes pour arriver à ses fins. Dès lors, comment échapper à cette croyance universelle et populaire.

Le Diable, on le désigne tour à tour sous le nom de Satan qui, en hébreu, signifie adversaire ou accusateur. On dit aussi Lucifer, c'est-à-dire porte-lumière ou étoile du matin. Moins flatteur est le nom de Belzébuth, c'est-à-dire seigneur des mouches, sobriquet donné à une divinité cananéenne Baal-Zeboul et devenue dans l'Évangile le Prince des démons. Son nom le plus courant est Diable, du grec *diabolos*, calomniateur. Les anciens grecs rappellent démon, du grec *daīmôn*, génie bon ou mauvais, qu'ils disent attaché à la personne de l'homme. C'est ainsi qu'on a le démon du mensonge, de l'envie, de la curiosité, de la jalousie, de l'impureté, etc. Tels qu'ils apparaissent dans la littérature grecque, depuis Hésiode, poète du VIII^e siècle avant Jésus-Christ, les démons sont des êtres intermédiaires entre l'homme et la divinité. Ils aident les dieux à organiser le monde et à faire respecter l'ordre moral. Némésis, les Parques, Eris, Atys, les Prières, les Nymphes, les Fées, Phaéon, les

Muses, sont des daïmones.

Socrate, 470-399 avant Jésus-Christ, se prétend inspiré par un génie particulier qu'il nomme démon.

D'après une scène biblique, on le représente au Paradis terrestre sous la forme de serpent « le plus rusé des animaux des champs ».

Toujours d'après la bible, le Diable osa même s'attaquer au Fils de Dieu au moment où celui-ci entame son ministère. Il va donc trouver Jésus au désert et par trois fois l'induit en tentation. Chaque fois, Jésus répond : « Retire-toi Satan ! ».

Quant à saint Pierre, le chef des Apôtres, il lance aux premières communautés chrétiennes l'avertissement suivant : « Revêtez-vous de l'armure de Dieu pour pouvoir résister aux embûches de Satan ». Pour saint Paul, il faut avoir toujours en mains le bouclier de la Foi, grâce auquel l'homme pourra être protégé de tous les traits enflammés du Mauvais. Sous le règne de Domitien (51-98), le dernier des 12 Césars, saint Jean l'Évangéliste, lui, écrit dans l'île de Pathmos, le dernier livre du Nouveau Testament. Dans cet ouvrage appelé l'Apocalypse qui signifie « Révélation », il est question d'un monstre symbolique qui ne peut être que le Diable.

Bien d'autres livres paraîtront dans la suite où le Diable fera son apparition.

Au XIII^e siècle, les Albigeois croient fermement d'un côté en un Dieu créateur des esprits et du bien et de l'autre en Satan créateur de la matière et du mal. Le pape Innocent III ordonna en 1209 une croisade contre eux et, en 1215, le Concile de Latran admit solennellement que « Satan et les autres démons ont été créés par Dieu et créés bons par nature, mais c'est par un libre choix qu'ils sont devenus mauvais. » Des théologiens catholiques nomment diables les anges déchus, ennemis de Dieu et tentateurs des hommes. Ils les appellent aussi les esprits malinges, les mauvais anges et les habitants des ténèbres.

Certains de ces théologiens disent que le Diable était jaloux de l'homme que Dieu créa à son image. D'après d'autres, l'orgueil fut la cause de sa perte ; il voulut être égal à Dieu. Dans sa rébellion contre son Créateur, il entraîna les anges inférieurs.

Un combat eut lieu dans le ciel et, vaincu par saint Michel et sa légion, le Diable fut précipité dans les ténèbres. Depuis lors, il parcourt la terre en quête de toutes les occasions de corrompre l'homme et de le rallier à sa cause.

Tout comme les catholiques, les hérétiques reconnaissent l'existence des démons et de leurs méfaits, tout en divergeant toutefois sur leur origine. Luther lui-même (1483-1546) avait une conception très vive et très réaliste de Satan.

Au XIV^e siècle, l'art chrétien est obsédé par la terreur et les tourments que peut provoquer le diable qui circule sur la terre. Nous citerons entre autres Dante (1265-1321), poète italien et sa « Divine Comédie ». Guidé par Virgile puis par Béatrice, il visite les trois régions qui sont l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. L'auteur du poème y a introduit toute la pensée et toute la science du Moyen Age. Il donne une grandiose description du Royaume des Ténèbres où le Diable est le magister suprême.

En 1555, Nostradamus, astrologue et médecin français, est l'auteur d'un recueil de prédictions dit « Centuries » auxquelles le Diable y est pour une part.

Trente-deux ans plus tard, paraît un « Livre populaire » dans lequel il est dit que le magicien allemand Faust vend son âme au diable Méphistophélès en échange de biens terrestres. En 1588, le poète dramatique anglais Marlowe le prend comme héros dans une de ses pièces : « La tragique histoire du docteur Faust », puis Goethe dans la plus importante de ses œuvres.

* * *

Dans l'Écriture Sainte, on ne trouve dessiné aucun portrait du Diable. Mais au cours des siècles, les artistes n'ont pas manqué de le représenter au gré de leur imagination. Il n'est pas de figure qui ait plus prêté à la fantaisie des peintres et des caricaturistes que celle du Diable auquel ils donnent souvent une forme quasi humaine. Son corps est généralement couvert de poils hirsutes et noirs, ses pieds sont fourchus ; au lieu de mains, il a des griffes, au front de grandes cornes, ses oreilles sont pendantes ; il a des yeux effrayants et un museau fantastique. Dans les vitraux et sur les arcades des cathédrales, il déploie d'habitude deux ailes de chauve-souris et il a les têtes d'oiseau, de

chien, de cochon, de singe, de taureau et de dragon. Ainsi représenté dans les sculptures des églises et les homélies de prédicateurs itinérants, le Diable s'est finalement insinué dans l'inconscient populaire. Des milliers de gens affirment l'avoir vu et avoir même conclu des accords avec lui. D'où ces « possédés » qui iront frapper à la porte des prêtres exorcistes pour implorer leur délivrance. Au temps de l'Inquisition, des sorciers et des sorcières, au cours de leur procès, confesseront avoir eu des rapports sexuels avec le Diable. D'autres déclareront que, pour avoir eu une belle vie, ils lui ont vendu leur âme. Des prêtres défroqués et des adorateurs célébreront des « messes noires » aux rites compliqués et sadiques en son honneur.

Le Diable a aussi tenté le pinceau de peintres renommés. Ceux-ci se sont évertués à rendre par l'image les scènes du Livre de la Genèse, de la Bible et de l'Apocalypse et celles qui avaient été burinées dans la pierre par les bâtisseurs des cathédrales.

C'est ainsi que la tentation d'Adam et Ève dans le Paradis terrestre est une des œuvres du peintre allemand Dürer et celles du Christ dans le désert sont parmi les peintures les plus renommées de Ary Scheffer (au musée du Louvre), Tintoret, Titien, etc. La chute des anges rebelles a été peinte par Charles Le Brun. L'Ange gardien détendant l'innocence contre les embûches du démon est un chef-d'œuvre de Dominique. L'archange saint Michel terrassant le démon figure parmi les belles toiles de Raphaël.

Les saints et le diable ont également fait l'objet de tapisseries, de fresques et de tableaux. Les tentations de l'anachorète saint Antoine qui sont demeurées célèbres dans la tradition ecclésiastique ont égayé la verve de peintres nombreux. Le Français Jacques Callot nous a laissé sur ce sujet deux eaux-fortes d'un comique achevé. On en connaît aussi sous ce titre de Breughel d'Enfer au musée de Dresde, de David Teniers au Louvre, du Hollandais Jérôme Bosch au musée de Vienne ; du Français Tassaert Nicolas (1815), etc.

* * *

L'Ardenne est, je crois, la région de la Belgique où le diable a été le plus popularisé. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Durant

les longues soirées d'hiver, de quoi parle-t-on, tandis que la grand-mère fait ronronner son rouet ? On parle des loups-garous qui hantent le Bois du Pays ; des feux-follets des tourbières de Les Tailles et d'Entre-les-deux-fanges ; des sorciers et sorcières des villages voisins ; des chemineaux sans logis ; des mourants qui eurent une agonie effrayante ; des nutons des grottes d'Aisne et de Villers-Sainte-Gertrude qui sont d'admirables cordonniers ; des ogres qui viennent ravager les poulaillers ; des rebouteurs qui guérissent luxations, fractures, coliques et maux de dents ; des cartomanciennes qui au moyen de cartes à jouer prédisent l'avenir ; des ermites de Saint-Thibaut et de Houffalize qui jouèrent plus d'un tour au Malin. On parle même des saints évangélistes saint Monon et saint Remacle qui, plus d'une fois, eurent maille à partir avec le Diable.

L'Ardenne a d'admirables conteurs. Chaque village a les siens. Nombre d'entre eux connaissent maintes légendes qui ont été écrites par Marcellin La Garde (1), Louis Banneux (2), Émile Dantinne (3), Frédéric Kessel (4) et tant d'autres écrivains ardennais.

Ces contes fantasques et fantaisistes où le diable a une large part ont créé une psychose de la peur qui est générale. C'est ainsi que ma mère, de pieuse mémoire, quand elle devait aller durant la soirée chez sa sœur Thérèse, faisait un détour d'au moins un quart d'heure pour ne pas passer près du cimetière. Certains en effet prétendaient y avoir vu des fantômes circulant parmi les tombes le jour des Trépassés.

Et nous, les garçonnetts de l'époque, quand nous devions le soir faire une commission même chez un voisin, nous la faisions à toutes jambes pour échapper à l'on ne sait quoi d'invisible qui fait peur. Tout nous donnait la « chair de poule ». Ce grincement du vent dans les arbres, n'est-ce pas un cri ? Et cette effraie qui hulule au loin n'est-ce pas un appel du diable ? Et ce chat qui miaule dans la nuit, n'est-ce pas une sorcière en détresse ? Et ces chauves-souris volant bas, ne sont-ce pas des vampires ? Et ce temps noir, li *spè timps*, comme on le nomme, n'est-ce pas le père Fouettard ?

C'est la frousse collective. Aussi, car les villages ne sont pas éclairés, personne, une fois la nuit tombée, ne se déplace sans

être porteur de la lampe d'écurie. Le moindre hameau est aujourd'hui éclairé a giorno.

En ce temps de lumière, les enfants ont-ils encore peur du diable comme au temps de mes jeunes années ? Je ne le pense pas. Y croient-ils seulement encore ? Bien peu je crois. Pour tant le récent concile Vatican II parle en plusieurs documents des démons. Il met en garde les catholiques contre les activités de Satan et il rappelle qu'au cours des siècles l'homme a toujours été en lutte contre les puissances des ténèbres. Commencée dès l'origine du monde au Paradis terrestre, cette lutte durera jusqu'à la fin des siècles. S.S. le Pape Paul VI, dans son discours sur Satan du 15 novembre 1972, expose clairement la pensée de l'Église sur la question. Pour lui : « Le diable est un esprit ténébreux et perturbateur qui existe réellement et qui ne cesse d'agir avec une ruse perfide. ».

Pour le chef de l'Église catholique, il n'y a pas de doute, le diable existe. Mais qui sait, sa présence est peut-être dans l'homme lui-même. Dans tous les cas, un dicton très ancien l'affirmait, en parlant d'un homme méchant, quand il disait : « Il a le diable dans le corps. ».

* * *

Les locutions où le diable est cité sont très nombreuses. En voici quelques-unes d'usage courant : Que le diable l'emporte — Un tapage de tous les diables — Un diable de temps — Se démener comme un diable dans un bénitier — Quelle vie ! je me donne au diable — Envoyer quelqu'un aux cinq cent mille diables — Faire le diable contre quelqu'un — Ne craindre ni Dieu ni diable — Brûler une chandelle au diable — Crever l'œil du diable — Tirer le diable par la queue — Loger le diable dans sa bourse — Quand il pleut et qu'il fait du soleil, le diable bat sa femme et marie sa fille — Le diable chante la grand-messe — C'est le diable à confesser — Cela se fera, à moins que le diable ne s'en mêle — Le diable n'y verrait goutte — Le diable ne lui ferait pas faire — Le diable pourrait mourir que je n'hériterais pas de ses cornes — Il n'est pas plus droit que le diable n'est saint — Quand il dort, le diable le berce — Il fait le valet du diable — Il mangerait le diable et ses cornes — Cette femme a la beauté du diable — Il est laid comme le diable — Diable ! — Au diable ! — Au diable vauvert ! »

Les proverbes sont aussi très nombreux : Ce qui vient du diable retourne au diable : le bien mal acquis ne se conserve pas. — C'est péché de calomnier le diable : il ne faut pas calomnier même les méchantes gens. — Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre : un homme malheureux ne l'est pas toujours. — Quand le diable est vieux, il se fait ermite : dans leurs vieux jours, les libertins se font dévots. — Il vaut mieux tuer le diable que si le diable vous tuait : il vaut mieux faire du mal au prochain que de vous laisser faire du mal par lui. — Les menteurs sont les enfants du diable : parce que dans l'Écriture Sainte, le diable est nommé père du mensonge. — Le diable sait beaucoup quand il est vieux : les vieillards ont beaucoup d'expérience. — Le diable était beau quand il était jeune : même les personnes laides ont quelque chose d'agréable lorsqu'elles sont jeunes.

(1) *Le Val de l'Ourthe - Le Val de l'Amblève et Le Val de la Salm.*

(2) *Légendaire ardennais et Les Fées du Hultai.*

(3) *Contes de la Vallée du Hoyoux.*

(4) *Légendes d'Ardenne et de Lorraine.*

XXXIII

Les revenants



Photo Edmond Dauchot : L'effraie clouée - Ollomont, 6 juin 1950.

— Mais dites-nous un peu, grand-père, ce que vous savez, et ce que vous pensez des revenants de Châmont ? (boqueteau entre Grandmenil et Lafosse).

— Ah ! quoi, les *blankès gates* (les chèvres blanches !).

— Est-ce bien vrai que, si par hasard on s'aventure la nuit dans leur domaine, elles vous donnent des coups de cornes dans le derrière jusqu'à ce qu'elles vous aient bouté dehors ?

— Ce que j'en pense est en proportion avec ce que j'en sais ; et ce que j'en sais le voici : Il y avait jadis dans le village un bricoleur nommé Colas Heyd qui, très avisé, pour se réserver une chasse très plantureuse dans Châmont, conta et fit gober l'histoire des *blankès gates*.

— On dit pourtant, grand-père, que très souvent, la nuit, on entend le rire bêlant des chèvres blanches, le rire dont elles éclatent quand elles ont expulsé.

— Oui, ce bêlement je l'ai moi-même entendu maintes fois ; et c'était... le cri des bécassines assez nombreuses dans ces parages.

— Mais connaissez-vous le cas tout récent d'un homme de Lafosse, qui raconte avoir été fouetté magistralement sous Châmont un jour qu'il rentrait tard, en compagnie de Henri Piquette (braconnier célèbre) de la veillée à Grandmenil ?

Les rires d'un *sîzeur* éclatèrent ; et ce *sîzeur* répondit à ma question :

— Oui, Henri Piquette m'a raconté le fait. Il en riait encore à s'en tenir le ventre. C'était lui qui fouettait son compagnon crédule, d'une main par derrière, et qui de l'autre main l'entraînait, feignait d'être lui-même effrayé et disant : Ouf ! Ouf ! on me fouette ! Les *blankès gates* !...

— Sacré Piquette !

— À propos de Henri Piquette, interrompt un autre veilleur, je sais une histoire toute fraîche de revenants. Il n'est plus question, pour le moment, au pays d'Érezée, que des revenants d'Erpigny. C'est du commerce en gros cette fois-ci : car les revenants étaient nombreux ; ils étaient une douzaine au moins, qui venaient probablement, disait-on, de la Croix Sainte-Jehanne, entre Lafosse et Hazeilles, de ce plateau fameux où les sorcières faisaient encore naguère sabbat. En tout cas, ils sortaient de l'immense sapinière sise au-dessus de Briscol et appartenant à M. le comte de Meeus. Ils marchaient de front, étalés sur une ligne assez longue, qui se déployait et évoluait dans un ordre parfait, comme on voit faire les lignes de soldats aux manœuvres. Presque toute une semaine, ils ont apparu vers minuit, s'avancant jusque dans les campagnes d'Erpigny et se repliant toujours en bon ordre, pour rentrer dans la sapinière ou remonter par le Trou du Loup et Resnal. Ils étaient munis de lanternes : ce qui rendait leurs évolutions très visibles. On les entendait faire : br ! br ! br ! continuellement et frapper le sol ou les taillis à grands coups de bâtons. À Erpigny, où je suis allé dans le courant de la semaine dernière pour y marchander un bœuf, on ne parlait plus que de cela, et l'émoi y était extraordinaire ; les femmes surtout étaient dans une extrême inquiétude.

— Il y avait, en effet, de quoi.

— Vous pensez ? Vous allez voir cependant qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter beaucoup. Pour rentrer, j'ai fait route avec Henri Piquette qui revenait d'Érezée, où il était allé s'approvisionner chez Houmard. Je l'ai rattrapé qui se reposait au bord du chemin, assis sur un petit rouleau de cuir, et il m'a demandé :

— D'où viens-tu ?

— D'Erpigny.

— Ah ! Alors on t'a conté l'histoire des revenants.

— Oui, c'est effrayant, n'est-ce pas ?

— Ha ! ha ! ha !

— Tu n'en diras rien, mais les revenants, c'étaient... devine un peu ?

— Que sais-je, moi ?

— Eh bien, c'étaient mes traqueurs. J'ai voulu me payer un peu de la grande chasse ; j'ai réquisitionné des hommes et nous avons organisé, pendant plusieurs jours, une immense battue dans toute cette région-ci. Mais, comme les braconniers n'ont le droit de chasse que la nuit... tu comprends ?

J'avais compris et vous comprenez aussi.

— Là-dessus, dit grand-père, nous clorons la séance ; nous dirons notre prière du soir pour les morts, puis nous irons voir après le jour de demain.

Après la prière du soir et le *De Profundis*, grand-père se met en devoir de couvrir le feu, ramassant les cendres à la pelle et les jetant sur le brasier qui dormira là-dessous jusqu'au matin.

Avant de partir, on échange encore quelques mots ; tous se tiennent debout, sauf grand-père et grand-mère assis dans leurs fauteuils. Nous les jeunes, nous nous agenouillons, les mains jointes, sous leur bénédiction : « Bonsoir grand-père ! Bénissez-moi, s'il vous plaît ! Bonsoir, grand-mère ! Bonsoir tout le monde ! ».

Émile Jacoby

XXXIV

Saint Nicolas

Peinture Fra Angelico, vers 1437.



Comme je ne suis pas certain que nos écoliers luxembourgeois connaissent la vraie histoire du grand saint Nicolas, je m'en vais la leur raconter. J'espère que plusieurs maîtres d'école la leur liront. Car, c'est faire preuve non seulement d'ingratitude mais encore de manque de savoir que de ne pas connaître l'histoire de son patron surtout quand, comme saint Nicolas, il est très généreux.

Saint Nicolas naquit en Asie mineure. C'est dans ce pays qu'il fut nommé évêque de Myre, en Lycie. Sa sollicitude pastorale s'étendit à toutes les nécessités de son troupeau et sa charité fut sans limite. Dieu le glorifia par des miracles sans nombre et la légende lui attribue la résurrection de trois petits enfants mis à mort par un boucher. C'est pourquoi, il est devenu le patron des jeunes garçons. Ce miracle a été le motif d'une chanson très populaire dont nous ne donnerons que les deux premiers et les deux derniers couplets afin de ne pas allonger outre mesure notre chronique.

*Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.
S'en sont allés chez un boucher.
« Boucher, voudrais-tu nous loger. »
« Entrez, entrez, petits enfants.
Il y a de la place assurément. »
Il était trois petits enfants.
Qui s'en allaient glaner aux champs,
Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux.
Mis au saloir comme pourceaux !
Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.*

Or il advint que saint Nicolas, sept ans plus tard, vint à son tour demander l'hospitalité au boucher sanguinaire. Il fut fait, comme vous le pensez bien, fort bon accueil à l'hôte de marque. Mais quand l'évêque réclama pour souper du « petit salé », le boucher prit la fuite...

*« Petits enfants qui dormez là,
Je suis le Grand Saint Nicolas. »
Et le saint étendit trois doigts.
Les p'tits se relèvent tous les trois.
Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.
Le premier dit : « J'ai bien dormi. »
Et le second dit : « Moi aussi ! »
Et le troisième répondit :
« Je croyais être en Paradis ! »
Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs. »*

C'est en souvenir de cette résurrection que la plupart du temps, dans nos églises, saint Nicolas est représenté, ayant à ses côtés une cuvette renfermant trois petits enfants qui tendent vers lui leurs mains jointes.

De tous les saints protecteurs, saint Nicolas est peut-être celui qui a été le plus populaire au Moyen Âge.

Les images le représentent portant des cadeaux et des jouets aux enfants. Parmi les peintures les plus célèbres nous citerons les tableaux de Fra Angelico au Vatican, celui de Carjaval à l'Escurial et, au musée d'Amsterdam, la toile de Jean Steen représentant la fête de Saint-Nicolas. À l'occasion de l'inauguration du musée de l'imagerie française à Épinal, l'administration des Postes a émis, en 1951, un timbre représentant l'évêque de Myre ressuscitant trois petits enfants, comme je viens de le dire.

Le prénom de Nicolas a été de tous temps fort en vogue. Cinq papes des plus illustres, dont Nicolas 1^{er} le Grand, ont exercé leur pontificat sous le nom de l'illustre évêque. Saint Nicolas n'est pas uniquement le patron des petits garçons et des marinières ; il est aussi celui de la Russie. Aussi son nom a-t-il été

autrefois très en honneur à la Cour et chez les grands de ce pays. Deux tsars ont porté ce nom : ce sont Nicolas 1^{er}, qui régna de 1825 à 1855, et Nicolas II, qui fut assassiné avec sa famille par les Bolcheviks à Ekaterinbourg dans la nuit du 18 juillet 1918.

Saint Nicolas fut un grand défenseur de la religion catholique et il prit notamment part au Concile de Nicée où fut condamné l'Arianisme. Cette doctrine, qui fut prêchée vers l'an 318 par Arius, prêtre attaché à l'Église d'Alexandrie, combattait l'unité et la consubstantialité des Trois Personnes de la Sainte Trinité. Elle regardait Jésus-Christ comme essentiellement parfait mais niait sa divinité. Cette hérésie fut appuyée par divers empereurs et plusieurs rois barbares contre lesquels lutta saint Nicolas. Aussi eût-il à souffrir sous l'empereur romain Dioclétien dont la fin du règne fut appelée par les chrétiens « l'ère des martyrs ».

L'Église a élevé le saint évêque de Myre au rang de Confesseur et, envisageant la puissance qu'il a sur les flammes, elle vous fait demander d'être préservés par son intercession des feux de l'enfer. Depuis sa mort survenue en 324, saint Nicolas a été l'objet d'un culte tout spécial. La plupart des capitales des pays de l'Europe ont une de leurs églises dédiée à ce grand saint. Paris en possède même deux qui datent respectivement du XII^e et du XV^e siècles.

À Rome, l'église consacrée à saint Nicolas porte le titre : Saint-Nicolas-in-Carcere. Ce nom moitié chrétien, moitié païen rappelle un double souvenir, l'un du christianisme, l'autre du paganisme. L'église dédiée à saint Nicolas, le saint Vincent de Paul de l'Orient, est bâtie sur les débris d'un temple de la piété filiale, construit lui-même sur les ruines d'une prison où l'impitoyable dureté des collecteurs enfermaient les pauvres insolubles. C'est dans cette prison appelée Tulliane, de Tullius Hostilius qui la fit bâtir, que fut jetée une pauvre femme condamnée à mourir de faim. Sa fille avait obtenu l'autorisation de la visiter. Le geôlier veillait avec grand soin à ce qu'elle n'apportât aucune nourriture. Cependant la longue existence de cette mère étonnait. Une surveillance plus minutieuse fut exercée. On finit par surprendre la fille nourrissant sa mère de son lait. L'autorité, instruite de cette action si touchante, accorda

la vie à la mère, fit donner de la nourriture à toutes les deux et ordonna l'érection d'un temple à la piété filiale sur l'emplacement même de la prison.

Le nom de saint Nicolas, le protecteur de l'innocence en danger, n'est-il pas lié admirablement à ce souvenir ?

La grande charité de l'évêque de Myre est connue du monde entier et son corps, miraculeusement conservé à Bari, dans le royaume de Naples, semble en perpétuer la mémoire en distillant encore une huile qui guérit les infirmités et les malades.

L'église dédiée à ce grand saint fut désignée par saint Grégoire-le-Grand, dans le VI^e siècle, pour une station de carême et comme titre cardinalier. Elle fut restaurée sous le pontificat d'Honorius III qui la consacra en 1128. Depuis, menaçant ruine parce qu'elle était uniquement soutenue par des débris du temple païen, elle fut réparée aux frais du Chapitre et de Pie IX qui fit don d'une somme de 40.000 écus.

Un passage ménagé à dessein permet au visiteur de reconnaître les dimensions de l'antique prison et du temple, dont quelques colonnes et un pilier sont encore debout et enclavés dans le monument chrétien, de manière à ce que l'œil puisse les contempler. Sous le maître-autel repose un bras de saint Nicolas de Myre et une partie des corps des illustres martyrs Marc, Marcellin, Faustin et Béatrice.

Parmi les villes de Belgique qui ont une église dédiée à saint Nicolas nous citerons : Anvers, Bruxelles, Ciney, Dixmude, Enghien, Furnes, Gand, Mons, Namur, Nivelles, Tournai et Saint-Nicolas-Waas.

Dans notre province, les localités ci-après ont saint Nicolas pour patron : Autel-Haut, Battincourt, Durbuy, Habay-la-Neuve, Herbeumont, Lacuisine, Lamorteau, La Roche, Rossignol, Sainte-Marie-sur-Semois, Straimont et Ucimont.

La chapelle de Autel-Haut, dépendance de la commune d'Autel-Bas, qui est classée parmi les monuments historiques, est une des plus anciennes qui soit dédiée au saint évêque de Myre. Celle-ci, qui date vraisemblablement de l'époque de Huart 1^{er}, Comte d'Autel et de Horne (1320), était autrefois entourée d'eau et servait de forteresse en même temps que

d'église ; elle fut agrandie en 1875.

Chez la plupart de nos petits Luxembourgeois, Bonhomme Noël et Père Janvier n'ont pas encore détrôné saint Nicolas. Aussi je m'en voudrais de terminer ma chronique sans leur souhaiter d'instructifs jouets, de beaux livres et de succulentes friandises le 6 décembre.

Disons enfin pour clore cet article sur saint Nicolas qu'on rapporte qu'aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, il existait une expression s'appliquant aux hommes qui avaient passé l'âge normal du mariage. On disait d'eux qu'ils portaient la crosse de saint Nicolas.

XXXV

L'arracheur de dents



Eстампа du XVII^e s. - L'Événement illustré, 1917.

On ne connaissait pas de dentiste au village natal ni dans les localités environnantes, au temps de mes jeunes années. On connaissait cependant un arracheur de dents au hameau de La-fosse. On l'appelait Le Blanc. J'ignore si c'était son vrai nom ou un vulgaire surnom. Celui-ci arrachait la dent qui faisait souffrir au moyen d'une pince ordinaire et souvent, racontait-on, la dent à côté de la malade. Aussi les clients étaient-ils clairsemés. Toutefois, un jour que mon père souffrait d'une grosse molaire, il s'en fut chez le dentiste d'occasion. À son retour, mon père raconta que Le Blanc, pour lui enlever la dent malade, l'avait soulevé du sol, lui et la chaise sur laquelle il était assis. Mais vous pensez bien que mon père, après cet arrachage rudimentaire et sans anesthésique, eut la mâchoire endommagée et qu'il lui fallut plus de huit jours pour être guéri de sa blessure.

L'arracheur de dents était connu de longue date ; il doit être même vieux comme le monde. C'est ainsi qu'au Musée du Louvre, il existe un tableau du peintre hollandais Dov (1612-1675) qui représente l'arracheur de dents dans l'exercice de sa profession. C'est du fait que l'arracheur de dents était considéré comme un vulgaire charlatan, qu'est née l'expression : « mentir comme un arracheur de dents ».

En France, l'exercice de la profession de dentiste est régi par la loi sur la médecine du 30 novembre 1892. Sans doute le diplôme de dentiste a-t-il été délivré, chez nous, à peu près à la même date.

Dès lors, au temps passé, que fallait-il faire lorsqu'on avait mal aux dents ? On pèlerinait notamment à Saint-Hubert, à Villers-Sainte-Gertrude, à Oster-Odeigne et à Wayai à sainte Apolline.

Et puisque autrefois dans nos villages ardennais le dentiste était inconnu, il avait bien fallu trouver d'autres remèdes que les pèlerinages. Comme mon père, de par son métier de plom-

bier-zingueur, était en possession d'acide sulfurique, appelé dans le commerce huile de vitriol et communément nommé « esprit de sel », on venait chez lui, si la dent était cariée, pour la faire brûler. L'opération consistait à introduire dans la carie, au moyen d'un fétu de paille de seigle, de l'acide sulfurique afin de tuer le nerf de la dent malade. Vous devinez que ce procédé ne réussissait pas toujours et qu'au lieu de la dent c'était la langue ou la gencive qui était brûlée.

Mais il existait de nombreux autres remèdes, dits de bonne femme, qui variaient d'un village à l'autre. Ils consistaient à introduire dans la dent cariée : un grain d'encens ; un clou de girofle ; du sel de cuisine ; du poivre ; du vinaigre salé ; du genièvre.

Un remède qui était aussi très répandu : faire un bouchon d'ouate, l'imbiber d'alcool camphré et le mettre dans l'oreille du côté où l'on a mal.

À Fraiture, à Grandmenil, Izier et Werbomont, on prétendait que pour guérir d'une rage de dent, il fallait faire mordre par la dent un morceau de bois d'un arbre foudroyé. Mais que ne disait-on pas ! À Bihain, Forrières, Les Tailles, Mont, Odeigne et Wanne, un médicament souverain était de « sègner » (faire le signe de la croix) la ou les dents malades avec une dent de mort. Il existait des *sègneûs* et *sègneûses* dont voici la formule recueillie par Louis Banneux (1) à Samrée :

« Sainte Apolline étant assise sur une table de marbre, Notre-Seigneur passant près d'elle lui dit :

— Que fais-lu là, Apolline ?

— Je suis venue pour le mal de dents.

— Retire-toi Apolline : si c'est une goutte de sang, elle tombera ; si c'est un ver, il périra. »

Réciter ensuite cinq pater et cinq ave en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le *sègneû* que j'ai personnellement connu était « Mathéeu del tchète » (Mathieu de la chatte) de Freyneux dont j'ai maintes fois parlé. Il était appelé ainsi parce que sa mère avait eu deux enfants alors qu'elle n'était pas mariée. Mathieu « sè-

gnait » la dent malade en récitant des prières tirées de son grimoire et en exigeant de son client.

Au temps de ma naissance, vers l'an 1888, le « Crawé » de Samrée et André Catin de Gouvry « clouaient les dents ». Ils « sègnaient » la ou les dents malades avec une pointe de Paris, qu'ils allaient ensuite clouer dans un morceau de bois vermoulu ou dans un arbre.

Pour éviter d'avoir des maux de dents, il fallait, disait-on au village natal, le 14 janvier, jour de la fête de saint Hilaire, évêque, assister à la messe et y prier en l'honneur de ce saint.

À Dochamps et dans les environs, on conseillait de manger, le jour de la Saint-Hubert, des pommes de terre cuites sous la cendre.

À Izier, à la Saint-Hubert, ne manger que du pain sec et ne boire que du café noir.

Quand on perdait une dent, il fallait, disait-on à Érezée, la cacher dans la fente d'un mur, tandis qu'à Malempré et à Vecmont, on conseillait de la porter au cimetière afin de la retrouver au jugement dernier.

Le mot dent a donné naissance à une multitude de locutions proverbiales. Il n'est pas question de les énumérer ici. Nous en citerons cependant quelques-unes des moins connues.

Ne pas perdre un coup de dent : Ne pas s'interrompre, continuer activement son repas sans se laisser détourner.

Avoir le temps d'avoir les longues dents : Être condamné à une longue disette.

Montrer les grosses dents : Parler d'un ton sévère, gronder, réprimander sévèrement.

Prendre la lune avec les dents : Faire une chose impossible.

N'en tâter, n'en casser, n'en croquer que d'une dent : Ne pas obtenir ce qu'on espérait, ne pas en venir où l'on croyait.

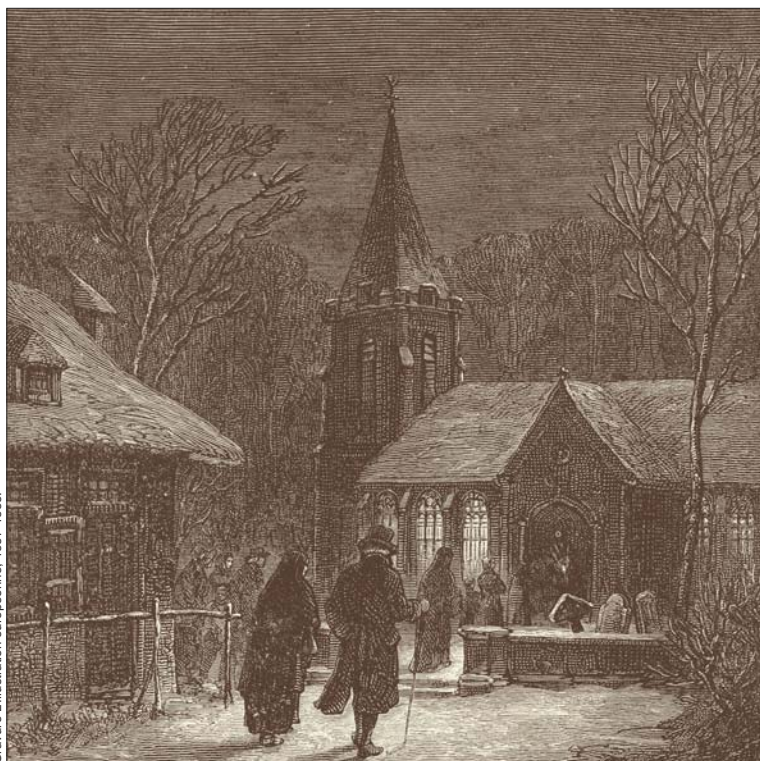
Il n'y en a pas pour une dent creuse : C'est un repas insuffisant. C'est trop peu de chose.

(1) *L'Ardenne superstitieuse.*

XXXVI

Noël,
voici Noël !

Gravure L'illustration européenne, 1887-1888.



Voici Noël !... Et il n'est pas de fête qui fasse vibrer davantage le cœur mystique de la chrétienté. L'Église a des fêtes plus glorieuses, peut-être, mais elle n'en a certes pas de plus touchante, de plus tendre ni de plus poétique. Car, il n'est pas d'aventure plus belle et plus incroyable que la naissance de cet Enfant qu'une pauvre vierge a miraculeusement conçu. C'est qu'en venant au monde, Il projette les clartés éternelles sur le problème de l'origine et de la destinée humaines. Sa venue oriente l'esprit vers la Vérité divine qui renferme toutes les autres et elle comble les plus lointaines aspirations du genre humain souillé par le péché du paradis terrestre. L'amour qui manquait de fondement pour être solide, parce que né de l'égoïsme, prend avec la visite de l'Homme-Dieu sa vraie signification.

C'est Jésus, en effet, qui a dit : « Je vous apporte un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez comme je vous ai aimés. ». Voilà pourquoi avec Lui s'est levée une aurore où palpite de la douceur, de la charité et de l'allégresse. Le monde ancien fait place au nouveau. Les chants des anges emplissent l'azur. Une étoile particulièrement brillante scintille au firmament. Les bergers émerveillés s'empressent vers une pauvre étable tandis que, du fond de l'Orient mystérieux, des Rois se mettent en route avec d'imposantes caravanes pour venir adorer le Nouveau-né et Lui offrir l'or, l'encens et la myrrhe, gages de leur admiration.

Voilà Noël !... La voix joyeuse des cloches commémore à toute volée la bienvenue de l'Enfant-Dieu, Messie de la bonne nouvelle. Elles chantent par-dessus le paysage blanc. Les petites ont des sons d'argent : bim... Et les grosses ont la voix grave : bom... À leur appel, les églises de nos grandes villes comme celles de nos plus humbles villages se sont tout à coup transformées en de vrais Bethléem et, sur la crèche rustique, la scène divine de l'Évangile se renouvelle. Au seuil de la grotte que sur-

monte l'étoile et à l'intérieur de celle-ci, de naïfs personnages rappellent ceux de cette nuit mémorable contée aux Livres saints : un joli enfant qui tend vers nous ses bras mignons entre Marie et Joseph, un bon âne au museau blanc, un bœuf aux yeux étonnés, des bergers et des moutons neigeux et d'étranges rois mages.

« Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes de bon vouloir. » Et voici qu'à ces chants, le monde entier se penche sur le divin berceau et que l'espérance renaît dans les cœurs et illumine les âmes.

En ce jour anniversaire de la naissance du Fils de l'Homme plus pauvre et plus dénué de tout que les nouveaux-nés les plus misérables, la liturgie catholique, unissant sa voix aux chants des anges et aux sons des cloches, jette à son tour son appel. Oublie un instant, nous dit-elle, les ambitions naturelles de ton existence ; renie tant de jalousie et de haine, tant de mensonges et de flatterie ; songe que tout ici-bas n'est que vanité et retrempe-toi aux sources de tes destinées célestes ; transporte-toi à Bethléem, mêle-toi aux bergers qui s'acheminent vers la grotte et adore le Rédempteur.

Voici Noël... la fête de l'enfance par excellence. Car, tout ce qui est pur, tout ce qui est innocent vient de Lui. Retournons, dès lors, aux joies puériles et sans tache de nos premières années. Si la vie, depuis notre prime jeunesse, a changé, c'est parce que nous n'avons pas su garder le don d'enfance. En vieillissant, nos âmes blanches et candides se sont chargées de souillures humaines. L'amour de la gloire, l'amour des richesses et du bien-être, l'amour de l'amour ont terni les forces spirituelles et surnaturelles de notre cœur et de notre esprit. Rares sont ceux qui, sur les routes obliques de la vie, ont gardé l'âme tendre et lumineuse d'autrefois. La belle ordonnance des formes spirituelles du monde et leur échelonnement harmonique jusqu'à Dieu ont été submergés par la mécanisation de l'humain. Le monde s'est évadé de la paix où Dieu l'avait enfermé en lui envoyant son Fils et, dès lors, il ne connaît pas ce reflet d'éternité qui doit faire la poésie de ses aspirations. Dans le monde actuel, Dieu n'y est plus le premier. Et parce que l'humain s'est séparé du divin, les peuples vivent dans le chaos et, vainement, cher-

chent le chemin de la Concorde. Si donc nous voulons la paix, celle que le divin Enfant de Bethléem nous a promise, allons nous prosterner devant son berceau avec la ferveur que nous apportions, à pareil jour, lorsque nous allions baiser les pieds du Petit Jésus. Comme autrefois, sous la clarté jaune de la lampe et autour de l'âtre où pétillaient les bûches, revivons en famille la veillée de Noël, seuil nocturne joyeusement ouvert sur la messe de minuit pendant laquelle se renouvelle, sous une autre forme, la naissance du Sauveur du Monde.

Voici Noël... Le 25 décembre nous ramène, chaque année, quelques-unes de ces émotions d'autan qui nous mettent une lueur humide au bord des paupières.

« Nous nous souvenons, en effet, d'une nuit de Noël, au temps où nous étions un petit garçon bien sage : une merveilleuse image blanche et noire, piquée de mêmes taches de couleurs... Il venait des grains de lumière de partout, à la file indienne ou par grappes. Ils disparaissaient parfois, puis ressurgissaient l'un après l'autre, goutte à goutte, eût-on dit, ou bien leur constellation serrée et mouvante voyageait avec lenteur et changeait brusquement de chemin. Il y en avait au Nord : la route était longue et difficile ; à l'Ouest : quatre essais capricieux se suivaient ; au Sud, les lumières arrivaient en ligne droite, et une goutte d'or sautait à l'Est. Mais toutes se rejoignaient au pied de la tour carrée de l'église où elles se saluaient en faisant des révérences entre les silhouettes humaines.

» Les paysans soufflaient leurs lanternes qui allumaient un instant leur visage humide sous la casquette ou la capeline. Et tous frappaient les murs de leurs chaussures avant d'entrer dans l'église. Les sabots claquaient dans le parvis et les bottes leur succédaient avec plus de gravité. Dans l'aube qui venait, les vitraux éclairés faisaient songer à des lampes de faïence fine comme il y en avait au château. Déjà les femmes et les enfants risquaient un œil vers le fond du chœur et la hutte de paille que surmontait une étoile en papier rouge transparent. L'astre semblait scintiller parce qu'une béguine avait allumé une bougie derrière l'étable et que la petite flamme tremblait de peur. Les silhouettes dont le noir fondait peu à peu, poussaient sous les châles rouges et les mantes bleues. Une vieille priait à haute

voix, enveloppée dans une grosse couverture de laine. Les orgues clamaient leur allégresse comme elles pouvaient, car elles avaient plus de cent ans. On devinait que, dehors, le vent ramassait de nouveau de la neige dans la campagne et le cimetière, et la jetait contre les vitraux.

» Lorsqu'on sortait, la bise apportait, en effet, sur ses grandes ailes de lourdes paillettes, puis elle époussetait ce qu'elle venait de couvrir, puis elle reprenait patiemment sa tâche... Les sabots trottaient drôlement parce que la vent taquin, sournais, sifflant, sec, humide, essayait aussi les visages ou les criblait de paillettes... C'était le bon temps. On était heureux comme un enfant de roi : le paysage ressemblait à une belle image, et l'air vibrait encore de la joie des cloches... » (1)

Voici Noël... On ne peut en parler sans songer aux pauvres abandonnés et sans répéter qu'il y a des maisons noires et de vieux poêles sans vie, autour desquels grelottent des corps d'enfants vêtus de haillons. Oui, tout comme l'Enfant de la Crèche, il y en a de par le monde qui n'ont qu'un peu de paille pour naître et pour dormir. Tandis que les toits se plaquent de blanc et que les flocons, pareils à des papillons de nuit, s'accrochent aux vitres mal éclairées, de pauvres petits êtres n'ont que de sales grabats, quand ce n'est pas la terre nue, pour reposer leurs membres amaigris par les privations et la maladie. Pendant que, dans de chauds intérieurs où règnent le bien-être et la gaieté, des enfants savourent les joies familiales, il y en a d'autres sans demeure et sans feu. Tandis qu'autour d'une table bien servie qu'éclaire une lampe amicale, des enfants se rassasient, il y a de pauvres gosses aux paupières violettes, de petits vieux et de menues vieilles aux joues glacées qui n'ont même pas une croûte de pain à se mettre sous la dent. Et, pourtant, si l'on voulait chercher, comme l'ordonne l'Enfant-Dieu, on trouverait du pain, de la laine et du feu pour tous...

Ah ! puissent les enfants fortunés, tandis que la bise bougonne au dehors comme une vieille folle et que la flambée de bois crée mille arabesques dans le poêle entrouvert, se souvenir que Jésus a, de par le monde, des milliers de petits frères qui n'ont, comme Lui autrefois, qu'un pauvre taudis ou une tente, pour passer le rigoureux hiver qui, avec Noël, a fait son apparition.

Puisse à cette pensée, leur cœur s'émouvoir, leurs bras se tendre et leur tirelire se vider dans de petites mains frileusement tendues, comme, dans la bergerie, celles du Christ aux pâtres et aux rois mages. Les temps sont durs dans certaines régions du monde. La guerre continue ses ravages dans bien des pays du globe ; les misères de toutes natures s'accumulent dans tous les continents ; principalement en Afrique, des milliers d'enfants meurent de faim et de malnutrition chaque jour.

Aussi, plus que jamais, est-il indispensable, en cette fête radieuse de la Nativité, que les favorisés du sort renouvellent le geste de Gaspar, de Melchior et de Balthazar, si l'on veut, conformément au précepte du divin Enfant, qu'une immense communion d'amour et de charité étreigne l'Humanité.

Noël !... Voici Noël...

(1) Jean Tousseul : *Images et Souvenirs*.

Table des matières

I Souhais du jour de l'An	05
II <i>Lès sîses d'iviér</i>	10
III Les batteurs de grains	15
IV La Chandeleur et son folklore	19
V Superstition et sorcellerie en Wallonie	24
VI Bûcherons et scieurs de long	33
VII <i>Hiråde</i> et grand feu	38
VIII Le loup-garou et ses légendes	44
IX Les <i>pèleûs</i>	51
X Les Pâques de mon enfance	57
XI Chansons printanières en Ardenne	62
XII Croquis folkloriques ardennais	69
XIII Les Rogations	76
XIV <i>Figures d'antan</i> : Le rebouteur - Le chemineau - Les bohémiens - Les marchands ambulants - Le sacristain	83
XV Le paysan	92
XVI Le temps des foins	95
XVII Les nutons	101
XVIII Les balais	107
XIX Airelles et myrtilles des Fagnes	112
XX En ce temps-là, à Bergister	118
XXI Les <i>bribeûs</i>	125
XXII Saint Thibaut	130
XXIII En Ardenne, jadis on y racontait... ..	137
XXIV Les vieilles danses	142
XXV Le tirage au sort	147
XXVI Les plantes qui guérissent	153
XXVII Les vachers	162
XXVIII Les Tailles: Fagnes et tourbe	166
XXIX Le jeu de cartes	173
XXX Tchampin-nes!	178
XXXI Puissance et souvenir des morts	183
XXXII Le diable et le folklore	188
XXXIII Les revenants	196
XXXIV Saint-Nicolas	200
XXXV L'arracheur de dents	206
XXXVI Noël, voici Noël!	210

